This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

DC
125
.M66
1777

MÉMOIRES
POLITIQUES
ET MILITAIRES.

MÉMOIRES
POLITIQUES
ET MILITAIRES,

Pour servir à l'histoire de LOUIS XIV *& de* LOUIS XV,

COMPOSÉ sur les pièces originales, recueillies par ADRIEN-MAURICE duc de NOAILLES, maréchal de France & ministre d'Etat.

PAR M. L'ABBÉ MILLOT, *des Académies de Lyon & de Nanci.*

NOUVELLE EDITION,

TOME SIXIEME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire-Imprimeur de la Reine, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXVII.

Hist. European
Grant
5-22-25
11760

MEMOIRES

POLITIQUES ET MILITAIRES,

Pour ſervir à l'hiſtoire de LOUIS XIV & de LOUIS XV.

SUITE DE LA TROISIEME PARTIE,

Depuis le commencement du règne de Louis XV jusqu'en 1756.

LIVRE CINQUIEME.

DÈs le commencement de cette guerre, la France avoit mal pris ſes meſures, faute de prévoir les événemens. Le projet ſpécieux de détruire la maiſon d'Autriche, dont l'ancienne

1743. Fautes depuis le commencement de la guerre.

1743. ambition ne pouvoit plus faire ombrage, étoit le moyen de réveiller la haine, la jalousie de l'Angleterre & de la Hollande pour la monarchie françoise. En débutant comme auxiliaires d'un prince foible, on s'exposoit évidemment à supporter soi-même presque tout le poids d'une guerre longue & périlleuse, où les efforts des ennemis devoient être bientôt excités par de violentes passions. Il falloit au moins avoir des forces suffisantes; & l'économie du cardinal de Fleuri avoit mis des obstacles au succès. En se reposant sur l'alliance du roi de Prusse après sa conquête de Silésie, il falloit se mettre en état d'exécuter les plans concertés avec lui : & l'on eut bientôt lieu de croire qu'il se sépareroit de ses alliés dont il étoit mécontent. Cette résolution qu'il exécuta lorsqu'on s'y attendoit le moins, occasionnée surtout par les fautes de nos ministres & de nos généraux, avoit rendu la reine de Hongrie aussi formidable, qu'elle étoit auparavant malheureuse. L'Angleterre se livroit avec ardeur au desir d'abaisser la France, & milord Carteret, ministre de George II, n'épargnoit rien pour armer contre nous de nouveaux

Alliance du roi de Prusse, trop peu solide.

Dangers de la France.

ennemis. La Hollande devoit ſuivre infailliblement cette impulſion. Peu de troupes en bon état, peu d'hommes habiles dans les affaires, peu de reſſources dans les finances, peu ou point de crédit dans les cours, les peuples découragés, les frontières menacées d'une invaſion; combien de ſujets d'alarmes pour le royame! 1743.

Il falloit joindre les armes à la politique. Le maréchal de Noailles poſſédoit les deux talens. Une immenſe carrière s'ouvrit à ſon zèle. Les grands projets vinrent de lui, les négociations les plus importantes furent dirigées par lui, & il ſervit encore mieux dans le cabinet qu'à la tête des armées.

Noailles employé à tout.

Si l'on avoit ſuivi au commencement ſes conſeils, ou plutôt ſi on l'avoit employé pour l'exécution, on auroit ſans doute conclu avec le roi de Sardaigne une alliance, qu'il regardoit comme eſſentielle & qui l'étoit réellement: car le maître des Alpes devient tôt ou tard le principal arbitre de la guerre en Italie. La cour de Turin, naturellement méfiante par politique, l'étoit davantage depuis la paix de Vienne, conclue ſans ſa participation par le cardinal de Fleuri. L'eſtime,

Combien il avoit à cœur une alliance avec le roi de Sardaigne.

mêlée de sentimens d'amitié, du roi Charles-Emmanuel & de son ministre pour le maréchal de Noailles, pouvoit seule faciliter le succès de la négociation, comme elle avoit applani alors une foule de difficultés. On négligea ce moyen, on s'y prit mal, on échoua.

1743.

Plans & propositions de ce prince

Le roi de Sardaigne proposa deux plans; le premier, de laisser à la reine de Hongrie le Mantouan & le Crémonois; d'assurer à l'infant D. Philippe, Parme, Plaisance, & une partie du Lodésan; & de prendre pour lui-même le reste du Milanès avec le titre de roi de Lombardie : le second, supposé que la reine n'acceptât point le premier, de laisser à l'infant Parme, Plaisance, la Sardaigne & la Savoie, & de garder tout le Milanès & le Mantouan avec le même titre. Ces plans furent communiqués au mois de juin 1743. Quoique la cour les trouvât déraisonnables, comme le roi de Sardaigne avertissoit qu'il suivoit une négociation avec l'Angleterre, comme il prenoit un ton de hauteur, & qu'on sentoit l'importance de le gagner, Louis penchoit à le satisfaire. Mais il étoit au fond prévenu contre ce prince. *Si nous réussissions de votre côté,*

Lettre du roi au maréchal de Noailles. 4 & 19 Juin.

Louis XV étoit prévenu contre lui.

écrivoit-il au maréchal de Noailles, *rien pour lui, roi de Sardaigne, que ce que la reine de Hongrie voudra bien lui céder ; & si vous, vous signez quelque chose, ce que je ne crois pas prêt, je vous prie que les Anglois n'y soyent pour rien.* 1743.

On se flattoit alors que les armes ou les négociations changeroient en Allemagne l'état des affaires. On fut bientôt détrompé ; mais loin d'en avoir plus de ménagemens pour Charles-Emmanuel, on lui envoya un projet de traité dont il ne devoit pas être content, & l'on résolut, s'il ne le signoit point, de se liguer contre lui avec l'Espagne. L'ambassadeur de France à Turin fit espérer que tout alloit réussir, qu'il y auroit fort peu de changemens au projet. Louis XV en jugea mieux par la conduite de l'ambassadeur de Sardaigne. Ce ministre, quelque-tems après, déclara que son maître venoit de conclure le 13 septembre avec l'Angleterre & la reine de Hongrie. Le maréchal de Noailles, instruit par des lettres de la main du roi, fut d'autant plus affligé de ces nouvelles, qu'il en prévoyoit les conséquences. La négociation auroit

La négociation est rompue, parce qu'elle a été mal conduite.

Id. 14. juil.

Id. 18 août.

Id. 17 sept.

tourné autrement, si elle eût été bien conduite.

1743.

Source des maux de l'état.

Les vues trop courtes, ou les plans mal digérés du gouvernement, exposoient l'état à manquer bientôt de ressources dans une conjoncture si critique. Noailles crut devoir présenter au roi des réflexions générales, pour le mettre sur les voies des vérités particulières, dont la connoissance pouvoit prévenir de grands maux. Il lui fait remarquer dans une lettre deux sources des malheurs qu'on a déjà essuyés. La première est que le gouvernement n'a eu jusqu'alors ni principes ni objets fixes; qu'on s'est presque toujours conduit sans examiner le point d'où l'on partoit, celui où l'on vouloit arriver, & quelle étoit la nature des engagemens que l'on contractoit, quelles en pouvoient être les suites; que l'on a délibéré lorsqu'il falloit agir; que l'on est tombé dans de pernicieuses incertitudes; que l'on n'a fait que des efforts insuffisans, ou tardifs & inutiles: tout cela faute d'avoir un plan général. La seconde cause, qui vient en partie de la première, est le discrédit du gouvernement dans les pays étrangers: de-là l'éloignement marqué de plusieurs puissances pour con-

1. Défaut de plan général.

Lettre au roi. 20 décemb.

2. Discrédit du gouvernement chez les étrangers.

tracter avec nous. Noailles conjure le roi d'y mettre ordre, de parler, de décider, de prescrire à ses ministres ce qu'ils doivent faire, d'exiger d'eux ce plan général auquel toutes les opérations particulières doivent se rapporter. „ Ce „ seroit, dit-il, la fonction d'un pre- „ mier ministre, si V. M. avoit la foi- „ blesse d'en avoir un, & qu'elle ne „ voulût pas, comme elle le doit, „ s'en servir à elle-même „ (On auroit pu citer pour exemple, à cet égard, le roi de Prusse, & pour preuve, ses premiers succès). 1743.

Conseil de Noailles pour former un plan de gouvernement.

Mémoire du maréchal de Noailles.

Le maréchal joint à sa lettre un mémoire sur la nature du plan, tout à la fois politique & militaire, dont il établit la nécessité; il demande que chaque ministre soit obligé d'en proposer un, " parce qu'il y auroit trop de dan- „ ger pour le roi & pour l'état à ne fai- „ re usage que des lumières d'un seul; & „ trop de présomption à qui entrepren- „ droit de se charger seul d'un si pesant „ fardeau: d'ailleurs chacun ayant tra- „ vaillé sur la matière, la possédera „ mieux, & sera plus en état de la „ discuter & de la suivre dans les dif- „ férens détails qui peuvent être de „ son département „. Il desire que tous

1743. ces plans ſoient lus dans le conſeil, que le roi décide ſur celui qu'il jugera préférable, ou qu'on adopte ce que tous offriront de meilleur, pour en former un qui fixe les principes du gouvernement.

Il veut qu'on prévienne les maux, ſans ſe décourager quand ils arrivent.

On ne peut douter que la mobilité des principes, l'incertitude des vues, les fréquentes variations de ſyſtème, le peu de concert & quelquefois l'oppoſition entre les miniſtres, n'aient entraîné de tout tems la plupart de nos infortunes. Il étoit plus facile d'en montrer la ſource que de la tarir. Noailles fit tout ce qu'on pouvoit attendre de ſon zèle. A force de repréſentations & d'inſtances, il donna en quelque ſorte du nerf au gouvernement; il excita ſans ceſſe à prévoir, à combiner, à prendre de meilleures meſures : " Si je parois „ craindre des malheurs, diſoit-il au „ roi, c'eſt de loin, lorſqu'on peut „ encore & qu'on doit les prévenir. „ V. M. éprouvera que je les crains „ moins qu'un autre peut-être, lorſ- „ qu'ils ſe feront ſentir & qu'il s'agira „ d'y remédier „.

Lettre du 22 décembre.

Chavigni envoyé auprès de l'empereur.

Dans la néceſſité de ſoutenir vigoureuſement la guerre, pour la finir avec honneur, il falloit négocier & com-

battre. On avoit befoin d'alliés, contre une ligue très-redoutable. Des raifons particulières devoient intéreffer la France au fort de l'empereur bavarois. Si le maréchal ne les avoit pas fait valoir, n'y avoit pas infifté avec force, le miniftère, ne fentant que le fardeau de l'alliance du malheureux Charles VII, l'eût probablement abandonné, au rifque de s'attirer fur les bras toutes les forces de l'empire. Louis XV prit le parti qu'exigeoit la politique ainfi que l'honneur. Chavigni, fon ambaffadeur en Portugal, fe trouvoit alors en France. On le chargea d'aller à Francfort, pour traiter avec l'empereur fur divers objets. On lui ordonna de recevoir en paffant fes inftructions de Noailles, qui étoit encore à l'armée

1743.

Celui-ci connut d'abord le mérite du négociateur, lui donna fa confiance & fon amitié, l'aida par fes confeils, & fut comme l'ame de la négociation dont nous allons voir le fuccès. Chavigni arriva le 21 octobre 1743 à Francfort. Leur correfpondance dura jufqu'à la mort de l'empereur en janvier 1745.

Noailles préfide à fa négociation

Il étoit tems de finir les incertitudes de ce prince. Le roi d'Angleterre

L'empereur follicité par les ennemis. Leurs offres

1743. avoit agi fortement, pour l'attirer dans la ligue contre la France. On lui offroit la restitution de ses états, pourvu qu'il renonçât à ses droits sur la succession autrichienne, & qu'il s'unît aux alliés, lui & l'empire; on lui proposoit même d'échanger la Bavière pour l'Alsace, la Franche-comté & la Lorraine, dont on formeroit un royaume aprés les avoir conquises. (A quel point les ennemis poussoient leur orgueil & leurs espérances!) On lui eût prodigué l'argent, & il manquoit de tout. Sa cour affamée desiroit en général qu'il embrassât ce parti. Quoiqu'il en fût éloigné par son attachement au roi & par sa confiance en Noailles, les circonstances pouvoient l'y entraîner, comme elles l'avoient forcé pendant la campagne à se déclarer neutre dans l'empire. C'étoit un grief de notre ministere contre lui: de son côté il avoit des griefs contre la France; & tout sembloit tendre à une rupture plutôt qu'à une conciliation.

M. de Chavigni au roi. 9 Xbre.

Il demande beaucoup à la France.

Mais si l'empereur prit d'abord le ton de plaintes avec Chavigni, cet habile négociateur dissipa bientôt ses préventions. La bonne-foi rendit les conférences moins épineuses. La diffi-

culté n'étoit plus de ſavoir ſi l'union ſubſiſteroit entre les deux couronnes. Il s'agiſſoit d'entretenir la maiſon & les troupes impériales. On demandoit pour les ſeules dépenſes de la cour cinq millions ſix cents mille livres ; quant aux troupes, on laiſſoit au roi le pouvoir d'en déterminer le nombre, mais on deſiroit le porter beaucoup plus haut que la France ne le vouloit. 1743.

Sa principale confiance étoit en Noailles.

Chavigni employa toute ſa prudence à ménager, d'une part, l'eſprit de ce prince, qui ſouvent paſſoit dans ſes vues particulières les bornes de la poſſibilité ; & de l'autre, les intérêts du roi qui avoit à ſupporter d'énormes dépenſes. Il écrivit à Noailles : « Vous avez rendu à nos armes la réputation qu'on avoit quaſi voulu leur faire perdre : rendez à nos affaires l'opinion qu'elles ont perdue ; car notre décadence ne vient pas d'un autre principe. Vous n'aurez pas de peine à reconnoître dans les lettres de ſa majeſté impériale, que toute ſa confiance eſt en vous & par vous. Ses diſpoſitions ne peuvent être ni meilleures ni plus fermes ». Il lui envoyoit copie de ſes dépêches, ſelon les intentions du roi.

Lettre du 26 octobre.

1743. Le maréch. indigné des vaines espérances des ennemis.

Le maréchal fut étrangement surpris du projet de nous enlever trois provinces, pour en faire le partage de l'empereur s'il se liguoit contre la France. Sans un témoignage aussi respectable que celui de ce prince vertueux, il n'auroit pu le regarder que comme un rêve de quelque imagination folle. “ Plus „ de sagesse, dit-il, & plus de discré- „ tion dans les vues des ennemis, me „ les feroit appréhender davantage „.

Le maréch. de Noailles à Mr. de Chav. 7 novembre.

Il pense à renouer l'alliance avec le roi de Prusse.

Chavigni lui ayant parlé d'une correspondance, que l'empereur entretenoit avec le roi de Prusse, il saisit avidement l'occasion, & lui demanda des éclaircissemens sur un point si essentiel. L'idée de renouer l'alliance avec le conquérant de la Silésie, l'occupoit déjà depuis quelque temps : il l'avoit proposée à Louis XV : le moment favorable se présentoit, & il n'avoit garde de le laisser échapper.

Offres du roi pour l'empereur.

Chavigni n'étoit ni moins vigilant ni moins actif ; mais le succés de sa principale commission dépendoit de l'argent qu'on voudroit donner à l'empereur, dont les demandes étoient excessives, relativement aux efforts qu'on pouvoit faire. Outre le subside pour l'entretien de sa cour, il vouloit avoir une armée

nombreuse entretenue par la France. Le roi évita sagement de discuter les détails sur l'un & l'autre objet. Il offrit prés de dix millions en tout par année. Le négociateur ne manqua pas de faire valoir cette offre, comme trés-considérable au milieu des embarras & des périls dont on étoit environné. 1743.

Mais l'empereur qui s'attendoit à autre chose, parut frappé d'un coup de foudre. Il s'écria, le désespoir sur le visage : " Que pensera-t-on? que dira-,, t-on? mettez vous à ma place, à celle ,, de mes amis, à celle de mes enne-,, mis. Ceux-ci auront-ils sujet de crain-,, dre ? ceux-là d'espérer ? Mon hon-,, neur, dont je suis encore plus touché ,, que de la fortune de ma maison, ,, est-il compatible avec le personnage ,, que je serai obligé de faire ? resterai-,, je à Francfort ? ou n'aurai-je qu'une ,, escorte? je ne dois pas appeler autre-,, ment le petit corps de troupes qu'on ,, me laisse. C'en sera du moins assez ,, pour chercher l'occasion de me faire ,, tuer : il n'y a d'autre remède à mes ,, maux, ni d'autre fin à ma querelle ,,. Le ministre françois avoit de bonnes raisons pour justifier l'économie de sa cour ; il les représenta fortement à

Celui-ci se plaint qu'on ne lui donne pas assez de troupes.

M. de Chav. au roi. 19. novemb.

1743. l'empereur ; il adoucit son chagrin, mais il ne le détrompa point de ses chimères de conquêtes.

Projet de ligue en Allemagne, que Noailles fait adopter.

Pendant son séjour à Francfort, il tâcha de connoître les sentimens des divers princes d'Allemagne, & il s'assura que plusieurs étoient disposés à s'unir contre la reine de Hongrie, pourvû qu'on leur donnat des subsides. Il revint en France au mois de janvier rendre compte de sa mission. De concert avec le maréchal de Noailles, il rédigea le plan d'une ligue pour soutenir l'empereur. Quoiqu'elle dût paroître également utile & glorieuse, les dépenses effrayérent d'abord. Le projet fut vivement combattu dans le conseil, sur-tout par le contrôleur-général. Noailles seul, par son éloquence & ses raisons, pouvoit le faire adopter : il en vint à bout, & l'on envoya Chavigni pour négocier la ligue.

Chavigni négocie avec succès cette affaire.

En très-peu de tems, il conduisit les affaires au point d'espérer une prompte conclusion. Le prince Guillaume de Hesse, en se déclarant le premier, devoit donner le mouvement à d'autres plus puissans que lui. Il avoit six mille hommes à la solde de l'An-

gleterre : il étoit prêt à changer de parti. Le roi de Pruſſe, inquiet & jaloux des progrés de la reine de Hongrie, deſiroit de reprendre les armes ; mais trop habile pour ſe compromettre, il attendoit que la France montrat de la vigueur, & qu'il put compter ſur ſes efforts. Voyant la négociation ſérieuſement entamée avec la Heſſe, il découvrit alors ſon deſſein. Il n'approuvoit pas qu'on fit entrer dans l'alliance projetée un nombre de petits princes, dont la foibleſſe ne pourroit être qu'à charge. Il propoſa une voie plus courte & plus ſûre : c'étoit de conclure préliminairement & ſans délai une confédération, entre lui, l'empereur, l'électeur palatin & le landgrave de Heſſe (roi de Suède), d'après le plan arrêté en France.

1744. Diſpoſitions du roi de Pruſſe.

M. de Chav. au roi 12 mars.

Comme ſon intérêt paſſoit avant tout, il ne manqua pas d'obſerver qu'il alloit courir les haſards d'une guerre, qui pour être courte n'en ſeroit pas moins rude ; qu'ainſi on devoit lui faire *toucher au doigt & à l'œil* les ſuretés capables de le faire agir offenſivement, & les avantages propres à le dédommager des riſques & de la dépenſe. Chavigni fit entendre à ſon miniſtre,

Suretés qu'on lui promet.

1744. le baron de Klingraff, que les suretés feroient une armée françoife fur le Rhin, une autre fur la Meufe, & une puiffante diverfion en Italie. " C'eft „ affez, répondit le miniftre; au mo„ ment où mon maître verra le fiége „ de Fribourg entrepris, il agira de „ fon côté avec quatre-vingt mille „ hommes „. On n'infifta point fur le refte, dès qu'on crut être affuré des bonnes difpofitions de Louis XV.

But de la ligue.

Le but de la ligue étoit de maintenir les conftitutions de l'empire, conformément au traité de Weftphalie; de rétablir la paix, de procurer à l'empereur la reftitution de fes états; de faire accommoder à l'amiable, ou par une décifion juridique, les différends relatifs à la fucceffion autrichienne: les confédérés devoient fe garantir mutuellement leurs poffeffions actuelles, & inviter tous les électeurs à entrer dans la confédération. Depuis longtems le miniftère françois n'avoit rien conçu d'auffi grand. Des lettres-de-change de Pâris de Montmartel pour quinze cents mille florins, envoyées à Chavigni, étoient le mobile qui accéléroit les réfolutions des Allemands:

Argent pour la conclure.

on ne pouvoit réussir qu'avec l'argent à la main.

1744.

La marine renaît par les soins du comte de Maurepas.

Une nouvelle imprévue, à laquelle ce négociateur lui-même ne s'attendoit point, dissipa tout-à-coup les espérances d'un prompt succès. Le comte de Maurepas, ministre de la marine, avoit réparé, autant qu'il étoit possible, la négligence du cardinal de Fleuri. Une escadre à Toulon, qui, jointe à celle d'Espagne, combattit glorieusement les Anglois, une autre escadre à Brest en état d'agir, annonçoient la sagesse de son ministère, mais ne suffisoient pas contre les forces maritimes des ennemis. Cependant le cardinal de Tencin persuada au Roi de tenter une invasion sur l'Angleterre, en faveur du prince Edouard, fils du prétendant. Le maréchal de Noailles fut consulté, & désaprouva le projet, dont il prévit les conséquences. On ne laissa pas d'aller en avant, sans le consulter davantage. On rassembla des troupes à Dunkerque. Elles étoient sur le point de s'embarquer : le comte de Saxe devoit en avoir le commandement. Mais on eut bientôt lieu de se repentir d'une entreprise prématurée, qui ne pouvoit qu'enflammer la haine des Anglois contre la

Projet de descente en Angleterre.

1744. France, ſoulever tout le parti proteſtant, & troubler l'importante négociation d'Allemagne.

Les confédérés ſe récrient contre ce projet.

En effet, le bruit de l'armement altéra d'abord les diſpoſitions du prince de Heſſe. Le miniſtre de Pruſſe repréſenta vivement à Chavigni, que le projet de rétablir les Stuarts ſur le trône d'Angleterre, étoit le moyen de tout perdre, qu'on y reconnoiſſoit le fanatiſme des Jacobites; qu'il paroiſſoit inconcevable que la France s'aventurât ainſi de gaieté de cœur, pour éloigner d'elle ſes alliés & ceux qui alloient le devenir; que dans le ſoulevement général qu'elle exciteroit, chacun ne devoit plus chercher que ſa ſureté particuliere. Le prince Guillaume étoit zélé proteſtant; il avoit marié ſon fils à une princeſſe d'Angleterre, qui apportoit des droits éloignés à la ſucceſſion; il ne pouvoit ni ſacrifier ces droits, ni mettre le trouble dans ſa famille; il aimoit mieux continuer à ſervir les Anglois. « Quel fond peut-» on faire ſur la France, dit ſon mi-» niſtre au négociateur françois, « ſi » elle embraſſe des projets mal enten-» dus, & incompatibles avec ſes affai-» res d'Allemagne? Que dira-t-on,

M. de Chav. au roi. 15 mars.

„ finon qu'elle renouvelle l'idée chi- 1744.
„ mérique de la monarchie univerfel-
„ le, & pour y parvenir, le fyftème de
„ l'accroiffement de fa religion ? "

Chavigni, d'autant plus embarraffé, que le miniftère ne l'avoit point inftruit de fon deffein, n'oublia aucune raifon pour diffiper ces inquietudes; il fit efpérer que les éclairciffemens qu'il recevroit de fa cour les diffiperoit encore mieux.

Embarras de Chavigni.

" Quelle différence de ma dépêche
„ du 12 à celle du 15, écrivit-il au
„ maréchal de Noailles ! dans la pre-
„ miere, tout eft en train de fe faire
„ avec le concours du roi de Pruffe :
„ dans la feconde, tout eft en train de
„ fe démancher faute du concours de
„ la Heffe. Et pourquoi ? pour un pro-
„ jet que je ne connois encore que par
„ la haine & le mépris qu'il excite con-
„ tre nous; & je craindrois plus le mé-
„ pris que la haine.... Cependant je ne
„ me décourage ni ne me décourage-
„ rai „. La ducheffe de Châteauroux pouvant beaucoup fur l'efprit du roi, & ayant du zèle pour le bien public, il lui communiquoit auffi fes réflexions. Noailles avoit ménagé à Chavigni cette reffource, qui malheureufement n'é-

Il fe plaint à ce fujet.

Lettre du 15 mars.

toit point à négliger dans les affaires d'état.

1744. Noailles s'explique d'une maniére satisfaisante.

Lettre du 5 mars.

Id. 19 & 24 mars.

Au sujet de l'entreprise maritime, le maréchal marquoit à l'ambassadeur : « Tout ce que je puis faire de mieux, „ c'est de n'en pas parler & d'attendre „ l'événement. Le sort en est jeté ; ainsi „ dans peu nous serons instruits du „ succès „. Mais pour tranquilliser & ramener les Allemands, il s'expliqua sur ce point de la maniere la plus judicieuse ; il fit envisager l'armement comme une diversion utile, même aux confédérés. Il dit que l'Angleterre ne gardant plus aucunes mesures avec la France, insultant nos ports, attaquant nos vaisseaux, joignant les hostilités aux menaces, le roi n'avoit plus de ménagemens à garder à son égard ; qu'il devoit faire éclater son ressentiment ; qu'en faisant craindre aux Anglois une diversion, qui les obligeât de reserver pour leur propre défense une partie de leurs troupes, il servoit la cause commune, & n'avoit en vue que le rétablissement de la paix, loin de vouloir déranger le système de l'Europe ; enfin que son principal objet étant les affaires d'Allemagne, il étoit bien éloigné de toute entreprise, dont les princes

disposés à la ligue pussent avoir lieu de prendre ombrage.

1744.

Le prince de Hesse ramené par ses raisons.

Dès que les intentions de Louis XV furent mieux connues, la négociation se ranima. Le prince de Hesse, seulement par une sorte de bienséance, offrit au roi d'Angleterre d'aller en personne avec ses troupes, si le cas l'exigeoit, défendre une couronne & une religion pour lesquelles son zèle ne se démentiroit point; mais il lui représenta aussi ses devoirs à l'égard de l'empereur & de l'empire, de maniere à laisser entrevoir ses véritables intentions.

M. de Chav. au roi. 23 mars.

Le roi de Prusse prêt à tout, si l'on entre dans ses vues.

Le roi de Prusse étoit absolument décidé, toujours néanmoins à condition que la France agit avec vigueur, & qu'on lui assurat ce qu'il prétendoit. Il avoit fait partir le comte de Rottembourg, que nous verrons bientôt traiter avec le maréchal de Noailles. Ce prince savoit prendre son parti, hâtoit l'exécution, joignoit la prudence à l'activité, prévoyoit tout, se réservoit des ressources dans tous les événemens, & ne vouloit pas se donner des liens qu'il ne put rompre, quand il le jugeroit à propos. Le cercle de Konisgratz, en Bohême, jusqu'à l'Elbe, pays fertile & peuplé, étant digne de son ambi-

tion, l'empereur promit de le lui abandonner après la conquête de la Bohême.

1744.

Ses grands desseins.

Les projets & les dispositions du roi de Prusse, tels que Chavigni les annonce, supposent une étendue de genie, une force de caractère & de courage, dont on ne voyoit nul exemple ailleurs. Dès que la ligue seroit conclue, que la cour de Vienne auroit rejeté les propositions de paix, que la France auroit frappé les premiers coups, il devoit publier un manifeste, & marcher à la tête de quatre-vingt mille hommes. Si la Saxe balançoit à entrer dans la confédération, il devoit s'avancer dans le pays, & proposer le choix, ou d'embrasser la ligue, ou de désarmer les troupes. Une fois assuré de la Saxe, il vouloit aller droit à Prague, qui ne pouvoit faire beaucoup de résistance; de là s'approcher de l'armée impériale, se porter même jusqu'à Vienne, en cas de besoin. Il négocioit de plus une alliance avec la Suède contre le roi d'Angleterre, une alliance défensive avec la Russie: il comptoit parvenir à ce double but, soit en mariant sa sœur avec l'héritier de Suède, soit par le mariage déjà fait, & dont il étoit l'auteur, de la princesse de Zerbst avec l'héritier de

M. de Chav. au roi. 26. mars.

Alliances qu'il négocie.

Russie. En un mot, il manioit également les armes & les négociations. 1744.

Chavigni, au milieu de si belles espérances, reçut encore une nouvelle capable de les faire évanouir. L'entreprise d'Angleterre, que les vents ne permirent pas d'exécuter, retardoit nécessairement le siege de Fribourg, parce qu'il avoit fallu rassembler en Flandre beaucoup plus de troupes qu'on n'auroit dû y en avoir. Un nouveau plan de guerre étoit la suite de cette démarche. Comme le roi de Prusse paroissoit ne vouloir agir de son côté, qu'à condition que le siege de Fribourg se feroit d'abord, l'ambassadeur crut voir la ligue rompue. Il écrivit douloureusement au maréchal de Noailles :

Chavigni craint de nouveau qu'on ne rompe.

„ Seroit-il possible que l'on se fut détaché de l'objet le plus grand & le plus essentiel que nous eussions, enfin des moyens qui sont en nos mains pour terminer la guerre en moins de trois mois, & assurer au roi, par une paix plus affermie que celle de Westphalie, le règne le plus beau & le plus glorieux qu'ait eu aucun de ses prédécesseurs? „

Lettre du 2 avril.

On voit que le négociateur se livroit un peu à l'enthousiasme. Mais, quoi-

Conclusion de la ligue.

1744. que ses idées fussent trop vastes, pour avoir un fondement assez solide en pareilles conjonctures, la confédération projetée n'en étoit pas moins l'ouvrage d'une profonde politique, & ne pouvoit manquer de produire de grands effets. Après plusieurs alternatives d'espérance & de crainte, Chavigni toujours ardent à suivre sa négociation, toujours mesuré néanmoins dans ses démarches, habile à ménager une foule d'intérêts opposés entre eux, ayant de grandes difficultés à vaincre du côté de sa propre cour, mais animé & affermi par le zèle du maréchal de Noailles, vint à bout de concilier les esprits; & l'union fut conclue entre l'empereur, le roi de Prusse, comme électeur de Brandebourg, le roi de Suède comme Landgrave de Hesse, & l'électeur Palatin. La résolution prise par Louis XV, de se mettre à la tête de son armée de Flandre, calma les inquiétudes sur le retardement du siege de Fribourg.

Noailles chargé de la négociation de Prusse. Mais le roi de Prusse, avant de s'engager en Allemagne, voulut s'assurer des dispositions de la France, & faire un traité particulier avec elle. Il avoit envoyé le comte de Rottembourg dans

dans cette vue. Noailles fut chargé de la négociation, parce qu'on manquoit de confiance pour le ministre des affaires étrangeres, très-honnête homme, mais qui avoit le malheur de ne pas réussir dans cette partie. Le maréchal écrivit donc au roi de Prusse : 1744.

„ Sire,

„ C'est une des marques les plus honorables que le roi mon maître pouvoit me donner de sa bonté & de sa confiance, que de me charger de conférer avec M. le comte de Rottembourg, sur l'objet de la négociation dont il est chargé de la part de votre majesté. Je lui ai remis un mémoire qui ne renferme que les principes généraux, sur lesquels il me paroit que l'on pourroit traiter, conformément aux vues de votre majesté & à celles du roi mon maître... Quel bonheur pour moi, sire, si je puis servir d'instrument à une union ferme & stable entre deux rois, dont l'intelligence ne peut produire que les effets les plus solides, & dont tout concourt à cimenter pour jamais l'alliance & l'amitié ! Combien

Sa lettre au roi de Prusse.

Lettre du 24 avril.

1744. „ de raisons particulieres ne pourrois-
„ je point alléguer à votre majesté, qui
„ doivent me rendre d'autant plus sen-
„ sible à l'honneur d'avoir part à un
„ aussi grand ouvrage! Mais je me ren-
„ ferme dans les bornes du silence, en
„ suppliant votre majesté d'agréer mes
„ hommages & l'assurance du très-pro-
„ fond respect avec lequel je suis, &c. „.

Propositions faites à ce prince.

Dans le mémoire composé par le maréchal, & que Louis XV avoit approuvé, on proposoit au roi de Prusse l'union qui se négocioit à Francfort; on s'engageoit à presser l'empereur de lui faire les cessions de Bohême, qui seroient à sa convenance; on consentoit à un traité particulier d'amitié, d'alliance, & de garantie réciproque, comme Rottembourg l'avoit demandé.

Sa réponse au maréch.

La réponse de Frédéric, écrite de sa main, fera connoitre ses sentimens pour le maréchal.

Le roi de Prusse au maréch. de Noailles. 12 mai.

“ Monsieur, je ne saurois vous ca-
„ cher la satisfaction que je ressens, de
„ ce que le roi de France vous a choi-
„ si pour être l'instrument qui va ci-
„ menter à jamais entre nous les liens
„ de l'union la plus solide & la plus
„ indissoluble. Je dois vous avouer que
„ je remarque une différence sensible

„ dans la façon dont s'explique un roi „ qui agit & qui voit par soi-même, „ de ce qu'il fait, lorsqu'il ne se fait „ entendre que par l'organe de ses mi- „ nistres. Je ne puis qu'en tirer un au- „ gure favorable pour l'avenir„. 1744.

„ Il n'y a rien de plus capable d'éta- „ blir une confiance parfaite entre nos „ cours, que la façon sincère & cor- „ diale avec laquelle le roi de France „ s'explique envers moi. J'y répondrai „ toujours de mon côté; & il est sûr „ que ce doit être la base de toutes les „ grandes entreprises que nous médi- „ tons, puisqu'il convient moins à la „ guerre qu'en toute autre occasion, „ de dissimuler l'exacte vérité; lorsque „ l'on doit règler des opérations les „ unes sur les autres, & que ce n'est „ pas du projet seulement, mais de „ l'exécution sur-tout que dépendent „ les grandes choses que nous autres „ avons à faire. Je ne puis m'empê- „ cher de vous dire, monsieur, à cette „ occasion, combien j'ai applaudi à la „ sagacité du plan que vous aviez con- „ çu à Dettingen. Je puis vous assurer „ que j'ai ressenti la douleur la plus „ amère, en voyant que le succès n'en

Il veut une confiance mutuelle.

Son sentiment sur le combat de Dettingen.

1744. „ a point été tel qu'on devoit naturellement se le promettre.

Je suis avec la plus parfaite estime,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné ami.

FRÉDÉRIC.

Le traité conclu après le départ de Louis XV. pour l'armée.

Noailles, par ordre du roi, conféroit secrettement avec Rottembourg. Il représenta enfin que l'intervention des ministres étoit nécessaire pour conclure. Mais l'affaire ne pouvoit plus traîner en longueur, Frédéric ayant trouvé le mémoire du maréchal conforme à ses propres idées, envoya bientôt ses plein-pouvoirs, que Rottembourg reçut le 22 mai. Louis XV étoit parti pour l'armée. Le ministre prussien écrivit à Noailles, & lui demanda comment il pourroit s'y rendre. Ce voyage eût fait infailliblement transpirer le secret de la négociation, secret que le roi de Prusse exigeoit comme un point essentiel. Le maréchal jugea donc que le traité devoit se signer à Paris. On expédia des pouvoirs au cardinal de Tencin & au contrôleur général; car le ministre des affaires étrangeres, Amelot, venoit d'être remercié.

Le roi de Pruſſe avoit fait quelques changemens au projet de traité qu'il avoit reçu de France. Nos miniſtres en furent inquiets, parce qu'il en pouvoit réſulter des embarras dans la ſuite. Mais le tems preſſoit. Noailles écrivit à Tencin, qu'on laiſſoit à ſa prudence & à ſa dextérité de ſe rapprocher, autant qu'il ſeroit poſſible, des intentions du roi. Le cardinal ne put rien gagner avec Rottembourg, dont les ordres étoient précis. " Après tout, répondit-il au „ maréchal, le point capital pour nous „ eſt de finir, & de former une liaiſon „ avec le roi de Pruſſe.... Nous ſerons „ ſouvent expoſés à des éclairciſſemens; „ mais qui ſera plus propre que vous à „ y remédier ? „ On ſigna le 5 juin.

1744. On le ſigne à Paris, malgré quelque ſujet d'inquiétude.

Lettre du 2 juin.

Du 5 juin.

Depuis le renvoi d'Amelot, Noailles ſe trouvoit chargé tout-à-la-fois du commandement militaire & des affaires politiques. Il termina les grandes négociations qui étoient ſur le tapis, ſans qu'on s'aperçut à l'armée qu'il eût d'autre objet à ſuivre que ceux de la guerre. Ce fardeau devoit être accablant : il fut obligé de le ſoutenir juſqu'à la fin de la campagne.

Noailles commande l'armée & conduit les affaires étrangeres.

L'entrepriſe projetée en vain contre l'Angleterre avoit rendu néceſſaire un

Plan de campagne en Flandre.

nouveau plan d'opérations. D'ailleurs
1744. la frontiere, du côté de l'océan, étoit
en mauvais état; les Anglois pouvoient
tomber sur Dunkerque; il auroit fallu
laisser un corps de troupes considérable, pour la sureté de cette ville importante: avant de pénétrer chez l'ennemi, on devoit se garantir d'une invasion. Ces motifs, que Noailles expose au roi de Prusse dans un mémoire, avoient décidé Louis XV à porter ses forces de ce côté-là.

Mém. sur l'armée de Flandre.

Siége de Menin.

Son intention étoit de se mettre en campagne à la fin d'avril. Des pluies continuelles rendirent les terres impraticables. Les troupes ne purent camper avant le 14 mai. On investit Menin le 18. Les pluies recommencèrent encore; & il fut impossible de battre la place avant le 31, quoique la tranchée eût été ouverte d'abord. Cette premiere expédition fit connoitre au roi les fatigues de la guerre: il anima les troupes par son courage à les supporter.

Député hollandois, qui n'empêche pas l'investissement d'Ipres.

A peine Menin s'est-il rendu, que Noailles envoya des troupes investir Ipres. La Hollande avoit député le comte de Wassenaer pour faire des propositions. On connoissoit la mauvaise volonté de la république; on répondit

avec fermeté, & l'on alla en avant.

1744.

Le maréch. de Saxe propose de repasser la Lys

Le comte de Saxe, devenu maréchal de France, commandoit une petite armée d'observation. Posté à Courtrai, dont on s'étoit rendu maître, il écrit le 8 juin au maréchal de Noailles : *Je ne crois pas que les ennemis passent l'Escaut; mais supposé que j'eusse des avis certains qu'ils entreprennent ce passage, voulez vous que je reste ici ou que je passe la Lys?* Il écrit le 9, qu'ils sont les plus forts en infanterie; qu'il ne pourroit se servir que d'une partie de sa cavalerie à cause de la nature du pays; qu'ainsi, supposé le passage de l'Escaut & la certitude d'être attaqué, il croit que le parti le plus sage est de mettre la Lys devant soi. " Vous me donnez „ la main, dit-il; cette seule position „ en impose, & les ennemis n'oseront „ jamais entreprendre de passer cette „ riviere „.

Noailles l'exhorte à ne point rétrograder.

Lettre du 10 juin.

Noailles répond, après avoir demandé les ordres du roi, qu'on doit éviter par tous les moyens possibles de paroître se retirer aux approches de l'ennemi; qu'il va faire ses arrangemens pour le siege d'Ipres, de maniere à pouvoir renforcer en cas de besoin le comte de Saxe, de trente bataillons & d'autant

1744. d'escadrons. " De votre côté, mon
„ cher maréchal, ajoute-t-il, vous de-
„ vez vous occuper à choisir une posi-
„ tion avantageuse, fortifier votre
„ camp, & former tous les obstacles
„ qui seront possibles pour arrêter les
„ ennemis & leur en imposer. Je ne
„ vous en dirai pas davantage ce soir:
„ il est onze heures & je suis depuis
„ ce matin à cheval: j'ajouterai seule-
„ ment que la seule idée de vous voir
„ rétrograder inquiete le roi „.

Réponse du Saxon.

C'est ce qu'avoit pressenti le maréchal de Saxe. Il avoit déja commencé un escarpement pour mettre Tournai hors d'insulte. Cet ouvrage fini, il pouvoit avec des renforts attaquer lui-même l'ennemi, & avoir toujours une retraite sous le corps de la place. En le mandant à Noailles, il ajoute: *Cela fait une disposition certaine; car de livrer un combat sans avoir de retraite que la rivière, me paroît une chose hasardée; & il faut autant que l'on peut, à la guerre, faire en sorte d'en prendre ou d'en laisser autant que l'on veut.*

Le maréchal de Saxe au maréchal de Noailles. 11 juin.

Conseils que lui donne le général.

Le même jour, Noailles lui répond:
„ J'approuve & j'applaudis aux dispo-
„ sitions que vous avez faites, & que
„ vous vous proposez de faire. Vous

„ pouvez demander hardiment tout ce „ qui vous ſera néceſſaire, & vous ſe- „ rez ſervi comme vous méritez de „ l'être „. Il lui ſuggere de nouveaux expédiens ; il lui annonce un renfort ; il aſſure qu'il ſe mettra en état de le joindre, pendant le ſiege même d'Ipres, pour *faire repentir ces meſſieurs de paſſer des rivieres à côté de nous* ; il lui conſeille enfin de répandre ſourdement, *& en confiance le ſecret à quelque indiſcret, ce dont il ne manque pas dans nos armées*, que le roi a ordonné de fortifier Courtrai, afin d'y placer un dépôt, ſon intention étant de ſe porter le long de la Lys vers Gand. 1744.

Telles étoient l'union & la confiance mutuelle des deux maréchaux. Incapables de jalouſie, ils ne reſpiroient que la gloire de bien ſervir. Noailles regardoit le comte de Saxe comme ſupérieur à tous les généraux de ſon tems ; & celui-ci regardoit toujours Noailles comme ſon maître, demandoit ſes avis, s'empreſſoit à ſeconder ſes deſſeins. Tous deux pleins de zèle pour Louis XV, ils vantoient ſes premiers exploits avec une ſorte d'enthouſiaſme. Le François en écrivoit des merveilles au roi de Pruſſe. Le Saxon s'exprimoit ainſi dans

Union intime des deux maréchaux.

Ce qu'ils écrivent à la louange du roi.

1744. Lettre du maréch. de Saxe. 4 juin.

une lettre au miniſtre du roi de Pologne en Hollande : “ Le roi prend un „ furieux goût à ce métier-ci, & il me „ ſemble qu'il n'a jamais ſi bien connu „ ſa puiſſance. Effectivement c'eſt un „ beau ſpectacle pour un jeune mo- „ narque, que la chaſſe a endurci à la „ fatigue, de ſe voir le maître d'or- „ donner à une nation vigoureuſe, ar- „ dente à lui plaire, & plus que cela, „ à laquelle il veut plaire. Le cardinal „ défunt a éloigné le plus qu'il a pu „ ces objets, propres à allumer l'am- „ bition d'un monarque; mais les en- „ nemis de la France ont eu l'impru-

Sentiment pacifique d'un héros.

„ dence de la réveiller. Il ſeroit heu- „ reux pour les peuples, qu'une promp- „ te paix vînt éteindre ce feu, qui „ ne peut que croître en l'irritant „. Cette lettre dont le maréchal de Saxe envoya copie à ſon collégue, mérite d'être citée; car l'amour de la paix eſt un prodige dans les héros.

Noailles fait changer le plan d'attaque d'Ipres.

Cependant Noailles mettoit tous ſes ſoins à faciliter au roi la priſe d'Ipres. En examinant la place, il reconnut un endroit à ſoixante toiſes du glacis, où l'on pourroit s'avancer ſans être aperçu. On avoit projeté de faire la principale attaque d'un autre côté. Mais le

Le maréchal

célèbre Vallière, qui commandoit l'artillerie, & qu'il mena visiter cet endroit à la demi-portée du fusil, convint avec tous les ingénieurs que c'étoit par-là qu'on devoit la faire. On eut l'obligation de la découverte au marquis de Beauvau, homme distingué par plusieurs genres de mérite. Le maréchal ne manque pas de lui en faire honneur auprès du roi. Son amitié pour Beauvau le rendit plus sensible que tout autre à la perte d'un si bon officier, qui blessé à mort dans le chemin couvert, dit à ses soldats : *Mes amis, laissez-moi mourir & allez combattre.*

1744. de Noailles au roi. 9 & 11 juin. Justice qu'il rend au marquis de Beauvau.

Siècle de Louis XIV.

Le roi attendoit avec impatience le moment de paroitre au siege. " Je m'en „ rapporte bien à vous & à ceux que „ vous avez consultés, écrivit-il à Noailles, sur le choix du côté de l'attaque d'Ipres. Vous ferez très-bien de „ prendre vos arrangemens en conséquence, & au plus vîte, car le beau „ tems le demande à cor & à cri ; &. „ quoiqu'il fasse très-beau & bon ici, „ (à Lille) je suis prêt à partir aussitôt que ma présence pourra être de „ la plus petite utilité „. Il partit le 17 juin, & la place se rendit le 26.

Louis impatient d'être au siége.

Voici un trait qui peut servir d'inst-

Se faire

truction. Le maréchal, attentif à tous les moyens d'exciter & de produire les talens, avoit assemblé le corps du génie au sujet du plan d'attaque; il avoit demandé les avis en commençant par les plus jeunes, & exigeant que chacun donnât les motifs de son sentiment. Il écrivit ensuite au roi : " Je n'y aurois „ desiré que la présence de votre ma„ jesté, dans la persuasion que rien n'est „ plus utile pour un roi, que de se „ faire rendre compte directement de „ ce qui concerne son service, & qu'en „ même tems rien n'est plus propre à „ exciter l'émulation. Ce sentiment, „ à la vérité, sire, ne s'accorde pas tou„ jours avec la politique „. Il parle sans doute de la politique des ambitieux, dont le grand art est d'éloigner du trône les bons conseils, pour disposer de tout au gré de leurs intérêts & de leurs caprices.

1744. rendre compte directement des opérations.

Lettre du 13 juin.

Le roi de Prusse retardé, mais sûr d'agir.

D'un autre côté, le roi de Prusse, quoique très-disposé à remplir ses engagemens, étoit retenu par des cabales de la cour de Russie, qui pouvoient rompre ses mesures. Il envoia au maréchal de Noailles un mémoire sur cet objet, en le priant de le donner à Louis XV, & de l'assurer qu'il pou-

voit avoir des alliés plus puiſſans, *mais qu'il n'en auroit jamais de plus fidèles, de moins envieux, ni de plus attachés à ſa véritable gloire que lui.* " L'état d'incertitude, ajoutoit-il, où le doit mettre ma conduite le ſurprendra peut-être. Mais vous devez ſavoir que les objets s'affoibliſſent toujours dans l'éloignement, & ma conduite ſera juſtifiée dans tous les cas.... Je bénis mille fois le roi votre maître de la réſolution qu'il a priſe de ſe mettre à la tète de ſes troupes. Il n'en falloit pas moins pour rétablir la diſcipline perdue dans vos troupes, & pour rendre l'audace au ſoldat. Ses ennemis, qui ſont en grand nombre, commencent à le craindre & à le reſpecter; & je ſuis pleinement perſuadé que plus il mettra de la vigueur & du nerf dans ſes opérations, plus tôt les alliés ſeront obligés de chanter la palinodie. Les Hollandois me reviennent comme les grenouilles dans la fable : ils avoient une bûche pour roi durant le miniſtère du cardinal; ils ont aſſez importuné les dieux pour qu'ils méritent une cigogne. Perſonne ne fait plus de vœux pour la proſpérité de

1744. Lettre du roi de Pruſſe. 28 juin.

Sa réflexion ſur les troupes françoiſes.

Ses pronoſtics ſur le ſuccès de Louis XV.

1744. „ vos armes que j'en fais. S'il ne tenoit „ qu'à moi, vous auriez pris vingt villes cette campagne & gagné trois „ batailles. Je vous prie en mon particulier, mon cher maréchal, de me „ croire avec la cordialité & l'estime la „ plus parfaite, &c. "

Avis de ce prince.

Dans une autre lettre : " Je vous „ félicite sur vos progrès en Flandre, „ dit le roi de Prusse. Si l'armée des „ alliés ne se fortifie par plus considérablement que l'envoi des troupes angloises qui passent, vous pouvez encore faire de la bonne besogne ; car „ il faut pousser sa pointe tant que la „ fortune nous rit : je regrette beaucoup M. de Beauvau, qui étoit d'une trempe à faire un excellent officier. J'ai oublié de vous dire qu'averti, comme je le suis, de l'indiscrétion de la cour impériale, je ne „ trouve plus nulle sureté à communiquer avec elle ; & que si le roi de „ France le trouve bon, nous ferons „ désormais nos affaires entre nous, „ & on n'en donnera part à l'empereur „ qu'au moment de l'exécution „.

Le roi de Prusse au maréch. de Noailles, 8 juillet.

Moyen qu'il propose de finir promptement la guerre.

Avec cette politique vaste, profonde, active, prévoyante, avec tant de forces & d'argent, Frédéric conduisant lui-

même ses affaires, comme ses armées, devoit jouer un des plus grands rôles de l'Europe. Il envoya un mémoire sur les opérations de la campagne, où il proposoit un moyen de finir promptement la guerre : c'étoit que la France attaquât l'électorat de Hanover, lorsqu'il obligeroit le prince Charles à venir défendre la Bohême & la Moravie. Le roi d'Angleterre, qui aimoit ses états d'Allemagne plus que tout le reste, ne manqueroit pas alors, selon lui, de parler de paix ou de neutralité ; & la reine de Hongrie perdroit tout-à coup ses principales ressources, qu'elle tiroit de la Bohême, de la Bavière, & des subsides d'Angleterre.

1744.

Mém. du roi de Prusse envoyé le 28 juin.

Noailles voyoit aussi les choses en grand, étoit fait pour les résolutions courageuses. La prise d'Ipres, en sept à huit jours de tranchée ouverte, annonçoit une campagne terrible pour les ennemis. Bientôt maître de la Knoque, il alla reconnoître Furnes ; le comte de Clermont, prince du sang, fut chargé du siége de cette place, & l'ajouta aux conquêtes de Louis XV. On triomphoit d'un côté, mais la France fut en péril de l'autre.

Suite de la campagne de Flandre.

Le prince Charles de Lorraine, avec

Le prince

environ ſoixante mille hommes, ſe diſ-
1744. Charles paſſe le Rhin. poſoit à paſſer le Rhin & à pénétrer dans le royaume. Le maréchal de Coigni le contenoit par ſa poſition; depuis Lauterbourg juſqu'à Oppenheim. Les troupes impériales, ſous les ordres du maréchal de Seckendorff, étoient retranchées ſous Philipsbourg. Un mouvement du prince Charles engagea Coigni à ſe faire joindre par ces troupes. Mais le prince n'en réuſſit pas moins dans ſon projet: il ſurprit un paſſage entre les poſtes des impériaux, au com-
Retraite de Coigni. mencement de juillet; il paſſa le fleuve ſans réſiſtance; & Coigni n'eut d'autre parti à prendre que de ſe retirer ſous Weiſſembourg, dans les lignes de la Loutre, afin de couvrir la frontiére.

Cauſes de ce malheur. Ce malheur vint ſans doute en grande partie de l'extrême miſère, & du mécontentement de l'armée bavaroiſe, où Seckendorff avoit contre lui une faction acharnée, de gens qui ne ſavoient rien,
Le comte de St-Germain diſculpe les généraux. qui le décrioient ſans ménagement. Le comte de Saint-Germain, alors officier général au ſervice de l'empereur, & dont Chavigni vantoit les talens, ſoit pour les armes, ſoit pour les affaires, écrivant à ce miniſtre l'état des choſes, aſſuroit que la faute tomboit unique-

ment ſur les ſubalternes, nullement ſur les chefs. “ Je ſuis perſuadé, dit-il, „ que preſque tout le monde écrira & „ contre M. de Coigni & contre M. de „ Seckendorff. C'eſt la coutume de „ toutes les armées qui n'ont pas des „ ſuccès brillans; & il eſt ordinaire à „ tous les officiers, qui ne ſont pas „ du ſecret, d'être mécontens... Je ne „ me ſuis mêlé dans rien, parce qu'à „ mon ordinaire, je n'ai donné aucuns conſeils, & je me contente „ d'exécuter, le mieux qu'il m'eſt poſſible, ce qui m'eſt confié „.

1744. Lettre du 11 juillet.

Courſes des autrichiens dans le royaume.

On venoit de réparer, ſinon le mal, du moins la honte, en chaſſant les ennemis des lignes de Weiſſembourg, le 5 du mois. Les Bavarois s'étoient ſignalés dans cette action, *une des plus fières*, ſelon le même officier-général, *& des plus vigoureuſes qui ſe fuſſent paſſées depuis long-tems*. Par là on ſe rouvrit la communication avec l'Alſace, on réprima l'audace des autrichiens; mais on ne pouvoit les empêcher de faire des courſes. Coigni fut même forcé de leur abandonner Hagueneau, & le roi Staniſlas ſe retira de Lunéville, où il n'étoit plus en ſureté.

Réſolution

A la premiere nouvelle de l'irrup-

tion, le roi de Pruſſe prend un parti digne de ſon courage. Il écrit à Louis XV le 12 juillet :

1744. Généreuſe du roi de Pruſſe.

Lettre du roi de Pruſſe à Louis XV.

Il annonce ſa démarche à Louis.

„ Monſieur mon frere : j'apprends „ que le prince Charles a pénétré en „ Alſace. Ceci me ſuffit pour déter- „ miner mes opérations. Je ſerai en „ marche à la tête de mon armée le „ 13 d'août, & devant Prague à la fin „ du même mois. Je paſſe ſur bien des „ conſidérations, & je m'engage peut- „ être dans un pas aſſez périlleux. „ Mais je veux donner des marques à „ votre majeſté de l'attachement & de „ l'amitié que j'ai pour elle. Je regar- „ de, dès ce moment, ſes intérêts „ comme les miens, perſuadé qu'elle „ en agira de même avec moi, & ſur- „ tout qu'aucune conſidération parti- „ culiére ne pourra l'obliger à m'aban- „ donner, dans une guerre que j'entre- „ prends en grande partie pour ſes in- „ térêts & pour ſa gloire „.

Sur quoi il fonde ſes eſpérances.

„ Dans la ſituation où je me trou- „ ve, je dois plus que jamais parler „ franchement à votre majeſté, nos „ intérêts étant plus liés & plus indiſ-

„ folubles que jamais. Elle fent affu-
„ rément que tout notre fyftème eft
„ fondé fur trois grands coups qu'il
„ faut frapper, pour ainfi dire, en
„ même-tems, dont le premier eft
„ l'invafion de la Bohême & de la Mo-
„ ravie; le fecond, la marche des
„ troupes impériales & françoifes, le
„ long du Danube en Bavière; & le
„ troifieme, que je regarde comme
„ l'article principal, eft l'envoi d'un
„ corps de troupes dans le pays de
„ Hanover. Je compte fûrement fur
„ ces deux derniers points, fans quoi
„ je l'avertis d'avance que toute notre
„ befogne eft perdue „.

1744.

„ Je dois repréfenter encore à votre
„ majefté qu'il dépendra en grande par-
„ tie du choix qu'elle fera de fes gé-
„ néraux, du fuccès qu'auront fes en-
„ treprifes. Tous nos alliés font pré-
„ venus en faveur du maréchal de Bel-
„ leifle, & c'eft un grand point pour
„ concilier les efprits: s'il recevoit le
„ commandement de l'armée, & qu'on
„ lui fournit à tems ce dont il peut
„ avoir befoin, je fuis perfuadé que le
„ fervice de votre majefté en iroit
„ mieux. Et fi le maréchal de Saxe, ou
„ quelqu'un de bien déterminé, étoit

Il demande Belle-ifle pour l'armée de Bavière.

1744. „ chargé de l'expédition de Westphalie, cela n'en iroit que plus rondement. Je demande pardon à votre majesté de la liberté avec laquelle je lui parle; mais je l'assure que, si j'étois payé pour être assis dans son conseil, je ne parlerois pas autrement : car pour dire vrai, il vous faut à la tête de vos armées des généraux capables de soutenir la discipline à la rigueur, & votre majesté ne trouvera pas, hors le maréchal de Noailles, des sujets plus propres pour remplir cet objet, que ceux que je viens de lui proposer „.

Il insiste sur les avantages de la guerre offensive.

„ Je dois ajouter encore que la plus grande partie des mauvais succès, que ses troupes ont eus en Baviere, sont venus de ce que l'on vouloit agir défensivement sur les frontieres d'un pays ennemi : cela engag toujours celui qui se réduit à la défensive d'être attentif à trop d'objets, & laisse le champ libre à son ennemi de former les projets les plus audacieux & de les exécuter. Il vaut toujours mieux agir offensivement, quand même l'on est inférieur en nombre : souvent la témérité étonne l'ennemi, & donne lieu à remporter

„ des avantages ſur lui. C'eſt ainſi que „ le grand Condé, M. de Turenne, „ M. de Luxembourg & M. de Catinat ont agi; & c'eſt en agiſſant pour „ la plupart du tems offenſivement, „ qu'ils ont acquis cette gloire immortelle aux troupes françoiſes, & pour „ eux une réputation au-deſſus du „ tems & de l'envie. Il ne dépendra „ que de votre majeſté de remettre les „ choſes ſur le même pied. Elle nous „ a donné des échantillons de ce que „ peut un prince éclairé & ſage à la „ tête de ſes troupes. Qu'elle ordonne „ à ſes généraux de battre partout ſes „ ennemis, & ils ſeront battus. Mais „ il me ſemble que je m'émancipe trop, „ & que j'entre dans un détail duquel „ votre majeſté me donne des leçons. „ J'eſpère qu'elle excuſera mes libertés en faveur de la pureté de mes „ intentions, & qu'elle ne doutera „ point, après les preuves que je vais „ lui donner, de l'attachement avec „ lequel je ſuis, 1744.

Monſieur mon frere,
de votre majeſté,
le bon frere & allié.

Le roi de Pruſſe écrivit de ſa main Il blâme

1744. L'économie déplacée. Lettre du roi de Prusse 12 juillet.

au maréchal de Noailles une lettre encore plus longue, où il insistoit sur les mêmes choses. Il y ajoutoit cette réflexion judicieuse: "La meilleure économie d'un grand prince est de dépenser l'argent à propos, & de ne le point ménager dans les grandes occasions. Si le cardinal de Fleuri en avoit usé ainsi, & qu'il n'eut pas voulu, par un esprit d'économie déplacé, ménager les revenus du roi de France, l'année 41 & 42, je ne veux point être honnête homme, ou la reine de Hongrie étoit perdue; & la durée de la guerre fait qu'il en a coûté à présent le triple & le quadruple au roi votre maître". Noailles avoit toujours pensé de même, quoique fort éloigné des dépenses inutiles à l'état.

Louis XV va au secours de ses provinces. Lettres du roi & du maréch. de Noailles au roi de Prusse 12 juil.

A la nouvelle de l'invasion du prince Charles, Louis ne balança point à voler au secours de ses provinces. Il laissa en Flandre environ soixante mille hommes au maréchal de Saxe, & quarante mille dans les places, depuis la mer jusqu'à la Meuse: il se mit en marche avec le reste de ses troupes. Sa réponse au roi de Prusse, qu'il écrivit en chemin, annonce une résolution inviolable d'a-

gir pour ses alliés plus que pour lui-même. Noailles étoit chargé d'expliquer les projets, les arrangemens, & s'en acquitta de la maniere la plus satisfaisante. 1744.

Noailles annonce au roi de Prusse des opérations vigoureuses.

Il marque à Frédéric que la discipline est parfaitement rétablie dans les troupes françoises ; que si le prince Charles attend l'armée, on tâchera de ne pas lui laisser passer le Rhin sans perte ; qu'on passera le fleuve à sa suite, & qu'on mettra l'empereur en état de rentrer bientôt en Baviere ; que tous les ordres sont donnés & toutes les mesures prises ; que le maréchal de Belle-isle, conformément aux desirs du roi de Prusse, commandera le corps qui doit joindre l'armée impériale ; que tandis qu'elle s'avancera, on fera le siege de Fribourg ; qu'aussitôt après la fin de ce siege, une partie des troupes ira prendre des quartiers dans l'électorat de Mayence, & même dans celui de Cologne ; & qu'on ne perdra point de vue le projet sur celui de Hanover. Toutes ses lettres confirmoient l'idée que ce grand prince avoit de lui.

Il dispose tout à Metz.

Il devance Louis, arrive à Metz le 28 juillet ; confère avec le maréchal de Belle-isle, qui en étoit gouverneur ;

1744. rend témoignage des bonnes dispositions qu'il a faites pour la subsistance des troupes; prie le roi d'abandonner à Belle-isle & à Coigni le soin des détails, afin d'entretenir la paix & l'union, que la jalousie d'autorité trouble si souvent. Il le prévient en même tems sur la nécessité de se débarrasser des gros équipages, également dangereux par la consommation, & nuisibles au mouvement des armées. Le roi répondit sur cet article. *Je sais me passer d'équipages; & s'il le faut, l'épaule de mouton des lieutenans d'infanterie me nourrira parfaitement.*

Le maréchal de Noailles au roi. 29 juillet.

Inconvénient des gros équipages.

Lettre du roi. 31 juillet.

Un autre article, sur lequel Noailles eut moins de satisfaction, l'intéressoit vivement pour la gloire des armes françoises. Coigni, désespérant de pouvoir se soutenir sur la Loutre, vouloit se retirer sous Strasbourg. Ce parti étoit humiliant, & pouvoit entraîner des suites funestes. Noailles n'en voyoit point la nécessité, il en craignoit les conséquences. La communication avec la Lorraine & les Evêchés, par conséquent avec les renforts qui arrivoient, alloit être perdue: en abandonnant le passage de Saverne, on devoit s'attendre que l'ennemi s'empareroit de cette ville; que

Coigni veut se retirer sous Strasbourg.

Noailles s'efforce inutilement de l'en dissuader.

Instruction pour M. de Crémille, du 29 juil.

que le prince Charles, s'avançant entre Strasbourg & le détachement des troupes de Flandre, feroit par-tout fupérieur, & pourroit former des entreprifes à fon gré. C'eft ce qu'il repréfenta fortement au maréchal de Coigni: il lui envoya même M. de Crémille pour appuyer fes raifons; il l'exhortoit, en cas qu'il ne pût abfolument refter dans fon pofte, & fe retirer du côté des montagnes, & non fous Strasbourg, parce qu'alors la communication ne feroit point rompue. Coigni, tout brave qu'il étoit, perfifta dans fon fentiment, après avoir tenu un confeil de guerre, & alla camper à Bifchen. 1744.

Saverne eft occupé par les ennemis

Mais il éprouva ce qu'on lui avoit prédit. Saverne fut occupé fur le champ par les Autrichiens. Alors il quitta fon camp de Bifchen pour défendre, comme on le lui avoit confeillé, la gorge des montagnes.

Le roi excufe Coigni, & fe fait une peine de lui donner un ordre mortifiant.

Le maréchal de Noailles n'avoit pu s'empêcher d'écrire au roi, combien il lui paroiffoit étrange qu'un général, qui devoit recevoir dans dix ou douze jours un renfort fi confidérable, fe mit par fa pofition hors d'état de le recevoir: il fouhaitoit qu'on lui envoyât des ordres pour l'en empêcher. Le ca-

1744. Lettre du roi. 31 juillet. Interprétation de cet ordre.

ractère indulgent & facile de Louis XV se découvre bien dans sa réponse : „ Vous deviez être sûr que M. de Coigni se retireroit sous Strasbourg, „ l'ayant toujours mandé, ayant assemblé un conseil pour cela, & ne pouvant subsister ailleurs à ce qu'il dit. „ Et il faut que ce soit cette derniere „ raison qui l'ait déterminé à ce parti-là ; car tout y étoit contraire, & je „ ne présume pas assez mal de mon „ prochain, pour croire qu'en ce moment-ci, où j'arrive en personne „ avec un gros détachement pour me „ joindre à lui, d'autres raisons puissent y avoir eu part. Pour ce qui est „ de l'ordre, s'il s'est retiré sous Strasbourg, & que le prince Charles soit „ en forces entre nous deux, de remarcher en avant, il me fait un peu de „ peine : car c'est précisément le contraire de ce que vous lui avez fait „ mander, de ne point hasarder d'action jusqu'à notre jonction. Je vous „ l'envoie pourtant ; car vous & M. de „ Belle-isle devez en savoir plus que „ moi sur pareilles choses „.

Noailles eut soin d'avertir Coigni que l'ordre du roi, de se rapprocher de Phalzbourg, ne devoit pas se pren-

dre littéralement : que c'étoit une de ces occasions où il falloit se décider pour le bien du service, en écartant tous les motifs personnels ; que s'il avoit quelque scrupule à cet égard, il le prenoit sur lui. Il craignoit une marche téméraire, il recommandoit de ne rien entreprendre de trop hasardeux ; il annonçoit qu'on chercheroit, en cas de besoin, d'autres moyens de se joindre. Ces inquietudes cesserent quand on sut la nouvelle position de Coigni, & on ne pensa plus qu'à chasser les Autrichiens.

1744. Lettre du maréchal de Coigni. 12 août.

Le roi arrive à Metz le 4 août. Peu de jours après, il y eut les premieres atteintes d'une maladie, qui fut pour lui l'époque la plus glorieuse, puisqu'elle remplit de consternation toute la France, & fit éclater l'amour d'un peuple innombrable pour sa personne. Noailles étoit déja en marche. Tandis que les troupes s'assemblent à Schelestatt, il va le 9 conferer avec Coigni. Ces deux maréchaux agirent de concert, comme si le monarque eût été présent.

Maladie du roi à Metz.

Noailles marche aux ennemis.

Il étoit impossible que sa maladie n'apporta quelque retardement aux opérations. Cependant on s'apperçoit bientôt de l'ardeur qui anime les Fran-

Action particuliere du duc d'Harcourt.

çois. Le duc d'Harcourt commandoit à Phalzbourg un corps séparé. Il attaque le 13 le général Nadasti à Saverne ; & il met en fuite les ennemis. Le prince Charles ayant fait marcher une partie de son armée, Harcourt se retire en bon ordre, après avoir rasé les retranchemens des Autrichiens. Le prince repasse la Sorn. On se dispose à le resserrer vers le Rhin.

1743. Journal envoyé par le maréchal de Noailles au roi de Prusse le 1 sept.

Camp de Bischen.

Toutes les troupes venues de Flandre avoient marché en deux jours de Schelestatt, pour se mettre à portée de Strasbourg. Elles occupent le camp de Bischen le 17 : Coigni vient se camper à leur gauche, & l'armée impériale arrive au même endroit.

On cherche à combattre

Les ennemis étoient à trois lieues de-là sur les hauteurs de Brumpt. On ne pouvoit aller directement à eux : on fait des dispositions pour les tourner, & pour se ménager l'occasion de les combattre. Le 20, on passe la Sorn vis-à-vis de Hochfeldt : on s'attendoit à une action ; on se met en bataille ; on s'avance sur le corps de Nadasti, composé de cinq à six mille hommes de troupes légeres ; mais on ne peut le joindre. Enfin on gagne les hauteurs de Brumpt. Les Autrichiens les abandon-

nent ſans combat, & ſe retirent au-delà de la Moutre. On fait partir le 22 trois détachemens, pour attaquer s'il eſt poſſible leur arriere-garde, & couvrir la marche de l'armée. 1744.

Le lendemain on force les retranchemens de Suffelsheim; on ſe prépare à l'attaque d'Augueheim : mais les ennemis abandonnent ce village, après y avoir mis le feu. On marche en avant juſqu'à un ruiſſeau, qui coule dans un ravin à travers des prairies marécageuſes. On ſe propoſe d'y attendre la pointe du jour; car la nuit commençoit. Tout-à-coup l'ennemi fait une décharge générale; nos troupes y répondent. Le grand feu dans l'obſcurité effraye les chevaux, qui étoient en aſſez grand nombre ſur la chauſſée, à la ſuite des maréchaux de Noailles & de Coigni : ils ſe culbutent avec les cavaliers; ils ſe précipitent, & mettent le déſordre dans quelques rangs. Tout fut bientôt réparé. Les grenadiers avoient été inébranlables. On les voit franchir le ruiſſeau, enſuite un ſecond foſſé défendu par un retranchement; paſſer ſur les poutrelles d'un pont, dont l'ennemi avoit ôté les madriers, emporter deux eſpèces de redoutes qui défendoient le

Marche rapide.

Combat de nuit.

Intrépidité de nos grenadiers.

1744. pont; mettre leurs fusils en bandouliere, parce qu'ils étoient trop serrés pour se servir de la bayonette; fondre le sabre à la main sur les grenadiers ennemis, les dissiper, les poursuivre. Ce combat ne finit qu'à dix heures du soir. Trois heures de plus auroient assuré une victoire complette.

Le prince Charles repasse le Rhin

On se rangea sur le champ de bataille, dans l'espérance de remporter un plus grand avantage le lendemain. Mais les Autrichiens se retirerent toute la nuit, à travers des bois & des marais: ils repasserent le Rhin, & mirent le feu à deux ponts qu'ils y avoient. Une partie de leurs grenadiers n'ayant pas eu le tems de passer le fleuve, se répandirent dans les bois. De peur qu'ils ne fussent massacrés, on promit des récompenses aux paysans qui les arrêteroient prisonniers. Le prince Charles se préparoit depuis long-tems à la retraite: il avoit eu le tems de mettre les bagages en sureté.

On ne pouvoit que louer les troupes françoises.

Noailles, dans la relation qu'il envoya au roi de Prusse, fait l'éloge des troupes françoises par le simple exposé des faits. Elles marcherent en un jour de Brumpt à Haguenau & Bischwiller, de-là à Drusenheim, à Augucheim &

encore plus loin ; elles n'eurent pas même le tems de manger : les détachemens furent plus de trente heures dans cette situation ; & loin que les soldats murmurassent, ils soutinrent la fatigue avec joie dans l'idée qu'ils alloient combattre. Toute l'armée passa bientôt le Rhin sans obstacle. 1744.

Le roi de Prusse, craignant toujours qu'on n'agît trop mollement, avoit envoyé depuis peu le maréchal de Schmettau auprès de Louis XV, pour lui expliquer son plan d'opération, & surtout pour lui faire sentir la nécessité d'opérer avec vigueur. Il l'annonça au maréchal de Noailles, & lui recommanda (tant il étoit impénétrable dans ses desseins politiques) de ne point parler à ce Prussien de l'alliance entre les deux couronnes : *Il n'est instruit que des opérations*, dit-il, *& je ne veux point qu'il soit informé du reste ;* sans doute parce qu'il se défioit de l'indiscrétion de sa langue.

Schmettau envoyé par le roi de Prusse.

Le roi de Prusse au maréchal de Noailles. 29 juillet.

Si Schmettau avoit voulu se rendre à l'armée, comme Noailles l'y invita instamment, il auroit vu qu'on ne pouvoit avoir dans les conjonctures plus de vigueur ni de célérité. Il voulu rester à Metz : & là, se livrant à son imagina-

Il refuse de suivre l'armée.

1744. Ses imprudences & ses intrigues à Metz.

tion bouillante, il ſuppoſa qu'on devoit détruire l'armée du prince Charles, il enfanta des projets chimériques, il cria qu'on avoit perdu dix jours dans l'inaction; il écrivit à Seckendorff une lettre extrêmement vive, où Noailles n'étoit point épargné, & dont il ſe répandit des copies; il compromit témérairement le comte d'Argenſon & le maréchal de Belle-iſle, comme ayant approuvé ſes idées : enfin ſes diſcours & ſes écrits ne pouvoient produire que du mal.

Noailles s'en plaint au roi de Pruſſe.

Lettre du 1 ſeptemb.

C'eſt ſur quoi Noailles ouvrit ſon cœur au roi de Pruſſe. " Tandis que „ j'avois la douleur, ſire, de ſavoir „ mon maître dangereuſement malade; „ que j'en étois éloigné; que dans une „ circonſtance auſſi critique, on m'a- „ voit confié le commandement de ſon „ armée principale; que je ne négli- „ geois rien pour remplir toutes les „ vues que le roi s'étoit propoſées, „ tant par rapport à la ſureté de ſon „ royaume que par rapport au ſervice „ de ſes alliés; il m'eſt revenu que le „ maréchal de Schmettau m'accuſoit „ de lenteur, & en quelque maniere „ de manquer à ce que je devois aux „ intérêts de mon maître & à ceux de

„ ses alliés..... Je ne cherche point, 1744.
„ sire, à rendre les avantages remportés sur le prince Charles plus considérables qu'ils ne le sont. Il a repassé le Rhin avec honte & avec perte : chaque jour le confirme par beaucoup de circonstances, qu'il seroit trop long de rapporter à V.M. Trois heures de jour de plus, son armée auroit été perdue. L'armée du roi a fait pour la combattre une marche dont il y a peu d'exemples ; & le moment où l'on a attaqué les ennemis pour le second combat du jour, (à neuf heures du soir) suffit pour faire connoître avec quelle intention & quelle volonté on marchoit à eux. Le journal que j'envoie à V. M. lui démontrera qu'il n'y a pas eu un jour de perdu „.

Il lui prouve la fausseté de ses imputations.

„ Il n'est pas de la prudence, sire, de censurer les manœuvres de guerre, lorsqu'on est éloigné des lieux où elles se passent ; & il seroit injuste de révoquer en doute la droiture de mes intentions „.

" Qu'il soit permis à un homme qui sert depuis 52 ans, qui doit avoir quelque expérience, & qui s'intéresse véritablement à la grandeur & à la

Se tenir en garde contre les projets trop vastes.

1744. „ gloire de votre majesté, de la mettre „ en garde contre des imaginations de „ guerre, dans lesquelles on ne pèse ni „ les avantages ni les inconvéniens „ d'un projet; où l'on se laisse séduire „ par les apparences du grand & du „ vaste, où l'on ne combine ni les me„ sures ni les moyens, & d'où il re„ sulte que l'on se précipite dans les „ plus grandes difficultés & les plus „ grands dangers, en croyant n'entre„ prendre rien que de possible & de „ facile. Ces imaginations sont bien „ différentes du vrai genie de guerre, „ qui est réfléchi, qui connoît des prin„ cipes & des règles, & qui fait que ce „ n'est qu'avec une extrême circons„ pection, qu'on se garantit des écarts „ d'un zèle & d'une ardeur inconsi„ dérés „.

Le vrai génie de la guerre est circonspect.

Expédition de Prague.

Schmettau avoit écrit une lettre d'excuses à Noailles; & le roi de Prusse ne tarda point à reconnoitre ni à déclarer qu'on ne pouvoit rien faire de plus en Alsace, que ce qui avoit été fait. Ce prince exécutoit ponctuellement sa promesse. Il se mit en marche au tems marqué; il ouvrit la tranchée devant Prague la nuit du 9 au 10 septembre.

Lettre du 10 septembre.

" Prague ne tiendra que peu de jours,

„ écrivit-il au maréchal ; il feroit à „ fouhaiter que vous autres François „ rempliffiez auffi religieufement ce „ dont nous fommes convenus enfem„ ble, que cela fe fera du côté des „ Pruffiens„. Ses inquiétudes étoient fans doute entretenues par les lettres de Schmetтau. 1744.

Noailles envoie du-Mefnil au roi de Pruffe.

Après la retraite de l'armée autrichienne, Noailles lui envoya M. du-Mefnil, brigadier, homme délié & actif, qu'il avoit déja employé dans quelques affaires. Il le chargea de rendre compte au roi de Pruffe des opérations qu'on venoit d'exécuter, & d'apprendre d'une maniere précife quelles étoient fes intentions fur celles de l'armée impériale. Les inftructions qu'il lui donna, datées du 1 feptembre, contenoient tous les éclairciffemens qu'on pouvoit fouhaiter, avec toutes les preuves d'un vrai zèle pour la caufe commune.

Leur première entrevue.

Du-Mefnil arriva le 13 feptembre au camp de Prague, trois jours avant que le roi de Pruffe entrât dans cette ville, dont la garnifon fut prifonniere de guerre. Quoique prévenu fur la difficulté de lui répondre, il fe trouva embarraffé par fes queftions & fes dif-

1744. Mém. de M. du-Mesnil.

cours. Ses plaisanteries sur quelques-uns de nos généraux, en présence de tout le monde, auroient interdit un homme moins accoutumé aux situations épineuses. Du-Mesnil se contint Le roi de Prusse insistant & lui disant : " Voilà vos généraux, répondez, parlez ", *Sire*, répondit-il, *nous sommes dans l'usage en France de respecter le choix du roi notre maître, lorsqu'il a honoré quelqu'un de sa confiance & du commandement de ses armées.* Quand au maréchal de Noailles, Fréderic n'en parla qu'avec considération en public, qu'avec estime & confiance en particulier. Il voulut néanmoins sonder l'envoyé sur son caractère, & il en reçut cette réponse : " Tout François bon „ citoyen doit le respecter ; celui qui „ le connoit, & qui a le bonheur de „ vivre souvent avec lui, doit l'aimer ; „ celui qui, comme moi, lui a beau- „ coup d'obligations, doit lui être atta- „ ché ; & je m'en fais honneur & gloi- „ re „. Je rapporte ces discours d'après le mémoire de du-Mesnil : on le soupçonnera peut-être de l'avoir écrit en courtisan.

Audience particulière

Ce ne fut que le lendemain de la reddition de Prague, qu'il eut une au-

dience particuliere. Elle dura trois heures. Tous les objets de sa mission y furent discutés. Il présenta deux mémoires qu'il étoit chargé de remettre. *Voilà du Noailles*, dit plusieurs fois le roi de Prusse en les lisant; & il approuva ce qu'ils contenoient, en particulier le projet de faire marcher l'armée impériale par la rive droite du Danube. Les discours de Schmettau ne furent pas oubliés. Le roi les blâma sans détour, assura que le maréchal de Noailles auroit lieu d'être content, qu'il comptoit entierement sur sa probité, qu'il espéroit de ses talens & de son zèle qu'on pousseroit l'affaire avec vigueur, & qu'on s'en tireroit glorieusement. Il ajouta: *Je le plains de ce qu'il a fréquemment à souffrir des friponneries de votre cour, mais il ne faut pas que cela le dégoûte.* De-là il s'étendit sur les cabales, sur les inconvéniens qui en résultent: intrigues, tracasseries d'hommes & de femmes, galanteries qui occasionnent de grandes & de petites choses. Il savoit des détails sur tout le monde, sur du-Mesnil lui-même, qui en fut singulierement étonné.

1744.

Ibid.

Fréderic rend justice au maréchal.

Fréderic témoigna pour Louis XV beaucoup de confiance, d'estime, d'at-

Il s'applaudit de l'alliance avec Louis XV.

1744. tachement & de respect. Il s'applaudissoit de faire avec lui, avec l'empereur & le roi d'Espagne, une alliance capable d'imposer à toute l'Europe. *Je suis bien aise*, dit-il, *de remplacer les Suédois qui étoient autrefois les alliés favoris de la France : à présent c'est un corps sans ame : pour moi, j'en ai une & l'on en sera content.* Il ne parloit que de détruire bientôt *le fantôme de la maison d'Autriche* ; il vouloit qu'on se hâtât de finir, sur-tout qu'on eût grand soin de réparer & de fortifier les troupes de l'empereur ; il conservoit toujours quelque méfiance, & ne dissimula point que, si l'on manquoit à ce qui lui étoit promis, si l'on ne se mettoit pas en état de pousser vigoureusement la guerre, il ne seroit point embarrassé, & qu'il sauroit bien prendre son parti.

Ibid.

Il fait entendre qu'il prendra son parti, si on n'agit pas avec vigueur.

Il rectifie ses idées sur Hanover.

Aux longs mémoires du maréchal de Noailles, le roi de Prusse fit seulement deux apostilles, ne trouvant rien à y relever. Par l'une, il rectifioit sa propre idée, d'envoyer un corps de troupes françoises contre l'électorat de Hanover. « Je crois, dit-il, que la destination du corps du bas-Rhin doit » être de causer beaucoup d'appréhension au roi d'Angleterre, sans frap-

„ per le coup effectivement : car si l'on
„ commettoit quelques hostilités dans 1744.
„ le pays de Hanover, on donneroit
„ à la Russie & au Danemarck beau
„ jeu de se mêler de cette guerre ; &
„ mon avis est qu'il faut plutôt dimi-
„ nuer le nombre de nos ennemis que
„ l'augmenter". Par l'autre apostille, il représentoit la nécessité de rétablir incessamment l'armée impériale, & de former des magasins, de maniere que tout fut prêt au mois de mai. " Car le
„ grand avantage, dit-il encore, à l'es-
„ pèce de guerre que nous faisons, est
„ pour celui qui remue le premier. Il
„ oblige l'ennemi à se règler sur lui ;
„ & qui peut à la guerre réduire son
„ ennemi à cette nécessité, a gagné
„ toute la campagne „.

Il recommande de prévenir l'ennemi.

Ce héros, d'un genie extraordinaire, d'une imagination ardente, d'une prodigieuse activité, capable des plus profondes réflexions comme des coups les plus hardis, plein de confiance en lui-même, fier de ses armées que rien n'égaloit pour la discipline, ambitieux de puissance autant que de gloire, déclara enfin qu'il alloit se porter à Budweis & Tabor, qu'il se dirigeroit ensuite sur les mouvemens des Autri-

Sa confiance en ses forces.

Ibid.

chiens, qu'il désiroit que le prince Charles vint à lui, qu'il marcheroit au-devant; qu'il vouloit lui livrer bataille & lui tuer vingt-mille hommes. L'événement ne répondit pas à ces magnifiques espérances.

1744.

Lettre de Louis après sa maladie.

D'un autre côté, Louis XV guérissoit, & devoit bientôt se préparer à de nouvelles expéditions. Il écrivit le 30 août au maréchal de Noailles, qui lui avoit demandé la permission d'aller à Metz conférer avec les ministres : *Je serai ravi de vous revoir, M. le maréchal. Vous me trouverez avec bien de la peine à revenir; il est bien vrai que c'est des portes de la mort. Ce n'a pas été sans regret que j'ai appris l'affaire du Rhin; mais la volonté de dieu n'étoit pas que j'y fusse, & je m'y suis soumis de bon cœur : car il est bien vrai qu'il est le maître de toutes choses, mais un bon maître. En voilà assez je crois, pour une premiere fois.*

Il rejoint l'armée.

Ces sentimens de religion, réveillés par la présence de la mort, n'affoiblirent point dans Louis l'ardeur martiale. Il arriva le 5 octobre à Strasbourg; delà il se rendit en personne au siege de Fribourg, commencé par le maréchal de Coigni, & d'autant plus difficile

alors que la ſaiſon étoit plus mauvaiſe. 1744.

Les pluies continuelles, les débordemens inondérent preſque tout le pays aux environs de la place. Les ſoldats paſſérent des nuits entiéres dans les boues & à la pluie. Le feu des ennemis, également vif & ſoutenu, tuoit chaque jour beaucoup de monde, tandis que les maladies cauſoient d'ailleurs de grandes pertes. On ne montoit pas une tranchée ſans perdre au moins quarante, quelquefois cent hommes; & il en coûta deux mille pour s'emparer du chemin couvert & s'y loger. C'eſt ce que Noailles écrivoit le 2 novembre au roi de Pruſſe. Fribourg fut pris quelques jours après. La préſence du roi avoit ſoutenu tous les courages.

Siége périlleux de Fribourg.

En Flandre, le maréchal de Saxe quoique inférieur aux ennemis, les fit échouer dans tous leurs deſſeins par ſa ſeule poſition, les déſola par les partis qu'il envoyoit à la guerre, rendit ſon armée excellente; & cette campagne, comparable à celle de Turenne, ſervit de prélude aux ſuccès brillans des autres campagnes. Noailles triomphoit de la gloire d'un général, dont il eût été jaloux s'il avoit pu l'être du mérite. En

Belle campagne du maréchal de Saxe.

Noailles fidèle à l'amitié.

1744. Lettre du 2 novembre.

répondant à une de ses lettres : " Je suis „ un peu choqué, dit-il, des termes de „ reconnoissance & de bonté que vous „ y employez. Vous me devez de l'a„ mitié, & vous seriez injuste si vous „ me la refusiez, puisque personne ne „ vous est plus sincèrement attaché „ que moi ; mais je vous prie qu'il ne „ soit plus question de complimens „ entre nous „. Leur amitié dévint de jour en jour plus étroite, & contribua beaucoup au succès des opérations.

Eclat produit par les imprudences de Schmettau.

Cependant les imprudences de Schmettau occasionnoient un éclat fâcheux: elles dévoilérent des intrigues de cour formées pendant la maladie du roi contre Noailles. Les lettres, les mémoires de ce général prussien ayant été interceptés, la reine de Hongrie les envoya au cercle de Souabe, avec un rescrit où elle tâchoit de prouver par ces lettres mêmes, que ses ennemis attaquoient la liberté germanique. Le rescrit & les autres piéces furent imprimés, & se vendirent secrettement à Francfort. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, étoit une lettre de Schmettau écrite le 16 septembre au roi de Prusse, injurieuse pour le gouvernement de France, mais

en particulier pour le maréchal de Noailles. Le maréchal de Belle-isle y étoit représenté comme blamant sa conduite, la lenteur de ses opérations, ses foibles efforts contre le prince Charles, dont il auroit dû détruire l'armée. On supposoit que Louis XV avoit senti vivement cette vérité. On appelloit Belle-isle & un autre, dont le nom étoit en chiffre, de *véritables amis*, en qui seuls on pouvoit avoir toute confiance. On parloit d'une audience particulière du roi, dont les détails tendoient à décréditer les généraux. Ce recueil contenoit aussi une lettre du Prussien à l'empereur, à qui il disoit que le tems étoit venu de brusquer les choses, & qu'aucune neutralité ne pouvoit plus avoir lieu dans l'empire. 1744. Ses lettres injurieuses pour Noailles.

Un anonyme envoya tous ces écrits à Noailles, en lui témoignant son indignation de la licence de Schmettau à flétrir les généraux & les ministres, pour élever Belle-isle sur leurs ruines, *selon les vues de sa cour; comme s'il étoit le seul homme de France doué de lumieres & de capacité*. Il observoit que la cour de Berlin ne remuoit probablement, en sa faveur, tant de ressorts & de cabales, qu'afin que redevable à elle Vues ambitieuses attribuées au maréchal de Belle-isle. Ibid.

1744. seule de l'accomplissement de ses desseins, & parvenu au rang de premier ministre, il dépendit absolument de ses volontés; & qu'elle pût à son gré se servir de lui, pour engager peut-être la France dans de nouveaux périls, tels que ceux où elle s'étoit vue exposée en 1742.

S'il avoit donné lieu à des soupçons.

Il seroit téméraire de prononcer sur les vues & les intention secrettes de Belle-isle. Ses liaisons intimes avec Schmettau, la communication que celui-ci assuroit lui avoit donnée de sa lettre à Seckendorff, la demande que le roi de Prusse avoit faite de lui confier l'armée de Baviere, pouvoient s'interpréter d'une maniére beaucoup moins défavorable; & il se fondoit sans doute sur le besoin que l'on avoit de la cour de Berlin.

Noailles écrit fortement au roi.

Mémoire du mois de novembre.

Le maréchal de Noailles crut devoir mettre sous les yeux du roi ces différentes pièces. Il y joignit un mémoire, où il dit: " V. M. aime la vérité, elle
„ est jalouse de l'honneur & de la di-
„ gnité de son gouvernement: elle est
„ ennemie des cabales; j'ai plus lieu
„ que qui que ce soit de penser qu'elle
„ est sensible à l'attachement, au zè-
„ le, au respect, & si j'ose le dire, à

„ l'amour & à l'affection que l'on a 1744.
„ pour sa personne. C'est le seul mé-
„ rite que je réclame, & je m'estime-
„ rai suffisamment récompensé, si V.
„ M. en est aussi persuadée que les sen-
„ timens de mon cœur me le font desi-
„ rer, & qu'ils m'excitent à le méri-
„ ter „. Il réfute ensuite les allégations de Schmettau. Celui-ci prétendoit que, dès le 12 août, on pouvoit marcher aux ennemis: & cependant les dernieres troupes arrivées de Flandre, n'avoient joint l'armée du Rhin que le 15. En un mot, il prouve qu'on a fait tout ce qu'il falloit faire; il se plaint de l'indécence avec laquelle ce Prussien, pendant la maladie du roi, a répandu dans Metz ses faussetés & ses déclamations.

Il réfute Schmettau.

“ Ce qui est encore, j'ose le dire,
„ souverainement indécent, ajoute-
„ t-il, est que la publicité des rela-
„ tions de M. de Schmettau va faire
„ connoître à toute l'Europe, qu'il y
„ a des cabales au milieu de sa cour,
„ entre ses propres sujets & les étran-
„ gers, pour seconder les vues d'une
„ faction particuliére.... Je n'avance
„ rien dans ce mémoire, sire, que je
„ ne sois prêt de le dire en présence de

Noailles se plaint des cabales de cour.

Il est prêt à soutenir tout ce qu'il avance.

1744. „ M. de Schmettau & de M. de Belle-isle. Je n'ai jamais refusé à M. de Belle-isle la justice qui lui étoit due : votre majesté en est témoin, & de la facilité même avec laquelle j'avois oublié tous les griefs que je pouvois avoir contre lui. Je dissimulerois inutilement à V. M. que je suis affecté & touché. Mes intentions sont pures & sont droites : il est bien triste d'être exposé à de pareilles épreuves, lorsqu'on sert un bon maître, & que l'on n'est occupé que de sa gloire & du bien de son service „. Ses plaintes étoient d'autant plus justes, qu'en effet la modération & la droiture lui avoient toujours servi de régle, même quand il avoit eu à blâmer quelques personnes.

Rappel de Schmettau.

Schmettau fut rappelé par le roi de Prusse, qui écrivit encore au maréchal de Noailles dans les termes les plus satisfaisans :

Comment le roi de Prusse l'annonce à Noailles.

Le roi de Prusse. 17 janv. 1745.

“ Je ne m'arrête point à vous faire des complimens à l'occasion du dernier décembre & du premier janvier. Je ne vous souhaite que de la santé : vous possédez le reste. Je n'ai autre chose à ajouter à cela, sinon de vous dire que le rappel du maréchal de

„ Schmettau a été occaſionné princi- 1744.
„ palement par les diſcours & lettres
„ qu'il a écrits ſur votre ſujet, & ſans
„ conſulter ſeulement mon avis. Té-
„ moin le mémoire qu'il a préſenté au
„ roi de France pour le diſſuader de ra-
„ ſer les fortifications de Fribourg,
„ &c. J'eſpère que vous ſentirez par
„ ces démarches les égards que j'ai
„ pour vous, & combien je ſuis, mon-
„ ſieur le maréchal, votre très-affec-
„ tionné ami „.

Ce prince avoit reculé lui-même.

La meilleure juſtification de Noailles, s'il en avoit eu beſoin, c'étoit l'évacuation de la Bohême par les Pruſſiens. Le roi de Pruſſe éprouva, comme tous les généraux, ce que peuvent à la guerre les contretemps, le manque de vivres, les haſards imprévus. Il fut trompé par de faux avis; il fit de faux mouvemens. Loin d'attaquer le prince Charles avec trop de riſques, il recula devant lui, juſqu'à repaſſer l'Elbe le 8 novembre. Il laiſſa paſſer ce fleuve aux ennemis; & bientôt après il envoya ordre à la garniſon de Prague de venir le joindre en Siléſie. La Saxe venoit de ſe déclarer pour l'Autriche; *le marteau d'or des Anglois*, pour me ſervir de ſes propres termes, *avoit ouvert les portes*

Relation de la campagne du roi de Pruſſe.

de fer des Saxons, & l'intérêt d'un moment les avoit aveuglés sur un intérêt plus durable. Frédéric auroit été accablé, s'il n'eût pris conseil des circonstances.

1744.

Il avoue ingénument ses fautes.

Il écrivit lui-même la relation de sa campagne, & l'envoya au maréchal de Noailles. Il y avoue ingénument deux fautes capitales, qu'il avoit faites après la prise de Prague; l'une, de s'être éloigné de cette grande ville sans l'avoir pourvue suffisamment de vivres, & en n'y laissant qu'une trop petite garnison; l'autre, de n'avoir pas marché d'abord à Pilsen, mais de s'être porté sur Tabor & Budweis. Les François avoient regardé, dit-il, l'abandon de ces deux postes en 1741, comme la perte de toutes leurs affaires; & de plus, l'empereur, Seckendoff & Schmettau lui rebattoient les oreilles de la nécessité de les occuper.

La France remplissoit ses engagemens à son égard.

Ce monarque guerrier ne pouvoit se plaindre de la France. On exécutoit tout ce qu'on lui avoit promis. Il avoit demandé que le prince Charles ne pût arriver en Bohême que vers la fin de septembre; & le prince Charles n'y étoit arrivé qu'en octobre. Il vouloit que l'empereur rentrât en Bavière, & l'empereur

l'empereur y étoit rentré. On travailloit à rendre l'armée impériale forte de soixante mille hommes; on y destinoit des sommes immenses; on avoit mis un corps de troupes en quartiers dans l'électorat de Mayence, pour donner de l'inquiétude au pays de Hanover. C'étoit remplir ses engagemens avec autant de grandeur que de fidélité. 1744.

Belle-isle prisonnier.

Cependant Belle-isle écrivit de Munich, d'où il alloit faire un voyage pour conférer avec le roi de Prusse, qu'il s'attendoit à des reproches de sa part. Noailles, dans sa réponse, après lui avoir exposé les faits: " Je crois, " dit-il, que vous êtes en droit, que " vous pouvez & que vous devez par" ler avec force, avec dignité & avec " fermeté ". Le maréchal de Belle-isle se mit en route avec le comte son frère. Mais passant par l'électorat de Hanover, ils furent arrêtés tous deux, & conduits prisonniers en Angleterre: événement qui excita de grandes plaintes.

Lettre au maréchal de Belle-isle. 15 décemb.

Noailles avoit présidé pendant la campagne aux affaires étrangeres.

Jamais le zèle & l'activité du maréchal de Noailles n'avoient eu tant d'exercice que cette année 1744. Aux travaux du commandement, il étoit obligé de joindre ceux de la politique. Depuis la retraite de M. Amelot, dont la

place restoit vacante, quoique Noailles pressât le roi de la remplir, toute la correspondance des affaires étrangères passoit par ses mains : il en rendoit compte ; il remettoit ensuite les dépêches à M. du Theil, premier commis distingué, qui répondoit aux ministres. Le comte d'Argenson expédioit ce qui demandoit la signature d'un secrétaire d'état. La correspondance suivie du maréchal avec Chavigni, pour les affaires d'Allemagne, étoit seule une grande occupation. En même tems il écrivoit à l'empereur, au roi de Prusse, aux généraux françois, des lettres profondément raisonnées. On ne peut voir les monumens de son travail, sans admirer comment un seul homme pouvoit y suffire.

1744.

Il demande qu'on nomme un ministre.

Cependant les affaires étrangères, partagées entre un ministre général d'armée, un secrétaire d'état & un premier-commis, devoient nécessairement souffrir d'un tel partage. Le maréchal excelloit dans cette partie : le roi vouloit le charger de tous les détails ; mais il représenta qu'ils étoient incompatibles avec les soins du commandement. A la fin de la campagne, il insista sur la nécessité de nommer un au-

tre ministre pour des fonctions si essen-
tielles. M. de Villeneuve, à qui la pla- 1744.
ce fut offerte, s'excusa sur des raisons
de santé. Louis se décida en faveur du
marquis d'Argenson, frere ainé du mi-
nistre de la guerre.

1744.

LIVRE SIXIEME.

Grandes fautes commises par l'empereur.

L'EMPEREUR Charles VII, qui occasionnoit tant de périls, de soucis & de dépenses, avoit trop de peine à se conformer aux intentions de la France. Une ardeur inconsidérée pour les conquêtes, une impatience extrême de recouvrer du moins ses états, lui faisoient perdre de vue & les règles de la guerre, & les risques de la précipitation. Ses ministres, ses courtisans flattoient ses desirs, poursuivoient leurs intérêts particuliers, pensoient peu à la cause commune, & ne prévoyoient point l'avenir. Il importoit fort, selon le plan du maréchal de Noailles, que le roi de Prusse avoit approuvé, de rentrer en Baviere par la rive droite du Danube, & de préferer les avantages certains aux progrès rapides. Mais après la retraite du prince Charles, l'empereur courut à Munich, ne chercha qu'à s'étendre, distribua les troupes dans des quartiers où l'on devoit tout craindre pour elles. Avec d'excellentes qualités, ce prince avoit un dé-

faut des plus dangereux, celui de résister aux bons conseils.

1745.

Noailles s'efforce d'en prévenir les suites.

Noailles, après lui avoir écrit inutilement tout ce qu'un vrai zèle peut inspirer, gémissoit de ses fausses démarches. Il en représentoit les conséquences à Chavigni, qui se trouvoit à portée de les faire sentir fortement. Il l'avertissoit que non-seulement le ministère de Versailles, mais le public prenoit des impressions fâcheuses, capables de décourager & de refroidir. Il l'excitoit à ne rien négliger pour ouvrir les yeux à ce prince, pour le mettre en garde contre les piéges de la flatterie & de l'intérêt, pour le détourner enfin d'un système, dont l'expérience n'avoit que trop démontré les funestes inconvéniens.

La mort de l'empereur rend ses conseils inutiles.

Ces précautions devinrent inutiles par la mort de l'empereur. Le chagrin l'avoit rongé, les maladies le consumerent; il expira le 20 janvier 1745, infiniment malheureux par son élévation même. " L'empereur vous eût su grand

Lettre du 3 février.

„ gré, marquoit Chavigni au maré-
„ chal, de vos avertissemens & de vos
„ conseils : je les transmettrai à son
„ fils. Je n'excuse point la conduite du
„ pere. Je doute que quelqu'un dans

1745. „ le monde lui ait jamais dit plus de „ vérités que moi. On a raison de se „ récrier contre ses ministres & ses „ généraux, mais sa facilité lui a fait „ plus de mal que leurs conseils. Je „ n'aperçois que trop qu'il y a en Fran- „ ce un levain qui fermente, & qui „ peut être dangereux, au grand pré- „ judice de la gloire du roi, de la ré- „ putation de ses engagemens & de „ l'honneur de sa couronne. Mais telle „ est notre nation, de se lasser de tout, „ même du bien.... Nous en dirons „ davantage un jour à Saint Germain. „ L'état de ma santé, mes intérêts do- „ mestiques qui sont dans la plus gran- „ de confusion, ma philosophie, tout „ me détermine à ménager doucement „ ma retraite; & j'y réussirai s'il plaît „ à dieu „.

Dégoût de Chavigni.

Noailles pense qu'il faut faire passer l'empire à l'électeur de Saxe

A cette nouvelle qui changeoit l'état des choses, Noailles prévit les événemens, & jugea d'abord qu'on devoit prendre d'autres mesures; mais le ministère ne profita point de ses lumieres. Son sentiment est développé dans une lettre à Chavigni. „ Il me paroît „ bien difficile de soutenir, sans avoir „ un empereur pour chef, un systême „ dont le succès a rencontré de grands

Le maréchal de Noailles à M. de Chav. 6 février.

„ obſtacles, lorſque l'électeur de Baviere étoit revêtu de la dignité impériale. Voici un jeune prince qu'on ne doit point abandonner, mais qui eſt ſans troupes, ſans argent, ſans crédit & peut-être ſans conſeil, à qui l'empereur a laiſſé un héritage de trop peu de conſidération, pour eſpérer de lui former un parti capable de l'élever & de le maintenir ſur le trône. Parmi les autres électeurs, je ne vois de compétiteur contre le grand-duc (François de Lorraine, mari de la reine de Hongrie) que l'électeur de Saxe, ſi la vue de cette dignité peut le tenter. Je ne vois alors aucune reſſource, qui puiſſe faire prendre à la maiſon de Lorraine l'aſcendant qu'avoit celle d'Autriche. Mais ſi l'électeur de Saxe s'y refuſe, en vain tenteroit-on de remplir le trône par l'électeur de Baviere. Reſte dans ce cas à examiner, s'il ne faudroit pas même concourir à ce qu'on ne pourroit pas empêcher, & la maniere de le faire pour en tirer une paix convenable au roi & à ſes alliés „.

1745.

A ſon refus, ne point s'oppoſer à l'élection de l'archiduc.

C'étoit raiſonner en ſage politique. Il n'y avoit certainement que deux par-

Ses conſeils ſont inutiles.

tis à prendre ; ou de procurer l'empire,
1745. si on le pouvoit, au roi de Pologne, électeur de Saxe : & la ligue d'Allemagne pouvoit alors se maintenir ; ou de traiter avec la reine de Hongrie : & plus elle désiroit avec ardeur l'élection du grand duc, plus la paix auroit été facile & avantageuse. Tout invitoit à saisir l'occasion. Noailles ne négligea rien pour en faire sentir l'importance.

Animosité funeste contre la maison d'Autriche.

Mais on inspira au roi des résolutions fort différentes. On ne consulta que l'animosité contre l'héritiere de la maison d'Autriche. On ne vouloit absolument point que son mari fut empereur : le marquis d'Argenson déclara qu'on emploieroit *jusqu'au dernier soldat* de la France, pour l'empêcher de l'être ; il l'écrivit aux ministres dans les cours étrangeres ; & non-seulement il ferma toutes les ouvertures de paix, mais il attisa le feu de la guerre sans prévoir les suites de l'embrasement.

Point de concert entre les ministres.

Les ministres ne se concertoient point entre eux ; chacun dans son département étoit absolu. Point de comité où l'on préparât & discutât les affaires : à combien de fautes ne falloit-il donc pas s'attendre ?

Réponse sage de l'é-

Comme il étoit essentiel de connoî-

tre les dispositions du roi de Pologne, le maréchal de Saxe, par le conseil de Noailles, lui écrivit une lettre que Louis XV approuva, & qui contenoit les motifs les plus capables de le faire entrer dans les vues de notre cour. Ce prince répondit qu'il n'avoit aucune répugnance pour la dignité impériale, quoique les charges lui en parussent très-pesantes, mais qu'il ne pouvoit desirer d'y parvenir par les armes; que son devoir d'électeur & de prince-vicaire de l'empire lui étoit plus cher que toute autre chose; qu'en cette qualité il devoit contribuer de tout son pouvoir à faire dignement remplir le trône; qu'il ne l'accepteroit qu'autant qu'il y seroit appellé par les suffrages libres des électeurs, & par les vœux des autres états de l'empire; que la France elle-même auroit à se repentir d'une élection forcée qui perpétueroit la guerre; enfin, que si Louis XV lui procuroit par son crédit la pluralité des voix, il étoit *assez disposé* à devenir empereur, ne fût-ce que pour se voir en état de travailler au rétablissement du repos public, & de cultiver d'autant plus efficacement l'amitié du

1745. lecteur de Saxe aux propositions de la France.

Lettre & mémoire du roi de Pologne. 26 mars.

1745. roi, dont il faisoit un cas très-distingué *.

On manque l'occasion de faire la paix.

Dès qu'on sut les dispositions de ce prince, il ne restoit d'autre parti que celui de la paix, si l'on vouloit agir avec prudence. La cour de Vienne en fit des ouvertures : le roi de Prusse lui-même s'y seroit prêté, parce qu'on auroit ménagé ses intérêts. Cependant les fausses idées qu'on avoit suivies au commencement prévalurent encore : on crut qu'il falloit anéantir la maison d'Autriche, bien moins redoutée depuis long-tems en Europe que celle de France; & l'on donna l'exclusion au grand-duc : comme si l'on avoit eu droit de gêner les suffrages du corps germanique, comme si d'ailleurs on avoit eu des forces suffisantes pour y réussir. Le maréchal de Noailles représenta en vain les inconvéniens de cette démarche. Le ministère étoit prévenu, & se précipita.

Exclusion donnée à l'archiduc.

La ligue de Francfort se rompt.

Une si mauvaise politique eut d'a-

* Selon l'auteur du *siecle de Louis XIV*, „ la cour de France fut refusée : l'électeur de „ Saxe n'osa accepter cet honneur, ni se déta- „ cher des Anglois, ni déplaire à la reine. Il „ fut le second électeur de Saxe qui refusa d'être „ empereur „. On voit ici à quoi se réduisoit ce refus.

bord les ſuites qu'elle devoit avoir. La ligue de Francfort ſe rompit. Le nouvel électeur de Baviere, forcé de ſortir de ſa capitale, tant les diſpoſitions de ſon pere avoient été mal conçues, fit un accommodement avec la reine, ſans quoi il alloit perdre ſes états; le landgrave de Heſſe retira ſes troupes; l'électeur Palatin n'eut de reſſources que dans la neutralité; le roi de Pruſſe, ſeul allié que la France conſervât en Allemagne, & qu'elle ne pouvoit plus ſecourir que par une diverſion inſuffiſante, devoit néceſſairement être contraint de traiter avec l'Autriche; & les prétentions démeſurées de la cour d'Eſpagne, où la reine Elizabeth Farnèſe décidoit de tout, rendoient ſon alliance moins utile qu'onéreuſe. On avoit déclaré la guerre à la reine de Hongrie & à l'Angleterre : on devoit s'attendre de leur part aux plus grands efforts, & l'on avoit peu de moyens pour les ſoutenir.

1745.

La France preſque ſans alliés.

C'eſt ce que Noailles expoſa courageuſement au roi dans un mémoire, afin de l'exciter à réparer du moins les fautes de ſes miniſtres. „ La ſituation du „ royaume, dit il, eſt plus déplorable, qu'elle ne l'étoit en 1704 après

Noailles repréſente au roi le triſte état du royaume. Mém. au roi. 29 avril.

1745. „ la bataille de Hochſtet. Il a fallu continuer la guerre depuis 1704 juſqu'en 1714, & on n'a pu la ſoutenir que par des moyens forcés. Depuis la paix on n'a pris aucunes meſures pour diminuer le fardeau des dettes; on n'a eu aucune prévoyance pour ſe préparer des fonds en cas d'une guerre nouvelle. La guerre préſente a déjà coûté des ſommes exorbitantes, dont une partie très-conſidérable a paſſé dans le pays étrangers, & ne pourra de long-tems rentrer dans l'état. Enfin, ſire, on ſupporte encore aujourd'hui le poids de la derniere guerre; il s'eſt augmenté par la guerre actuelle; & malheureuſement loin que l'on puiſſe eſpérer d'en voir bientôt la fin, elle ne fait en quelque maniere que commencer par rapport à la France „.

Il annonce l'avenir, & donne le meilleur conſeil.

Après ces triſtes vérités que l'expérience fit trop bien ſentir, le maréchal obſerve qu'il eſt preſque indiſpenſable de n'agir offenſivement que d'un côté; que le roi s'étant déterminé pour la Flandre, il ne reſte plus de choix à faire; qu'il faut ſe mettre en état de défenſe ailleurs; que la propoſition de conſerver une armée dans l'empire eſt

déraisonnable; qu'une armée n'y pourroit même empêcher l'élection du grand duc, les électeurs pouvant indiquer un autre lieu que Francfort; que cette élection faite, comme on doit le prévoir, la cour de Vienne armera probablement l'empire contre nous; & qu'alors elle fera passer une grande partie de ses forces en Italie, où il est à craindre que les Espagnols ne puissent pas lui résister. 1745.

„ Quelque grand que soit le mal, „ conclut-il, & quoique celui dont on „ est menacé soit encore plus grand, „ on doit, sire, s'armer de courage & „ de patience : il faut chercher les „ moyens de prévenir les malheurs, „ & l'on pourrra peut-être les trouver. Mais vainement s'en flatteroit-„ on, à moins qu'on ne change de „ mesures à plusieurs égards, qu'on „ ne forme un plan & un systême de „ conduite, que V. M. elle-même n'en „ suive l'exécution avec attention & „ fermeté, & qu'on ne supprime ou „ diminue les dépenses qui ne sont „ point indispensables, pour fournir „ aux objets les plus nécessaires. Sans „ cela, sire, tous les mémoires & les „ projets qu'on pourra présenter à V.

Il excite à prendre les moyens convenables.

Economie.

1745.

Unité de plan.

„ M. deviendront inutiles. Et comme „ il faut néceſſairement dans toutes „ les affaires un point de réunion, „ qu'elles ſe trouvent toutes traitées „ ſéparément par les ſecretaires d'état, „ qu'elles ne ſont point communi- „ quées; ce ne ſera, ſire, que par la „ ſuite & la combinaiſon que V. M. „ peut ſeule, ſous la forme actuelle de „ ſon gouvernement, mettre dans la „ conduite de ſes affaires, qu'elle „ pourra prévenir des malheurs, & „ ſe procurer des ſuccès qui aſſurent „ ſa gloire & le bonheur de ſes peu- „ ples „.

Habitudes plus fortes que les conſeils.

On ne pouvoit donner de meilleurs conſeils; mais les habitudes maîtriſent les rois comme le reſte des hommes. Louis qui remarquoit fort bien les fautes de ſes miniſtres, laiſſoit un libre cours au miniſtère, & prenoit rarement ſur lui de diriger ou de réformer ſes opérations. Il devoit faire la campagne de Flandre: on pourvut à tout pour en aſſurer le ſuccès.

Le maréchal de Saxe commande l'armée, comme le deſiroit Noailles.

Noailles deſiroit que le maréchal de Saxe eût le commandement de l'armée. Ses vœux furent accomplis. Ce grand général, attaqué d'une hydropiſie, ſe fit faire ſecretement la ponction, par-

tit comme s'il n'étoit point malade, alla commencer le ſiege de Tournai, ouvrit la tranchée le 30 avril. Ayant reçu avis que les alliés s'aſſembloient pour le combattre, il ne fit qu'une ſeule attaque. " Si la nouvelle eſt vraie, écrivit-il au maréchal de Noailles, je ne „ pourrai me diſpenſer d'aller au-devant d'eux, & au moyen de cette „ diſpoſition, je ne ſerai pas obligé à „ lever totalement le ſiege „. Noailles lui dit dans ſa réponſe : " Je compte „ partir ſamedi prochain, le roi n'ayant „ pas jugé à propos de me laiſſer partir avant lui, à cauſe des fréquens „ conſeils que S. M. a tenus ; mais je „ vous demande s'il vous plaît, de ne „ vous point battre avant mon arrivée : car j'ai bon courage, & un „ ſabre écoſſois qui doit faire des merveilles. J'ai demandé la même grace „ au roi, & j'eſpère qu'il voudra bien „ m'attendre „.

1745.

Lettre du 30 avril.

Lettre du 4 mai.

Ce fut le 11 mai que ſe donna la fameuſe bataille de Fontenoi. Le général épuiſé par la maladie, n'ayant de libre que la tête, ſembloit hors d'état d'agir. Noailles mit ſa gloire à le ſeconder, & lui ſervit même de premier aide-de-camp. La mort du duc de Gra-

Bataille de Fontenoi. Noailles s'y diſtingue par ſon zèle.

1745. mont, ſon neveu, tué au commencement de l'action, preſque ſous ſes yeux, ne put rallentir un moment ſon zèle. Il vit avec bien plus de douleur les périls du roi, du dauphin, de tout le royaume, lorſque la colonne angloiſe parut invincible, & que le maréchal de Saxe déſeſpéra preſque de l'arrêter; mais au milieu de ces périls, s'oubliant lui-même, il ne fut occupé que du ſalut de l'état *. Enfin, on ſe diſpoſe à une attaque mieux concertée que les précédentes. On imagine heureuſement de pointer quatre pieces de canon, qui entament la colonne. La maiſon du roi fond ſur elle rapidement, pénetre, renverſe tout; & Louis XV remporte une victoire complette, après avoir donné des preuves de la plus conſtante intrépidité. Il fut bientôt maître de Tournai.

Ses principes de guerre ſuivis par le général.

Je n'entre point dans les détails militaires, connus par d'autres ouvrages, & qui deviennent étrangers au mien. Noailles, ne commandant plus, ne

* M. de Voltaire ne l'a point flatté, en diſant dans le *poëme de Fontenoi* :

Noailles, pour ſon roi plein d'un amour fidèle,
Voit la France en ſon maître, & ne regarde qu'elle.

fournit plus de relations. J'obſerverai ſeulement que ſes principes de guerre étoient ſuivis par le maréchal de Saxe, trop habile capitaine pour ne pas conſulter la prudence dans toute les entrepriſes. Un mémoire de celui-ci, fait immédiatement après ſa victoire, en offre une preuve intéreſſante. " Lorſque l'on veut agir offenſivement, dit „ le vainqueur de Fontenoi, il faut „ être ſupérieur; & je ne puis entre- „ prendre que par la ruſe, à moins de „ vouloir tout mettre au haſard; ce „ qui ne convient que dans des cas „ déſeſpérés, tels que l'a été la bataille „ de Fontenoi. Je m'apperçois avec „ peine que l'ignorance ſur les choſes „ de la guerre, l'envie de ſe faire va- „ loir par des projets hardis, dont peu „ de gens connoiſſent la conſéquence „ & les ſuites, occupent depuis quel- „ ques jours les eſprits dans cette ar- „ mée. Ils veulent que l'on marche en „ avant, ſans faire attention que nous „ laiſſons la citadelle de Tournai avec „ une garniſon derriere nous, encore „ moins que nous ne pouvons entre- „ prendre aucun ſiege, qu'il ne ſoit „ décidé quel parti M. le duc d'Aremberg (général des Autrichiens) au-

1745.

Mémoire du maréchal de Saxe.

Projets hardis, par où l'on veut ſe faire valoir.

1745. „ ra pris. Cependant tout le monde „ veut marcher, tout le monde veut „ aller ; & cet enthousiasme qui est „ contagieux, provient plus de l'envie „ de faire sa cour & de se faire valoir, „ que de toute autre cause ".

On profite bien de la victoire.

L'expérience prouva, comme nous l'avons vu plus d'une fois, que le tems perdu en apparence à prendre de sages mesures, est un tems gagné pour l'exécution. Gand, Oudenarde, Bruges, Dendermonde, Ostende même, enfin Newport & Ath furent pris dans cette campagne. Tant on sut profiter de la victoire, & de la terreur qu'elle avoit inspirée aux ennemis.

Amitié respectable des deux maréchaux.

Ne craignons pas de le dire : les grandes vertus, plus glorieuses que les grandes conquêtes, doivent fixer davantage les regards de la postérité. Noailles, en sacrifiant à la patrie & au général toute jalousie de commandement, toute passion de gloire personnelle, avoit mérité d'être mis en parallele avec les illustres citoyens de Rome & d'Athènes. Le maréchal de Saxe ne mérita guère moins d'éloge, en reconnoissant les obligations qu'il lui avoit. Répondant à une lettre de Noailles, pleine de louanges sur sa cam-

pagne : *C'est à vous*, dit-il, *que les succès sont dus, n'ayant fait que suivre vos conseils : ainsi je vous prie de vouloir bien me traiter avec plus de bonté.* 1745. Lettre du 11 septembre.

Cette union entre deux généraux si respectables, & qu'on auroit cru devoir se brouiller par rivalité, produisoit une correspondance toujours utile aux affaires, quelquefois consacrée au sentiment. Leur correspondance.

Le maréchal de Saxe étoit un des hommes les plus robustes de l'Europe. Noailles craignoit toujours qu'il ne comptât trop sur la force de son tempérament, & qu'il n'en abusât. Il auroit voulu, disoit-il, se liguer avec le médecin pour lui donner quelques inquiétudes; il demandoit à être instruit exactement de son état; il promettoit de lui dire de bonne foi, quand il pourroit vivre en homme parfaitement guéri; mais il vouloit qu'on ne le crût que lorsqu'il le diroit. L'amitié veilloit sur une santé si précieuse au royaume. Inquiétude de Noailles sur la santé du Saxon. Lettre du maréchal de Noailles. 3 décembre.

“ Ma santé, répond le général, n'est „ pas encore assez bonne, mon maître, pour me donner aucune licen- „ ce, que celles que la plaisanterie „ peut me fournir. Je suis même d'a- Réponse du général. Lettre du maréchal de Saxe. 3 décembre.

„ vis de n'en jamais prendre d'autres.
1745. „ Il y a des plaiſirs de tout âge, & „ encore faut-il qu'ils y ſoient aſſortis. „ Il n'y a que ceux qu'un bon eſto„ mach peut fournir, qui ne ſoient „ point ſujets à cette variation, & qui „ conſtamment ſoient de bonne com„ pagnie. Vous jouiſſez de ce bon„ heur, mon cher maître; & ſans „ vous l'envier & ſans même l'eſpérer, „ je deſire un ſi grand bien. Si on me „ calomnie, & ſi votre docteur Sénac „ m'accuſe de la moindre choſe, de „ quelque nature qu'elle puiſſe être, „ c'eſt un méchant homme. Il eſt „ inutile qu'il charge le pauvre mala„ de, pour ſe mettre à couvert des re„ proches aſſez incertains, que le tems „ qui détruit tout, pourroit lui occa„ ſionner „. &c.

La France toujours fort expoſée.

Dans leur commerce amical, les deux maréchaux avoient toujours le bien public pour objet. Les conſeils de l'un, les exploits militaires de l'autre, devenoient de jour en jour plus néceſſaires à la France. Malgré l'oppoſition de Louis XV, le grand duc de Toſcane venoit d'être élu empereur. La reine de Hongrie en étoit plus redoutable; & quoique le roi de Pruſſe

fût victorieux en Saxe, il falloit s'attendre que ses victoires même ne serviroient qu'à lui procurer une paix particuliere, telle qu'il pouvoit la desirer. A la vérité le prince Edouard faisoit des prodiges en Ecosse ; on lui avoit envoyé quelques secours d'hommes & d'argent. Mais la haine pour les Stuarts & pour leur religion étoit si forte en Angleterre, que cet orage passager devoit nécessairement finir par la ruine du jeune héros, & par un redoublement d'efforts contre ses protecteurs. Le maréchal de Saxe le craignit, & communiqua ses craintes aux maréchal de Noailles.

1745.

Entreprise contre l'Angleterre.

“ Vous êtes bon citoyen, lui dit-il, „ dans une longue lettre de sa main : „ vous aimez le roi & vous aimez vo- „ tre patrie, vous connoissez notre „ maître : on le fait difficilement dé- „ mordre de ce qu'il a entrepris : ne „ craignez-vous pas que cet embarque- „ ment de Dunkerque ne nous engage „ dans un nouveau roman, qui pour- „ roit être bien long à soutenir ?.. Vous „ direz peut-être, de quoi je me mê- „ le ? mais j'aime aussi le roi & son „ royaume ; & quoique je ne dusse de- „ mander que plaie & bosse, la vérité

Le maréch. de Saxe en craint les suites.

Lettre du maréchal de Saxe. 20 décemb.

1745. „ m'étrangle toujours. Je veux dire „ cette vérité, dont le caractère est „ triomphant, & qui à la fin fait triompher ceux qui la prennent pour conseil & pour guide „.

Préjugés de la cour à cet égard.

Noailles n'avoit jamais bien auguré de ces entreprises contre l'Angleterre. Il avoue néanmoins dans sa réponse, que les succès du prince Edouard ont tellement surpassé les espérances, qu'on ne sait plus quelles pourront en être les suites. " D'ailleurs on croit, dit-il, „ que la nation est en partie revenue „ de sa frayeur par rapport à la religion, & que les véritables Anglois „ aimeront mieux avoir un prétendant „ à Hanovre, ou en Allemagne, que „ d'en avoir un à Rome; parce qu'en „ supposant que le prince Edouard „ monte sur le trône, il seroit bien „ obligé de se laisser conduire par le „ parlement; faute de quoi, ceux qui „ auroient travaillé à l'y faire monter, „ seroient des premiers à travailler „ pour l'en faire descendre „. C'étoit la façon de penser de la cour, plutôt que celle de Noailles, comme il l'ajoute dans sa lettre; & c'est encore une preuve que les préjugés de la cour peuvent emporter la balance.

Elle desiroit avec raison que le maréchal de Saxe profitât, s'il étoit possible, du découragement des ennemis, pour étendre ses conquêtes avant la fin de la campagne, & pour les forcer à se prêter aux vues pacifiques de Louis XV. Comme le roi d'Angleterre venoit de repasser dans son royaume, & qu'il devoit probablement rappeler une partie de ses troupes, dont il auroit besoin contre le prince Edouard, la circonstance paroissoit des plus favorables à ce projet. Noailles, chargé d'en écrire au général, l'avoit fait dès le commencement de septembre, de manière à ne point gêner son opinion : il lui proposoit la chose, en l'avertissant que c'étoit à lui de peser les inconvéniens & les avantages.

1745. Elle desire que le général entreprenne encore quelque chose.

Lettre du 1 septembre.

Le maréchal de Saxe témoigne, dans sa réponse, une extrême répugnance pour des entreprises d'hiver, qui affoibliroient l'armée, dont la conservation est préférable à toute autre chose. Il s'offre à faire des démonstrations tant qu'on voudra : il prendra peut-être Bruxelles, mais pourvu qu'on ne l'oblige point à le garder, & qu'il reprenne ensuite sa position derrière l'Escaut ; en un mot, il cherche tou-

Il préfère la conservation de l'armée.

Lettre du 8 septembre.

jours le ſolide, il ne goûte point ces
1745. projets trop haſardeux qui, même après un ſuccès brillant, amènent preſque néceſſairement le repentir.

Raiſons de prendre Bruxelles.

Noailles n'avoit pas d'autres principes; mais il inſiſte ſur l'idée de s'emparer de Bruxelles, dût-on le raſer enſuite. Outre que cette expédition auroit un certain éclat, dont les effets ſont toujours avantageux, elle cauſeroit à l'ennemi un prejudice conſidérable: Bruxelles deviendroit ſoumiſe aux contributions, ne pourroit plus être le ſiege du gouvernement des Pays-bas: l'adminiſtration autrichienne en ſeroit troublée; & peut-être cela faciliteroit la priſe d'Anvers pour la campagne prochaine.

Lettre du maréchal de Noailles. 17 ſeptemb.

1746. On ne peut douter que ces raiſons n'aient décidé le maréchal de Saxe. La priſe de Bruxelles, au mois de février 1746, fut un de ſes exploits le mieux combiné & le plus vigoureuſement exécuté. Avec vingt-huit mille hommes, il obligea une garniſon de douze mille à ſe rendre priſonnière. Le comte de Kaunitz, gouverneur, lui ayant écrit pour demander les honneurs de la guerre, il motiva ſon refus d'une manière également juſte & adroite, capa-

Siége de cette ville.

Le général fait craindre l'audace du ſoldat françois.

ble

ble d'intimider l'ennemi. " Je crains
„ nos propres troupes, dit-il ; elles
„ sentent leur supériorité, & jusques
„ aux soldats connoissent les défauts de
„ cette grande ville, que j'ignorois,
„ & que peut-être votre excellence
„ ignore elle-même. Je crains donc
„ que, dans une attaque un peu vive,
„ ils ne forcent de toutes parts leurs
„ officiers à marcher ; & lorsque je les
„ saurois une fois dedans, il faudra
„ bien que j'aille à leur secours. Ju-
„ gez, monsieur, du désordre & de la
„ confusion d'une telle circonstance. Il
„ me seroit triste que ma vie fût mar-
„ quée par une époque telle que l'est
„ celle de la destruction d'une capitale.
„ V. E. ne sauroit croire jusqu'où le
„ soldat françois pousse l'industrie &
„ la hardiesse. J'ai vu plusieurs fois,
„ à la reddition des villes, pendant
„ qu'on régloit les points de la capitu-
„ lation, toute la ville se remplir de
„ soldats, sans savoir par où ils y
„ étoient entrés.... Ils sont comme
„ des fourmis, & trouvent des en-
„ droits inconnus aux autres. Jugez
„ ce que ce seroit dans des occasions
„ où ils auroient le pillage pour but.

1746. Lettre du maréchal de Saxe au comte Kaunitz. 11 février.

1746. „ & dans une place mauvaiſe par elle-
„ même„.

Il attribue à Noailles une partie de ſes ſuccès.

Ce trait vaut mieux dans l'hiſtoire militaire que le journal ſtérile des tranchées. La modeſtie du vainqueur, après une ſi belle expédition, eſt encore plus remarquable. Il écrivit au maréchal de Noailles : *Je ſuis charmé du plaiſir que vous a donné la nouvelle de cette conquête. C'eſt à vous qu'en qualité de diſciple il convient que j'en faſſe hommage : je dois à ce que j'ai appris de mon maître une partie de mes ſuccès, je me ferai toujours gloire de les lui attribuer.* Si ce n'étoient là que des complimens, je me garderois bien de les rapporter. Mais puiſqu'il eſt certain que les conſeils du François dirigèrent le Saxon, pourquoi douter de la reconnoiſſance de celui ci?

Négociation entamée par le comte de Bonneval.

On fut occupé pendant l'hiver d'une étrange négociation. Le comte de Bonneval, célèbre par ſes querelles en France & en Autriche, encore plus par ſa retraite à Conſtantinople, où il avoit pris le turban & étoit devenu bacha, imagina un projet d'alliance entre le Turc & les Bourbons. Il écrivit à je ne ſais quel miniſtre à Naples : (ces paroles doivent être conſervées, parce

qu'elles peignent la pétulance de son génie :) *J'ai été piqué au vif de voir que trois poiloux de prêtres* (les électeurs ecclésiastiques) *aient trouvé le moyen d'élever à l'empire d'Allemagne par leurs cabales le duc de Lorraine, malgré un aussi grand & aussi formidable monarque que Louis XV, le victorieux & le bien-aimé ; & je me fais un plaisir flatteur de contribuer, en aussi bonne & respectable compagnie, tout petit que je suis, à culbuter cet empereur de son trône.*

1746. Lettre du bacha Bonneval. 20 nov. 1745

Son éloquence, ses intrigues, & surtout les promesses de présens dont il ne manqua pas de les appuyer, déterminérent les ministres du grand-seigneur, le mufti même, qui par ses principes de religion s'opposoit à une telle alliance. Mais la Porte ne vouloit plus s'en rapporter aux paroles des ambassadeurs, parce qu'elle en avoit éprouvé plus d'une fois le peu de solidité : elle vouloit un traité formel ; & comme il importoit de le conclure secrettement, Bonneval demandoit que Louis XV lui envoyât ses plein-pouvoirs. Tout se réduisoit à six articles : 1°. Que dans le cas d'un congrès, les ministres du sultan y seroient admis ;

La Porte demandoit un traité formel.

Lettre du même. 18 décemb.

Articles proposés.

1746. 2°. Qu'il conſerveroit ſes conquêtes en Hongrie ou en Tranſilvanie; 3°. Qu'il emploieroit toutes ſes forces conjointement avec la France & ſes alliés pour dépoſſéder le nouvel empereur; 4°. Que la France feroit ratifier cet accord à tous ſes alliés; 5°. Que l'on ne mettroit bas les armes qu'après avoir forcé le grand duc de Toſcane & ſa femme à renoncer, non-ſeulement à la couronne impériale, mais aux titres & prérogatives qui peuvent y avoir rapport; 6°. Qu'aucune des puiſſances alliées ne traiteroit ſéparément, & qu'elles reſteroient unies juſqu'à ce que chacune eût reçu des ſatisfactions convenables.

On s'efforce d'engager Louis XV à cette alliance.

En France plus qu'ailleurs, ſe trouvoient des hommes éblouis par les projets ſpécieux, & d'autant plus ardens à les adopter qu'ils n'en voyoient que l'écorce, ſans ſe donner la peine ou ſans être capables de les bien approfondir. On s'efforça d'engager Louis XV dans cette alliance. Mais le maréchal de Noailles ayant été conſulté, lui en démontra par écrit tous les inconvéniens. Ses réflexions ſolides devoient fixer le jugement du monarque.

Noailles en prouve les inconvéniens.

Le traité terniroit la gloire du roi

Il convient d'abord qu'il s'agit principalement d'examiner l'intérêt de l'é-

tat, & que les instigateurs de la négociation traiteroient de préjugé vulgaire ce que l'alliance projetée a d'odieux. 1746.

« Cependant, ajoute-t-il, * on tromperoit votre majesté en lui déguisant que ce traité terniroit à jamais la gloire de son nom, & encourroit également le blâme de ses propres sujets & celui des étrangers. L'alliance d'un roi très-chrétien avec l'ennemi du nom chrétien, pour faire la guerre aux chrétiens, ne peut manquer d'exciter un cri général dans toute l'Europe contre V. M. & d'en soulever toutes les puissances contre elle ».

Réflex. sur les proposit. d'un traité avec le Turc 8 janvier.

« Ce n'est pas, sire, que l'on puisse ni que l'on doive renoncer pour jamais aux secours qu'on peut tirer de la Porte contre vos ennemis. Mais dans ces occasions mêmes, il est des bornes aux engagemens, & d'ailleurs un semblable parti doit être justifié par les circonstances ».

Les circonstances ne le justifieroient pas.

» Si la Russie & l'empire s'unissoient pour vous faire la guerre, je crois,

En quel cas il pourroit convenir.

* J'ai fait de légères corrections à ce mémoire, uniquement pour le style, & pour éviter les longueurs.

1746. „ ſire, qu'une alliance avec la Porte „ ſeroit juſtifiée comme néceſſaire „ pour la conſervation de l'état. Mais „ vous n'avez la guerre ni avec la Ruſ- „ ſie ni avec l'empire. Ce que l'on „ propoſe ne tend cependant à rien „ moins qu'à faire envahir l'empire „ par le Turc; puiſque l'objet principal „ du traité ſeroit de faire élire par „ force un autre empereur. D'ailleurs „ V. M. s'engageroit à procurer l'ac- „ ceſſion de ſes alliés: ſes alliés ne s'y „ prêteront point „.

Quelles bornes il faudroit y mettre.

„ Il paroit qu'en aucun tems, en „ aucune circonſtance, on ne peut „ & on ne doit ſtipuler dans un traité „ avec les Turcs, d'autres objets que „ de conſervation & de défenſive, & „ une ſureté mutuelle. Quoiqu'alors „ ceux qui auront des ſuccès puiſſent „ s'en prévaloir pour s'agrandir, le „ traité n'en doit point faire une con- „ dition expreſſe de la paix. Il s'en faut „ beaucoup que les inſtigateurs de l'al- „ liance projetée veuillent ſe renfermer „ dans ces bornes „.

Idée chimérique de ceux qui le propoſent.

„ Ils auront ſans doute été ſéduits „ par l'idée, que l'invaſion des Turcs „ terminera ſubitement & ſans difficul- „ té la guerre actuelle; & que la reine

„ de Hongrie, n'en pouvant ſupporter „ le poids, ſera obligée de ſubir tou- „ tes les conditions que l'on voudra „ lui impoſer. Mais je crains, ſire, „ que ces idées ne ſoient plus chimé- „ riques encore, que celles avec leſ- „ quelles on eſt entré en Allemagne en „ 1741; & le contre-coup en ſeroit „ ſurement beaucoup plus funeſte „. 1746.

“ En faiſant à la reine de Hongrie „ un nouvel ennemi, on lui procurera „ de nouveaux défenſeurs: il ne faut „ qu'une prudence bien ordinaire pour „ prévoir quelles en ſeroient les ſuites. „ Malheureuſement, ſire, il eſt des „ perſonnes qui ont influence dans la „ direction de vos affaires, dont le ca- „ ractère eſt d'aller toujours en avant, „ & de s'engager ſans examiner les ſui- „ tes ni les conſéquences „.

Ils ne voient pas qu'on ſe feroit de nouveaux ennemis.

„ La Ruſſie, la Pologne, l'Empire „ & l'Italie ont tous un intérêt com- „ mun & immédiat à s'oppoſer aux „ progrès du Turc, & à ſon agrandiſ- „ ſement en Europe. Tous concour- „ ront à la défenſe de la reine de Hon- „ grie „.

Quels ennemis.

„ Pour l'exécution du projet, il „ faudroit néceſſairement avoir un „ parti conſidérable dans le nord,

Il faudroit une alliance dans le nord

1746. „ afin d'y pouvoir contenir les Mosco-
„ vites. Mais nous n'y avons presque
„ aucune influence aujourd'hui „.

Dangers auxquels on s'exposeroit

“ Toutes les forces qui auroient été
„ employées contre le Turc, reflue-
„ roient bientôt sur les états de V. M.
„ On verroit Moscovites, Cosaques,
„ Croates & Hongrois réunis à toutes
„ les troupes de l'Allemagne. L'effort
„ de tant de puissances deviendroit trop
„ considérable pour qu'on pût le sou-
„ tenir „.

Motif de religion.

“ C'est alors, sire, que V. M. res-
„ sentiroit bien amèrement, & pour
„ elle-même & pour ses peuples, l'ef-
„ fet de la haine qu'une pareille al-
„ liance auroit produite dans tous les
„ cœurs. Et si, dans un siecle aussi
„ dépravé, il est encore permis de
„ croire à la providence, peut-on es-
„ pérer que dieu béniroit ses armes? „.

Noailles avoit la vraie politique.

On n'accusera point la politique d'être ici pusillanime par superstition. Les idées du maréchal de Noailles portent la conviction dans l'esprit; & l'on doit applaudir au citoyen qui oppose ainsi la raison à l'imprudence, pour garantir son roi du piége où l'on vouloit l'engager. Bonneval ambitionnoit sans doute de jouer un rôle dans

l'Europe. C'eût été la chose la plus incroyable, que le ministere de France fût entrainé par ses fantaisies. Dans le même-tems, le Turc offrit sa médiation aux puissances belligérantes: elles n'en voulurent point. 1746.

Cependant les affaires d'Italie, après de grands succès pour la France & pour l'Espagne, alloient prendre une tournure déplorable. De grandes fautes exposerent à des malheurs presque sans remède. L'union si naturelle entre les deux couronnes fut sur le point d'être rompue avec éclat; la mésintelligence fit perdre le fruit des conquêtes; & peu s'en fallut que les haines nationales ne se réveillassent, jusqu'à changer des alliés en ennemis. Remontons au principe de cet événement, qui fournit au maréchal de Noailles une nouvelle occasion de signaler son zèle pour le bien public.

Affaires d'Italie, qui exposent à une rupture avec l'Espagne.

Dès le commencement de la guerre, les Espagnols avoient pénétré en Italie, où la cour de Madrid vouloit former un établissement considérable à l'infant D. Philippe. Quoique celle de Versailles dût s'intéresser particulierement à ce prince, gendre de Louis XV, le cardinal de Fleuri n'entra point dans la

Taité de Fontainebleau en 1743.

1746. querelle. On ſentit enfin que l'Eſpagne étant une alliée néceſſaire, il falloit abſolument la ſeconder, & le 25 octobre 1743 fut ſigné le traité de Fontainebleau, pour une alliance offenſive & défenſive à perpétuité.

Engagemens trop vaſtes. Traité de Fontainebl.

On ſtipula une garantie réciproque de toutes les poſſeſſions, même de tous les droits qu'avoient ou devoient avoir les deux couronnes; on garantit auſſi le royaume de Naples & de Sicile à D. Carlos, quoiqu'une eſcadre angloiſe l'eût forcé à ſe déclarer neutre. On ſe promit mutuellement de ne quitter les armes, & de n'entrer dans aucune négociation que d'un commun accord. Et en cas qu'il ſurvînt des plaintes ou des méfiances, on ſe donna parole royale de s'expliquer, & de préférer toujours l'amitié aux plus grands avantages.

Etabliſſement qu'on veut faire à D. Philippe

L'objet principal, énoncé par Philippe V, fut de faire à l'infant un établiſſement digne de ſa naiſſance: il lui cédoit ſes droits à la ſucceſſion d'Autriche, conſentant qu'il fût mis en poſſeſſion du Milanès, ainſi que de Parme & de Plaiſance, ſous la condition que la reine d'Eſpagne jouiroit ſa vie durant de ces deux duchés, comme étant

le patrimoine de ses ancêtres. Louis XV s'obligea de son côté à déclarer la guerre au roi de Sardaigne, à se concerter avec l'Espagne sur le tems le plus convenable pour la déclarer aux Anglois, à ne conclure avec eux aucune paix sans la restitution de Gibraltar, & à contribuer de toutes ses forces au recouvrement de Port-mahon.

1746.

A quoi s'obligeoit le roi de France.

Ce traité devoit être un pacte de famille, d'union & d'amitié ; & les deux couronnes s'obligeoient à ne point se désister, jusqu'à ce qu'elles fussent parvenues à leurs fins respectives.

Rien n'étoit plus juste en soi qu'un pacte de famille. Mais les engagemens que la France contractoit, devoient paroître trop étendus & trop onéreux : elle sembloit se sacrifier aux prétentions de l'Espagne : elle se lioit au point que la paix dépendît de cette couronne ; elle s'exposoit, si la cour de Madrid avoit une ambition qu'il fût impossible de satisfaire, à être en butte à ses soupçons & à ses reproches, à s'attirer de nouvelles brouilleries pires que les précédentes. Le ministre des affaires étrangeres prévoyoit peu l'avenir. Mais d'ailleurs on éprouvoit la nécessité d'une alliance avec l'Espagne,

On s'exposoit à de grands inconvéniens.

Motifs qui déterminérent.

1746. Plus la derniere paix avoit mécontenté cette cour, plus on se prêta aisément à ses vues pour dissiper ses ombrages. C'est ainsi qu'en politique, l'intérêt du moment entraîne à de fausses démarches, dont on se repentira infailliblement après.

Premiers effets du traité de Fontainebl. Les premiers effets du traité furent une déclaration de guerre à la reine de Hongrie & à l'Angleterre. On fournit des troupes à l'infant, pour pénétrer en Piémont par les Alpes. La campagne de 1744, où le prince de Conti & les François firent des prodiges de valeur, ayant été plus glorieuse qu'utile, on résolut de tenter un autre passage, & l'on fit une alliance avec les Génois exposés aux invasions du roi de Sardaigne.

Campagne de 1745 en Italie. Dès que le passage en Italie fut ouvert par l'état de Gènes, les succès répondirent à l'ardeur des deux nations. Le maréchal de Maillebois commandoit l'armée, sous les ordres de l'infant. La campagne de 1745 fut signalée par une victoire sur les Piémontois & par des conquêtes rapides. L'année précédente, l'Espagne avoit été sur le point de perdre le royaume de Naples. Cette année, elle se vit en possession de

Tortone, Alexandrie, Valence, Casal, Asti, Milan, Parme, Plaisance, &c. Mais il eût mieux valu moins conquérir, & prendre des mesures pour conserver. 1746.

Maillebois s'écarte de son plan.

On fit une faute essentielle, qui devint la premiere source des dissentions & des revers. La ville d'Alexandrie ayant été prise le quatrieme jour du siege, il falloit assieger la citadelle où la garnison s'étoit retirée. Le maréchal de Maillebois s'écarta malheureusement alors de son plan & de ses instructions. Selon les mémoires de la cour de Madrid, un motif personnel l'y décida.

Il est d'avis d'entrer dans le Milanès.

Examen impartial de la convention de Turin.

Il avoit demandé la grandesse après la défaite des Piémontois. On lui répondit qu'il l'auroit lorsque l'infant seroit maître du château de Milan. Il se persuada sans doute alors, & il soutint qu'on pouvoit se contenter de bloquer la citadelle d'Alexandrie, qu'elle tomberoit d'elle même avant le mois de janvier; qu'au lieu d'occuper la rive droite du Pô, comme on en étoit convenu; on gagneroit à entrer dans le Milanès, à y prendre des quartiers; & que le château de Milan pourroit être forcé, avant que les Autrichiens

1746. eussent le tems de recevoir des renforts.

Il persuade la cour d'Espagne. *Ibid.*

Quoique le Milanès fut l'objet principal de l'ambition de la cour d'Espagne, cet avis rencontra beaucoup d'oppositions, même de sa part. Enfin elle l'adopta. Maillebois la prévint néanmoins, qu'il avoit des ordres précis pour exécuter le premier plan, qu'ainsi il ne pouvoit proposer le second, qu'il seroit même obligé de crier contre; mais que si l'Espagne l'appuyoit, il en favoriseroit l'exécution par tous les moyens possibles. Il persuada.

Il bloque le château de Milan.

En conséquence, la résolution fut prise de bloquer la citadelle d'Alexandrie. On se rendit maître de Valence, de Casal & d'Asti. Les troupes françoises s'établirent de ce côté-là; l'infant avec le reste de l'armée se porta dans le Milanès, bloqua le château de Milan, & s'étendit le long du Tésin & de l'Adda. Par cette disposition on avoit trop de pays à garder, on n'étoit en forces nulle part. Mais les Piémontois & les Autrichiens étant séparés, le projet du maréchal de Maillebois pouvoit réussir. L'infant publia, plus tôt qu'on ne le souhaitoit en Es-

pagne, la grandesse accordée à ce général, il s'en repentit bientôt après. 1746.

Une démarche inconsidérée donna lieu aux funestes incidens qui suivirent, & qui renverserent toute espérance. On apprend que le roi de Prusse, vainqueur des Autrichiens & des Saxons, vient de faire sa paix avec eux, on est effrayé de la supériorité que l'impératrice-reine doit prendre en Italie, n'ayant plus besoin de tant de forces en Allemagne; on décide Louis XV sur le champ à conclure un traité avec le roi de Sardaigne, sans en rien communiquer au conseil, sans prendre aucune mesure du côté de l'Espagne. Louis, d'autant plus facile en cette occasion qu'il desiroit ardemment la paix, suit les idées qu'on lui donne, écrit de sa propre main des instructions pour l'accommodement: elles sont envoyées à M. de Champeaux, son résident à Geneve, avec ordre de se rendre secrettement à Turin vers la fin de décembre 1745, & d'y proposer les conditions.

Paix particuliere du roi de Prusse.

Résolution de traiter promptement avec le roi de Sardaigne.

On offroit d'abandonner au roi de Sardaigne toute la partie du Milanès, située sur la rive gauche du Pô, & celle qui est à la droite jusqu'à la Scri-

Offre que la France lui fait.

1746. via. L'infant D. Philippe devoit avoir pour ſon partage, en toute ſouveraineté & ſans aucune dépendance de l'empire, la partie du Milanès depuis la Scrivia juſques & compris l'état de Parme & Plaiſance, & de plus tout le Crémonois y compris Pizighitoné. Un des principaux articles du projet de traité étoit de ne jamais permettre à l'avenir, qu'aucun état d'Italie pût être uni à la couronne de France, ou à celle d'Eſpagne, ni à la couronne impériale; de ſorte que la Toſcane paſſeroit au prince Charles de Lorraine, frere du grand-duc, celui-ci & ſa poſtérité en devant être exclus. D'autres articles concernent Veniſe, Gènes, & ſeroient inutiles à rapporter.

Article ſur la Toſcane.

La cour de Turin accepte les conditions.

Champeaux, ſous le nom d'abbé Rouſſet, exécute ſa commiſſion. On lui remet le 26 décembre un mémoire ſigné du roi de Sardaigne, qui acceptoit le partage; mémoire contenant quelques obſervations ſur certains points particuliers. Il retourne à Geneve attendre les ordres de la cour. Il y reçoit bientôt un projet d'articles préliminaires, où le partage étoit réglé conformément aux obſervations de Turin, du moins pour l'eſſentiel. Une

Projet d'articles préliminaires.

Inſtruct. du 16 janvier.

nouvelle inſtruction lui enjoignoit d'y retourner ſecrettement comme la premiere fois ; de n'y reſter que vingt-quatre heures, ſi le roi de Sardaigne, dans ce court eſpace, ne ſe détermi-noit pas à ſigner les préliminaires ; de ne conſentir à aucun armiſtice, que ſuppoſé la ſignature faite & acceptée de part & d'autre ; de déclarer même que les hoſtilités ne ceſſeroient publiquement, qu'après la réponſe du roi d'Eſpagne à une lettre de Louis XV ſur la concluſion des préliminaires. Il pouvoit cependant promettre qu'on donneroit au maréchal de Maillebois des ordres ſecrets, pour qu'ils uſât, en attendant, de tous les ménagemens convenables à l'égard des Piémontois : il pouvoit même déclarer verbalement que, ſi la cour d'Eſpagne refuſoit ſon acceſſion au traité, on rappelleroit auſſi-tôt les troupes françoiſes. A quels reproches n'expoſoit-on pas le roi de France, ſi la négociation avoit des ſuites malheureuſes ?

1746.

Ménagemens inſuffiſans à l'égard de l'Eſpagne.

Le même jour, 16 Janvier 1746, que ces ordres furent expédiés au négociateur, Louis écrivit à Philippe V, & l'on envoya une inſtruction à l'évêque de Rennes (Vauréal) ambaſſadeur

Louis XV tâche d'obtenir ſon acceſſion.

Lettre du roi à Philippe V. 16 janvier.

1746. à Madrid. On y alléguoit tous les motifs imaginables, pour justifier le traité & pour obtenir l'accession; la paix du roi de Prusse, les avantages qu'en tiroit l'Autriche, l'impossibilité de faire à D. Philippe un établissement aussi considérable qu'on le desiroit; la nécessité de s'unir au roi de Sardaigne, & de lui beaucoup accorder; la solidité qu'auroient par ce moyen les états des deux infans en Italie; & la certitude d'y terminer de la sorte une guerre si ruineuse. Enfin, le roi donnoit à entendre que sa résolution étoit prise, si on refusoit l'accommodement, de préférer à tout le reste la défense de son royaume & le soulagement de ses peuples; il en témoignoit son regret avec tous les sentimens de l'amitié.

Armistice signé à Paris.

Cependant la négociation avançoit. La cour de Turin ne voulut point signer de préliminaires, mais pressa la conclusion d'un traité definitif; ce qui détermina sans doute Champeaux à demeurer. Le comte de Maillebois, fils du maréchal & gendre du marquis d'Argenson, revêtu de plein-pouvoirs, signa le 17 février à Paris un traité d'armistice avec un député du roi de Sardaigne, dont les ministres avoient en-

voyé le projet de traité définitif. Immédiatement après, le comte eut ordre de se rendre à Turin pour conclure : son instruction, datée du 19, tendoit seulement à réformer quelques articles de ce projet : il ne s'agissoit guere, dans ces articles, que de ménagemens pour la cour d'Espagne. 1746.

Indignation de la cour d'Espagne.

Elle reçut avec autant de hauteur que d'indignation une nouvelle si imprévue. Tous les anciens sentimens d'aigreur contre la France se ranimerent. Philippe V répondit au roi son neveu sans dissimulation, attribuant à de perfides conseils l'infidélité dont il se plaignoit. Il envoya promptement le duc d'Huescar, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour travailler à rompre la négociation de Turin, de concert avec le prince de Campo-Florido, ambassadeur ordinaire.

Lettre du roi d'Espagne. 30 janv.

Ses plaintes & ses raisons.

L'Espagne étoit insensible à toutes les raisons du cabinet de Versailles. Elle réclamoit le traité de Fontainebleau, que la France avoit demandé elle-même ; elle reprochoit au ministere de réduire presque à rien l'établissement de l'infant, d'agrandir au contraire extrêmement le roi de Sardaigne, sans le lier même par aucune garantie. Elle repré-

1746. sentoit ce prince dans la position la plus dangereuse, resserré, séparé des Autrichiens, sur le point de perdre la citadelle d'Alexandrie; tandis qu'une armée de plus de quatre vingt-dix mille hommes, déjà victorieuse, pouvoit faire la loi en Italie, & que les Autrichiens, loin de pouvoir y devenir les plus forts, se trouvoient à peine en état de défendre la Flandre.

Le traité exposoit à une nouvelle guerre.

D'ailleurs, ajoutoit-on, ce traité ne finit point la guerre : il faut commencer une autre ligue : en voulant dépouiller de la Toscane le nouvel empereur, en voulant anéantir les droits de l'empire sur l'Italie, on va entraîner le corps germanique dans une guerre où il ne vouloit prendre aucune part : on viole les engagemens pris avec l'Espagne, sans parvenir à la paix.

L'ambassadeur de France n'a aucun succès à Madrid.

C'étoient enfin de la part des Espagnols les plus fortes clameurs, les plaintes les plus amères. Philippe V n'étoit pas moins animé que la reine & les ministres. L'évêque de Rennes avoit tâché en vain à Madrid de calmer les cœurs, & de faire valoir toutes les raisons de la France : on avoit réfuté ses raisonnemens avec chaleur; on lui avoit fait essuyer de sanglans repro-

Dépêches de l'évêque de Rennes. 13 & 15 mars

ches; & il déſeſpéroit d'adoucir les reſſentimens, d'amener les choſes à un point de conciliation, ſi le traité de Turin ſubſiſtoit en ſon entier. Un mot de la reine donnera l'idée de ſa maniere d'enviſager cet objet: *on veut nous traiter comme des enfans*, dit-elle devant l'ambaſſadeur, *& on nous menace du fouet ſi nous ne faiſons pas ce qu'on veut!*

1746.

Mot de la reine.

Déplorable effet de l'imprudence ou de la foibleſſe du miniſtere! On n'ignoroit pas ce que le traité ſecret du cardinal de Fleuri, en 1734, avoit produit d'animoſité & d'embarras. On s'étoit lié plus étroitement que jamais par le traité de Fontainebleau, ſans proportionner les engagemens aux intérêts de l'état. Il auroit fallu du moins prévenir l'Eſpagne, ſur la néceſſité & les conditions d'une paix avec le roi de Sardaigne. On conclut ſans elle un traité contraire à ſes vues & à ſes prétentions: on l'irrite en un tems où la bonne intelligence eſt ſi néceſſaire, & l'on ſe trouve tout-à-coup dans un pas gliſſant entre deux précipices.

Imprudence du miniſtère de France.

Il n'étoit pas poſſible de reculer à l'égard du roi de Sardaigne, puiſque la concluſion définitive étoit attendue

Noailles s'offre à paſſer en Eſpagne.

à chaque instant. Les Espagnols jetoient
1746. cependant les hauts cris. Une cruelle perplexité agitoit le roi & son conseil. On sentit la nécessité d'envoyer incessamment un négociateur en Espagne ; commission aussi désagréable que difficile. Le maréchal de Noailles s'offrit, quoique dans un âge avancé, déclarant qu'il se borneroit au simple remboursement de ses frais, & qu'il ne surchargeroit point le trésor par des dépenses considérables.

Mémoire au roi. 22 mars.

Le roi accepte avec plaisir.

Le roi répondit en marge de son mémoire : *J'accepte avec plaisir vos offres, & j'espère que si quelqu'un peut réussir, ce sera vous. Je ne prétends pas qu'ils vous en coûte rien. Vous emporterez avec vous une somme d'argent que je vous ferai donner, & à votre retour, nous payerons le surplus de votre dépense. Je connois votre sagesse, & vous savez parfaitement ce qu'il faut faire. Ainsi, je m'en rapporte bien volontiers sur ce chapitre, ainsi que sur le premier qui est délicat. Mais à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.*

Contre-tems qui dérange tout.

Cette mission avoit pour objet de disposer la cour d'Espagne aux vues de la France. Les nouvelles imprévues & accablantes que l'on reçut d'Italie, &

qui étoient le fruit de tant de mauvaises manoeuvres, firent tout-à-coup changer de systême, en mettant le comble aux inquiétudes. 1746.

Projet de Turin pour ravitailler Alexandrie.

Tandis qu'on négocioit, le roi de Sardaigne qui connoissoit le prix du tems, & qui ne se reposoit pas sur de simples paroles, projeta, de concert avec les Autrichiens, une expédition pour ravitailler Alexandrie. Le tems pressoit ; la citadelle étoit sur le point de succomber. Il avoit promis seulement d'attendre tout le mois de février la suspension d'armes ; & comme on n'ignoroit pas à Turin les refus de la cour de Madrid pour le partage, on y étoit bien résolu d'agir avec vigueur, si la France faisoit des difficultés. Il semble qu'on y traitoit de bonne foi, mais non sans adresse.

Petits incidens qui font échouer la négociation.

Le comte de Maillebois venoit conclure. Il reçut à Briançon, le 27 fevrier, une lettre de Turin, par laquelle on le pressoit d'arriver, s'il pouvoit faire publier aussitôt la suspension d'armes ; sans quoi, on le prioit de ne pas continuer sa route. Il répondit qu'il le pouvoit ; mais il envoya en même-temps à Champeaux les représentations qu'il étoit chargé de faire sur deux articles du

traité, ſigné par lui-même le 27 février.

1746. Il avoit ordre d'exiger des miniſtres du roi de Sardaigne une déclaration par laquelle il ſeroit conſtaté que l'armiſtice n'avoit été conclu qu'en vertu du mémoire de ce prince, du 26 décembre: demande imprévue, qui étoit propre, ainſi que les modifications qu'il propoſoit, à inſpirer de la défiance. Il arriva le 3 mars à Rivoli avec Champeaux; le roi y envoya le lendemain un de ſes miniſtres. On diſputa ſur les points dont nous venons de parler. La cour de Turin vouloit s'en tenir purement au traité fait à Paris; Maillebois, en ſe relâchant ſur le reſte, vouloit abſolument cette déclaration, que de petits motifs faiſoient exiger mal-à-propos. On la refuſa, & la conférence fut rompue. L'entrepriſe pour le ravitaillement d'Alexandrie devoit s'exécuter le lendemain; l'ordre étoit donné aux troupes; on fit part le 5 mars au comte de Maillebois de leurs mouvemens ſur Aſti & Montécalvo.

Conférences de Rivoli rompues d'abord.

Lettre du roi de Sardaigne à Louis XV, avec un mémoire.

La France avoit promis légérement de faire conſentir la cour d'Eſpagne au partage. Le roi de Sardaigne avoit ſuppoſé ce conſentement eſſentiel, dans le projet de traité définitif; on lui avoit offert pour y ſuppléer, des ſuretés qu'il ne

Motifs qui juſtifient le roi de Sardaigne.

ne jugeoit point convenables : loin de pouvoir compter ſur l'acceſſion, il ſavoit que les Eſpagnols ſe préparoient à l'attaque du château de Milan ; il avoit ſujet de craindre que cette citadelle ne tombât entre leurs mains ; le miniſtère de Verſailles lui fourniſſoit des raiſons de continuer les hoſtilités, lorſqu'il eût été le plus important de conſommer l'armiſtice : il prouva ſon habilité en politique & en guerre ; il profita de nos fautes, mais fut-il coupable de perfidie? 1746.

Conduite du maréch. de Maillebois.

Le maréchal de Maillebois, inſtruit des négociations avec la cour de Turin, s'étoit un peu endormi ſur les périls inſéparables d'une poſition trop étendue. Depuis quelque tems. les lettres que D. Philippe recevoit de Madrid l'accuſoient, lui & ſon fils, de trahir l'Eſpagne ; & la plupart des Eſpagnols, ſurtout Muniain, miniſtre du jeune prince, ſe livroient avec une ſorte de fureur à ces funéſtes impreſſions. Les mouvemens de l'ennemi réveillerent le maréchal. Il apprit, le 5 mars, que neuf bataillons françois étoient bloqués dans Aſti. Le marquis de Montal qui les commandoit auroit eu le tems de ſe retirer, s'il ne lui eût pas envoyé ordre d'attendre quatre jours, lui faiſant eſpérer un

Affaire malheureuſe d'Aſti.

secours qu'il demandoit à l'infant, mais
1746. qu'on ne pouvoit recevoir assez tôt. Montal se défendit deux jours. Les Piémontois avoient du canon; ils avoient fait des brèches, ils se disposoient à l'assaut; leur attaque étoit si bien concertée, qu'on ne pouvoit tenter une sortie: les neuf bataillons se rendirent prisonniers de guerre.

Les Espagnols furieux contre les François.

Alors rien ne fut capable de contenir le déchaînement des Espagnols contre les François. Les nouvelles du traité, jointes à la facilité de sauver Asti & de couvrir Alexandrie, leur persuaderent qu'on vouloit réellement les abandonner aux ennemis. Quelques-uns s'emporterent dans le conseil de l'infant, jusqu'à dire qu'il falloit arrêter le maréchal & ses troupes. Le comte de Gages s'éleva contre une proposition si odieuse, & le prince fut de son avis.

Démarche imprudente de Maillebois.

Lettre du maréchal de Maillebois à l'infant.

Maillebois, dont l'imagination étoit échauffée, supposa que cette proposition étoit un dessein réel; il l'écrivit à D. Philippe le 10 mars, & lui protesta que ce motif seul le détermineroit à se retirer entre Novi & Gavi, jusqu'à ce qu'il reçût des ordres de sa part. Le soupçon du maréchal ne pouvoit manquer de blesser l'infant, d'autant plus que son

inclination pour la France étoit connue. Sa réponſe fut très-vive, très fière, & pleine de reproches dont il étoit difficile de ſe défendre. La cour d'Eſpagne ſe plaignit hautement dans la ſuite, de l'injure faite à ce Prince; & en demanda une ſatisfaction éclatante. 1746.

Situation critique de l'armée.

Pour comble de malheur, les Eſpagnols évacuerent promptement Alexandrie, de peur d'y éprouver le même déſaſtre, que les François venoient d'eſſuyer dans Aſti. La communication avec le comté de Nice étoit menacée. La cavalerie françoiſe manquoit de ſubſiſtances. Le marquis de Caſtellar, enfermé dans Parme avec dix mille hommes des meilleures troupes d'Eſpagne, refuſoit d'en ſortir quoique D. Philippe l'eût ordonné. Une brouillerie ouverte diviſoit ce général & le comte de Gages, qui avoit acquis en Italie une brillante réputation. La diſcorde étoit enfin, comme elle l'a été ſouvent pour nous, le plus dangereux de nos ennemis.

Noailles avoit prévu le danger.

Telles furent les ſuites de l'invaſion prématurée du Milanès. Le maréchal de Noailles avoit prouvé, par un mémoire que le miniſtère envoya en Eſpagne, au commencement de décembre,

1746. combien la disposition des quartiers avoit d'inconvéniens & de périls. Le maréchal de Maillebois en avoit écrit de même à la cour, en avoit parlé de même à l'armée. On ignoroit alors quelles vues secrettes avoient pu contribuer à cette fatale manœuvre, dont il espéroit d'abord un succès tout différent.

Le roi de Sardaigne écrit en ami.

Presqu'en même-tems qu'arriva la nouvelle d'Asti, Louis XV reçut une lettre du roi de Sardaigne, avec une courte relation de ce qui s'étoit passé. Charles-Emmanuel lui témoignoit du chagrin, de ce que l'armistice n'avoit pas eu lieu; il espéroit de le convaincre par la relation, que ce n'étoit point sa faute; il assuroit que ses sentimens n'avoient pas changé, & qu'il ne desiroit *rien tant que de mettre le dernier affermissement à l'union & à l'amitié*, qu'il disoit rétablies entr'eux. Comment auroient-elles pu l'être?

Lettre du roi de Sardaigne au roi. 8 mars.

Fausses espérances de paix.

Cette démarche ranima les espérances de paix. Le maréchal de Noailles, prêt à se mettre en route, croyant que le but de son ambassade seroit d'obtenir l'accession de l'Espagne, proposa ses idées dans un mémoire, & demanda les derniers ordres du roi. Mais les autres nouvelles qu'on reçut bientôt, si capa-

bles de troubler la cour, exigèrent un autre plan de politique. 1746.

Après les avantages immenſes que l'affaire d'Aſti, ſuivie d'événemens déciſifs, procuroit au roi de Sardaigne, le comte de Gorzègne, ſon miniſtre, écrivit le 20 mars à Champeaux, que le ſyſtème qui pouvoit être convenable à la fin de décembre, & qu'on auroit exécuté *dans la ſuppoſition du concours des autres contractans*, ne pouvoit plus ſe concilier avec la ſituation préſente des affaires; que la négociation étant demeurée imparfaite, parce que l'Eſpagne n'y avoit pas voulu conſentir, l'honneur & la bonne foi du roi de Sardaigne ne lui permettoient plus de s'y engager; qu'il regardoit cependant l'amitié comme rétablie avec la France; qu'il ſouhaitoit de l'affermir, par tous les moyens qui pourroient ſe concilier avec ſa ſureté & ſon honneur; & qu'il attendroit que le roi voulût bien lui en ouvrir les voies, pour y répondre de ſa part avec une entiere confiance.

Déclaration fâcheuſe de la cour de Turin.

Lettre du comte de Gorzègne.

„ Vous dites, ajoutoit le miniſtre „ piémontois, que S. M. T. C. s'eſt „ donné & ſe donne des ſoins infinis, „ pour amener la cour d'Eſpagne à ac- „ céder au partage, & qu'elle n'y eſt

Raiſonnement plauſible en ſa faveur.

1746. „ pas encore parvenue. Ne peut-on pas „ conclure de-là que, si l'Espagne avoit „ eu entre ses mains le château de Milan ou la place d'Alexandrie, il n'en „ devoit plus rester aucune espérance „?

Il falloit calmer incessamment la cour d'Espagne.

A la lecture de cette lettre, il fut aisé de comprendre que la négociation de Turin étoit absolument rompue. On devoit se borner à calmer le ressentiment de la cour d'Espagne, à regagner sa confiance, à lui inspirer la modération dans ses projets, à concerter avec elle les entreprises, enfin à cimenter l'union entre les deux couronnes. On ne pouvoit trop y travailler, ni trop se presser; car on craignoit que l'Espagne, dans sa colère, n'entamât une négociation avec l'Autriche. On lui avoit donné l'exemple: elle se croyoit en droit de le suivre. Grande leçon pour les ministres & pour les princes!

Noailles envoyé pour cet objet avec son second fils.

Mém. du 28 mars.

Noailles gémissoit intérieurement de tant de fautes & de malheurs, qu'il auroit sans doute prévenus, si on l'avoit consulté dans cette affaire. Il brûloit de les réparer. Il fit aussitôt un second mémoire sur l'objet de sa mission, où l'honnêteté, la prudence & la saine politique paroissoient dans tout leur jour. Ce mé-

moire fut écrit le 28 mars ; la dépêche de Champeaux étoit arrivée la veille. 1746.
Il reçut le 30 son instruction, qui ne faisoit qu'autoriser ce qu'il proposoit lui-même ; & il partit le premier avril, accompagné du comte de Noailles, dont le zèle laborieux lui avoit été utile en d'autres occasions. Depuis la campagne de 1743, le roi trouvoit bon qu'il s'en servît pour la correspondance particulière, & l'appeloit le *secrétaire royal* de son pere : celui-ci ne pouvoit se passer d'un tel secours, tant ses yeux avoient souffert par des travaux excessifs. En cas de maladie du maréchal, le comte devoit le remplacer dans les fonctions de l'ambassade.

Son voyage très-pénible.

Les chemins de France étoient si affreux en divers endroits, qu'il fallut dix chevaux pour traîner chaque voiture, & qu'on eut encore besoin de plusieurs paires de bœufs. Les difficultés étoient pires en Espagne. On prit la route de Pampelune, la plus incommode, mais la plus courte ; on n'arriva que le 23 à Madrid, après des fatigues incroyables.

L'évêque de Rennes, ambassadeur, lui annonce des

Il en coûtoit à l'amour-propre de l'évêque de Rennes, de voir arriver un ministre d'état, ambassadeur extraor-

1746. difficultés chimériques. Lettre du 13 & 15 avril.

dinaire. En se couvrant de tous les dehors de la politesse & même de l'affection, il ne pouvoit cacher les petits détours de la vanité. Il avoit écrit au maréchal que, si le premier objet de sa mission eût subsisté, son voyage eût été fort inutile, parce qu'il étoit lui-même venu à bout d'amener le roi & la reine d'Espagne au point d'accepter le partage; que cette ambassade auroit plutôt retardé que facilité la conclusion; qu'on auroit voulu attendre ce qu'il apportoit de nouveau; & qu'on étoit résolu, en cas qu'il n'y eût aucun changement, de lui faire les réponses les plus dures & la réception la plus seche. Le prélat ajoutoit qu'on étoit ravi de la rupture avec le roi de Sardaigne, malgré le dangereux état de l'armée; qu'on l'en recevroit beaucoup mieux; mais que sa négociation rencontreroit des épines à chaque pas, & seroit bien plus difficile que ne l'eût été la première.

Le roi lui écrit là-dessus. Lettre du 12 avril.

Louis XV, à qui on insinuoit ces fausses idées, lui en fit part dans une lettre particulière. « Il me revient, dit-„ il, que la reine vous craint auprès „ du roi, & que l'on ne veut pas vous „ traiter si familierement que l'évêque.

„ Nous verrons ce qui en ſera. Vous „ êtes bien inſtruit & ſage, je compte. „ Votre diligence me paroît embourbée. Tant pis pour vous; car j'eſpère „ me mettre en branle dans les premiers „ jours du mois prochain, pour être „ revenu, ſi je puis, pour les couches „ de ma belle-fille, & puis retourner, „ ſi beſoin eſt „.

1746.

Il reçoit cependant l'accueil le plus diſtingué.

Cependant le maréchal reçut un accueil extraordinairement diſtingué, & même des marques d'amitié dont on ne connoiſſoit pas d'exemple en ce pays. Philippe V lui avoit fait meubler une maiſon à Aranjuès où la cour ſe trouvoit alors. Le marquis de Villarias, miniſtre des affaires étrangères, lui parla de manière à inſpirer toute confiance; le marquis de la-Encenada, miniſtre favori, chargé des autres départemens, lui fit la premiere viſite, contre l'uſage. De ſon côté, il n'oublia rien pour gagner les cœurs. On deſiroit fort qu'en qualité de grand d'Eſpagne & de chevalier de la toiſon-d'or, il baisât la main du roi & de la reine: il le fit ſans peine, comme il l'avoit fait autrefois avec l'agrément de Louis XIV; il dit ſeulement dans les converſations, que l'ambaſſadeur n'entroit

Son attention à gagner les cœurs.

1746. pour rien dans cette cérémonie. Une délicatesse déplacée auroit pu empêcher tout le bien qu'il espéroit.

Il expose l'objet de sa mission.

Après les assurances de la tendresse du roi pour leurs majestés Catholiques, de son amitié & de son zèle pour l'infant son gendre, de son ardeur à les satisfaire en tout ce qui seroit possible : il ajouta que le roi leur avoit envoyé un de ses ministres d'état, non-seulement par une marque particulière de son attention, mais afin qu'ils eussent auprès d'eux une personne assez instruite des affaires, pour répondre sur le champ aux difficultés qu'on proposeroit, sans perdre le tems qu'exigeoit l'éloignement des lieux & les discussions par écrit; qu'un des principaux objets de cette ambassade étoit de connoître leurs intentions, en des conjonctures si intéressantes pour les deux couronnes; que le choix qu'on avoit fait de lui, étoit une suite des bontés & des graces dont l'avoit comblé en tant d'occasions le roi d'Espagne, & devenoit par-là une nouvelle faveur & un nouveau motif de reconnoissance. On répondit dans les termes les plus satisfaisans, soit à l'égard du roi, soit à l'égard du ministre.

Dépêche du maréchal de Noailles au roi. 30 avril.

Lorſqu'il fut queſtion de la guerre d'Italie, & de l'établiſſement de Don Philippe, il repréſenta la néceſſité de former un plan, où l'on embraſſât plutôt ce qui étoit poſſible que ce qui étoit deſirable; il pria le roi & la reine d'obſerver que l'établiſſement du prince, tel que l'Eſpagne & la France même le deſiroient, ne pouvoient plus guere avoir lieu dans l'état actuel des choſes. « Allez-vous me répéter, monſieur le „ maréchal, répondit le roi d'un ton „ ſec, que le traité de Fontainebleau „ eſt l'ouvrage de la colère & de l'am- „ bition, comme on l'a déjà dit? „ L'ambaſſadeur s'apperçut que le rouge lui montoit au viſage, & que ce n'étoit pas le moment de diſcuter cette matiere. « Non, ſire, je ne dirai rien là- „ deſſus à votre majeſté, ſinon qu'il „ n'en eſt pas des traités entre deux „ grands princes, comme des actes „ entre des particuliers; puiſque l'exé- „ cution des premiers eſt ſubordonnée „ aux événemens. Mais je ſupplie vo- „ tre majeſté de vouloir bien remettre „ la diſcution de ce point à un autre „ jour „. Il ajouta auſſitôt qu'il falloit s'occuper avant tout, de l'arrangement des opérations militaires, dont le plus

1746.

Il inſpire des ſentimens modérés.

Ibid.

Il s'attache aux opérations militaires.

1746. ou le moins de ſuccès devoit décider du partage de l'infant. On s'en occupa effectivement, non ſans des plaintes très-vives contre ceux que l'on regardoit comme les auteurs des revers en Italie.

Ses talens de négociateur.

Noailles poſſédoit le talent eſſentiel aux négociateurs, de bien connoître les différens intérêts des hommes; de s'accommoder avec prudence, mais ſans foibleſſe, à leur caractère; de les amener à ſon but par la perſuaſion, & par les ſentimens qui les affectent. Il en avoit ſur-tout beſoin auprès de la reine, maîtreſſe abſolue des affaires. Voici l'idée qu'il conçut d'abord de cette princeſſe. « Elle me paroît avoir » de l'eſprit, de la vivacité; entend finement, répond juſte; elle a une » politeſſe noble; je n'ai pas encore » aſſez traité avec elle, pour avoir pu » approfondir ſon caractere; mais en » général, je crois que l'on peut avoir » excédé dans les portraits que l'on en » a faits. Elle eſt femme, elle a de » l'ambition, elle craint d'être trompée: elle l'a été, ce qui lui donne » de la défiance, qu'elle pouſſe peut-être un peu trop loin. Mais je crois » qu'un homme ſage, déſintéreſſé, &

Portrait qu'il fait de la reine d'Eſpagne.

Lettre particulière au roi. 30 avril.

„ qui fauroit gagner fa confiance, la „ rameneroit avec patience à ne prendre que des partis raifonnables. Il „ ne s'agit que de trouver des hommes de cette efpèce, & l'on m'a dit „ qu'ils étoient affez rares dans tous „ les tems & dans tous les pays „. 1746.

„ La perfuafion ne fe commande „ pas ; (autre remarque bien jufte) „ & autant que j'en puis juger, on a „ plus gâté d'affaires, qu'on n'en a „ accommodé, par la précipitation & „ par le ton décifif & impérieux „. Dans le tems même de Louis XIV, combien d'exemples confirmoient cette maxime !

Perfuader & non commander.

Id. 11 mai.

Nos ambaffadeurs en Efpagne avoient prefque tous fuivi un mauvais fyftême. Ils avoient aliéné, par l'indifférence & par des airs dédaigneux, cette nation fiere, qu'il importoit de fe concilier par des ménagemens & des égards : admis tous les jours à une audience particuliere du roi & de la reine, ils n'avoient profité de cet avantage que pour exciter la jaloufie, au lieu d'employer leur crédit à faire chérir & refpecter la France : loin de lui faire des créatures, ils avoient augmenté le nombre de fes ennemis ; & fi le dan-

Fautes de nos ambaffadeurs.

Mém. fur l'ambaffade d'Efpagne.

gereux Muniain avoit été donné à l'infant pour son ministre, c'étoit la faute de l'ambassadeur françois, qui avoit écarté le comte d'Ardre, lieutenant-général, l'homme le plus digne de gouverner le jeune prince, & le plus capable de maintenir la bonne intelligence. L'antipathie nationale ne pouvoit s'affoiblir de la sorte : les derniers événemens l'avoient envenimée plus que jamais.

1746.

Noailles gagne la confiance des ministres.

Un des principaux soins du maréchal fut de ramener les cœurs & les esprits. Ses manieres honnêtes, engageantes, devoient plaire à tout le monde. Il s'attacha sur-tout à gagner la confiance des ministres. Il voulut conférer avec eux sur les affaires, tandis qu'on s'attendoit à le voir traiter directement avec le roi & la reine ; & cette conduite produisit le meilleur effet. Pour éviter l'inconvénient des réponses verbales & incertaines, il imagina de composer des mémoires auxquels on répondroit par écrit. L'évêque de Rennes crut que les Espagnols n'y consentiroient point, parce que ce n'étoit pas leur usage. Les Espagnols y consentirent dès qu'il l'eut proposé.

Accoutumé à se tracer toujours avec ordre le plan de ses opérations, il avoit réduit à cinq chefs les objets de l'ambassade. 1°. Tâcher de rétablir parfaitement l'union & le concert entre les deux couronnes, assurer qu'on renverroit à la cour d'Espagne toutes les propositions que pourroit faire le roi de Sardaigne, & obtenir des ordres précis pour que les généraux espagnols agissent d'intelligence avec les François. 2°. Etablir la nécessité de pousser la guerre dans les états du roi de Sardaigne de proche en proche, afin d'avoir une communication sûre avec la France; & fixer un plan de campagne conforme à ce principe. 3°. Faire sentir l'impossibilité d'envoyer de France de nouveaux renforts en Italie. 4°. Sonder les dispositions de l'Espagne par rapport à la paix, lui inspirer la modération au sujet de l'établissement de D. Philippe, l'exhorter à concourir aux vues pacifiques du roi. 5°. Découvrir si elle n'entretenoit point quelques correspondances particulieres; examiner ce qu'elle pensoit d'une négociation entamée avec la Hollande, qui avoit envoyé le comte de Wassenaer; enfin la sonder sur les avantages de commer-

1746.

Plan qu'il se propose.

1746. ce, qu'elle pourroit accorder aux Anglois & aux Hollandois.

Louis XV lui envoie secrettement des papiers.

Il avoit demandé, en partant, qu'on l'instruisît de tout avec exactitude. Le marquis d'Argenson lui envoyoit des extraits de sa main, mais insuffisans.

Le roi au maréchal de Noailles. 12 avril.

Le roi lui envoya d'abord les pieces entieres, enfermées dans des boëtes, afin que le ministre ne se doutât point que ce fussent des papiers. On connoît plus d'un exemple de cette défiance de Louis XV, pour quelques-uns de ses ministres; suite malheureuse d'une confiance mal placée, & de l'embarras de faire de meilleurs choix.

Plaintes de Philippe contre nos ministres & nos généraux.

L'ordre avoit été envoyé le 28 mars au maréchal de Maillebois, de se réunir avec les troupes d'Espagne, au risque même de perdre sa communication avec le comté de Nice. C'étoit une preuve de la bonne volonté du roi. Mais la cour de Madrid conservoit un souvenir amer du passé. Philippe V, n'accusant que les ministres ou les généraux, parloit sans cesse douloureusement de ce que les deux couronnes auroient pu exécuter, en agissant toujours de concert; & se plaignoit qu'on lui eût manqué d'égards en diverses occasions, tandis qu'il s'étoit prêté à tout

ce que pouvoit desirer la France. Il s'étoit engagé à sa sollicitation, disoit-il, dans la guerre de 1733; il n'avoit déclaré la guerre aux Anglois en 1739, que sur la promesse de la France, d'envoyer une flotte considérable en Amérique : devoit-il s'attendre après cela aux procédés qu'on avoit eus, dans la négociation secrette de Turin? 1746.

Un autre ambassadeur auroit pu aigrir le monarque, ou par de fausses excuses ou par des récriminations chagrines. Noailles évita toute discussion sur les griefs plus ou moins fondés. Il se contenta de faire entendre que la France avoit eu aussi des sujets de plainte, spécialement par rapport à son commerce. Il tâcha de justifier le traité de Turin, en disant que le roi avoit cru pouvoir partir des conditions agréées par l'Espagne même en 1733 & en 1743, & préférer pour l'infant un établissement solide à des espérances incertaines; qu'on n'avoit pas eu le tems de concerter la négociation; que trop de retardemens l'avoient fait échouer. Il insista sur la droiture de Louis XV, sur sa tendresse pour le roi d'Espagne. Il lui rappela combien son établissement nous avoit coûté de

Réponses du maréch.

Il prend le monarque par les motifs les plus touchans.

1746. ſang & de tréſors. C'étoit prendre Philippe par ſon endroit foible : il avoit le cœur françois : il s'attendriſſoit au ſouvenir des efforts de Louis XIV en ſa faveur : il oublioit alors tout le reſte ; & quoique perſuadé que ſes droits ſur la Lombardie étoient inconteſtables, il ſe crut preſque dans le cas de ſe juſtifier, ſur le reproche d'ambition qu'on lui faiſoit d'ordinaire en France.

Vivacités dangereuſes de quelques François.

Ainſi le ſage ambaſſadeur amenoit les eſprits au but de ſa miſſion. Mais le maréchal de Maillebois d'une part, & le marquis d'Argenſon de l'autre, parloient, écrivoient avec une vivacité qui pouvoient rouvrir toutes les plaies, & rompre toutes les meſures. Noailles ſe crut obligé d'en avertir, pour qu'on arrêtât le progrès du mal. La maniere dont il s'explique au comte d'Argenſon ſur un point ſi délicat, peut ſervir d'inſtruction & de modele.

Avis importans donnés avec prudence.

Lettre du 13 mai.

„ Il y a des lettres de M. le maréchal, dans leſquelles il ſe ſert d'expreſſions, telles que je n'en voudrois „ pas employer contre des perſonnes „ qui me ſeroient abſolument inférieures & ſubordonnées. C'eſt à des „ gens qu'il croit de ſes amis dans cet-

„ te cour, qu'il s'eſt adreſſé pour leur „ ouvrir ſon cœur, & on ne lui en a „ pas tenu le cas ſecret : ce qu'il y a „ de plus fâcheux, c'eſt qu'on l'accu„ ſe d'avoir dit beaucoup de mal de per„ ſonnes dont il avoit dit beaucoup de „ bien ; & d'avoir dit enſuite beaucoup „ de bien de ceux dont il avoit dit du „ mal ; & cela regarde même des per„ ſonnes du premier grade. Sa lettre „ à l'infant a été regardée par leurs „ majeſtés Catholiques comme une „ eſpèce d'inſulte, dont elles étoient „ déterminées à demander juſtice. „ C'eſt une des premieres choſes dont „ on m'a parlé, & que j'ai empêchée „ juſques à préſent... J'ai fait ſentir „ qu'il étoit de leur intérêt de n'appor„ ter aucun changement dans les ar„ mées d'Italie ; parce que les change„ mens ne pouvoient occaſionner que „ du trouble, & que j'étois aſſuré d'ail„ leurs que M. le maréchal de Maille„ bois apporteroit tous ſes ſoins, pour „ réparer la malheureuſe affaire d'Aſti, „ que l'on ne devoit pas même lui im„ puter ; au lieu qu'un autre n'auroit „ pas le même motif d'empreſſement „ & d'ardeur... J'ai pris le parti d'écrire „ ſur ce ſujet une lettre en chiffre à

1746.

Service rendu au maréch. de Maillebois.

1746. „ M. le comte de Maillebois, & de lui
„ faire écrire également par le comte
„ de Noailles, pour l'informer d'une
„ partie de ces circonſtances, & pour
„ l'engager à travailler avec prudence
„ à y apporter les remedes convena-
„ bles „.

Indiſcrétion d'un miniſtre, très-nuiſible.

„ Je ne puis encore m'empêcher de
„ vous dire un mot à cette occaſion,
„ ſur la maniere dont M. votre frere
„ écrit & parle de leurs majeſtés catho-
„ liques & de toute cette cour. Je vous
„ prie de rendre juſtice aux motifs qui
„ me déterminent à vous parler auſſi
„ ouvertement; mais rien ne peut faire
„ plus de tort aux affaires, ni lui faire
„ à lui-même plus de préjudice. Vous
„ ferez de cet avis l'uſage que vous
„ jugerez convenable. Je lui en inſinue
„ quelque choſe dans une lettre par-
„ ticuliere que je lui écris. Mais lorſ-
„ que les conſeils & les avis ne ſont pas
„ du goût des perſonnes auxquelles on
„ les donne, ils ont ordinairement
„ très-peu d'effet „. On reconnoît là
un vrai zèle, qui ne cherche point à
nuire, mais qui dit la vérité quand il
le faut, & de la maniere qu'il le faut
pour le bien public.

Plan de guerre adopté.

Avec une conduite ſi meſurée & ſi

pleine d'égards, le négociateur réussit au-delà de ses espérances. Son plan de guerre fut adopté, quoiqu'il le dirigeât principalement contre les états du roi de Sardaigne; ce qui pouvoit réveiller la crainte de quelque négociation particuliere. Cependant tout autorisé qu'il étoit à promettre que, si ce prince faisoit des propositions, on les renverroit directement à la cour d'Espagne, il ne jugea point à propos de donner une assurance si agréable: soit parce qu'elle auroit pu s'interpréter comme une sorte d'excuse pour le passé, ou comme un trait de foiblesse peu compatible avec la dignité de la couronne; soit parce que la prudence exigeoit qu'on ne s'imposât pas une loi, trop dure en certaines circonstances. D'ailleurs étoit-il probable que l'Espagne comptât beaucoup sur cette promesse?

1746.

Sage réserve.

Au roi 11 mai.

Le plan de campagne tendoit à se procurer des avantages solides, au lieu de s'exposer à des malheurs, en formant des entreprises trop vastes & trop hardies. Comme on devoit être peu supérieur en forces, le maréchal proposa 1°. d'établir d'abord la guerre entre le Pô & les montagnes de Gènes: par

Le plan d'opérations tendoit au solide.

1 Mém. du 14 mai.

1746. là on tireroit de ces dernieres les subsistances & les secours nécessaires; 2°. de pousser vigoureusement le roi de Sardaigne: on le forceroit à se retirer dans le centre de son pays, à y rappeler les Autrichiens qui le ruineroient surement; on obligeroit ceux-ci à séparer leurs forces; & on assureroit ainsi le royaume de Naples, en même-tems que l'on couvriroit l'état de Genes; 3°. de faire deux corps d'armées, à portée de se soutenir mutuellement, afin de saisir le moment d'attaquer avec succès l'ennemi séparé: 4°. de former au plus tôt un corps retranché à Plaisance; ce qui donneroit plusieurs avantages, en particulier un point d'appui & une place d'armes, dont on manquoit absolument, tandis que les ennemis en avoient plusieurs.

Situation de l'infant en Italie.

Pendant qu'on examinoit avec satisfaction le plan militaire, les nouvelles d'Italie diminuerent l'inquiétude sur le sort de l'infant. D. Francisco Pignatelli, lieutenant-général, avoit attaqué & forcé à Codogno, le 6 mai, un corps de quatre à cinq mille hommes, dont plus de deux mille étoient restés prisonniers. Le marquis de Castellar, ayant enfin évacué Parme par

ordre exprès de la cour d'Espagne, avoit eu le bonheur de sauver ses troupes, & il alloit rejoindre l'armée. Malgré ces avantages, l'infant se trouvoit encore dans une situation critique: le défaut de subsistances lui avoit fait abandonner les bords du Taro; & les ennemis se préparoient à livrer bataille. Tout concouroit à prouver combien le maréchal avoit raison, de ne mettre dans son plan aucune de ces entreprises, sur lesquelles on ne doit se décider que d'après les circonstances. 1746.

On se relâche sur les prétentions à son égard.

Il étoit déjà parvenu à faire abandonner en partie le traité de Fontainebleau. Philippe V & la reine consentoient que les duchés de Milan & de Mantoue n'entrassent plus dans le partage de l'infant, à condition qu'ils ne pussent appartenir au roi de Sardaigne ni à sa maison. Ils demandoient un équivalent très-considerable: mais leurs prétentions pouvoient se restreindre peu-à-peu: la raison & la nécessité devoient prévaloir sur des vues trop ambitieuses; & c'étoit beaucoup que les engagemens de Fontainebleau fussent reconnus impossibles à exécuter. Noailles évita prudemment de rien fixer de précis en vertu de ses plein-pouvoirs.

1746. C'auroit été dans la ſuite une nouvelle ſource d'embarras.

Eſpérances du maréch.

Lettre du 23 mai.

„ Je me propoſe, ſire, écrivoit-il „ au roi, de déterminer leurs majeſtés „ Catholiques à ſe remettre entre les „ bras de V. M., & à s'en rapporter à „ elle ſur l'établiſſement de l'infant, „ pourvu qu'elle veuille bien l'aider, le „ ſoutenir & le maintenir dans celui „ qu'elle pourra lui procurer. Je crois „ même que les conditions pourront „ ne pas paroître trop onéreuſe à V. „ M. lorſque j'aurai le bonheur de me „ trouver auprès d'elle & de lui en „ rendre compte; cette matière ne pou- „ vant ſe traiter par lettres, & deman- „ dant un ſecret impénétrable. Si elle „ veut bien ſuivre le plan que je pren- „ drai la liberté de lui propoſer, j'oſe „ l'aſſurer qu'elle ſera la maitreſſe de „ l'Eſpagne & de l'Italie, & que ſa „ conſidération & ſon influence y ſe- „ ront ſupérieures à toutes les autres „ puiſſances de l'Europe „.

Il réuſſiſſoit par les bonnes voies.

Plus le maréchal de Noailles étoit éclairé en politique, & circonſpect dans ſes écrits, plus je regrette de ne trouver aucun veſtige de ce plan. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que, par la probité ſeule, la raiſon & la ſageſſe, il faiſoit

ce

ce qu'aucun négociateur n'auroit pu faire par la finesse, l'intrigue & la hauteur. Le comte de Maurepas, si capable de bien juger des hommes & des choses, lui marquoit sans adulation : " J'ai vu avec grand plaisir une réussite au-delà de celle que j'attendois. Il ne falloit pas moins que la confiance que vous vous êtes acquise, pour amener les choses au point de s'expliquer clairement & franchement. Il y auroit eu bien des peines & des soins épargnés, même des contre-tems & des malheurs, si on avoit commencé par-là ". Ces peines, ces malheurs venoient précisément de ce qu'on avoit fait tout le contraire.

1746. Jugement du comte de Maurepas.

Lettre du 24 mai.

Le marquis d'Argenson, trop accoutumé à traiter légérement les affaires politiques, fort prévenu d'ailleurs contre l'Espagne, renouvela encore les soupçons, en laissant ignorer ce qui se traitoit avec la Hollande. Le roi, étant à l'armée, n'instruisoit plus le maréchal. Le ministre avoit ordre de le faire, & n'écrivoit cependant rien sur cet article. Philippe & la reine demandoient sans cesse des nouvelles d'une négociation, qu'ils croyent intéresser leur fils

Embarras où le marquis d'Argenson jette Noailles.

1746.

Le maréchal de Noailles au roi. 28 mai.

& leur couronne. Un jour que le courrier venoit d'arriver : " Hé bien ! monsieur le maréchal, dirent-ils, quel partage les Hollandois font-ils à l'infant ? Il n'est pas considérable, suivant les avis qu'on nous a donnés ". Noailles ayant répondu qu'il ignoroit absolument de quoi il étoit question : " Puisque vous êtes si mal informé, répartit-on, nous sommes bien-aises de vous apprendre qu'il y a un nouveau projet de paix générale, présenté par M. de Wassenaer ; qu'on y donne un très-mince partage à l'infant ; qu'il y a eu sur cela des conseils tenus à Paris ; que le marquis d'Argenson, le maréchal de Belle-isle & les envoyés de Hollande se sont assemblés chez le cardinal de Tencin, où l'affaire a été discutée dans une longue conférence ". L'ambassadeur, aussi peiné que surpris, se hâta de finir la conversation. De retour chez lui, il sut du comte de Noailles, que le président Hénault lui marquoit précisément la même chose.

Inconvéniens de la dissimulation.

Il représente fortement au roi dans une lettre particuliere les inconvéniens de cette dissimulation ; combien la

cour d'Espagne en devoit être offensée ; qu'on la révolteroit toujours moins par le fond que par la forme ; enfin, qu'étant bien disposée pour la France, elle avoit droit d'attendre du retour. L'union entre les deux couronnes exigeoit une confiance mutuelle. 1746.

Prétextes du ministre.

Lettre au maréchal de Noailles. 25 mai.

On opposoit des prétextes à des raisons si palpables. " Quelle seroit l'utilité de communiquer à Aranjuès „ des projets indigestes, des velléités, „ des tentatives, dont l'ébauche révolteroit peut-être une couronne délicate sur le point d'honneur & sur „ les intérêts d'Italie ? Son imagination s'allumeroit ; elle trouveroit du „ mal là où il n'y auroit que du bien ; „ elle gâteroit tout enfin, & prendroit „ sans doute des mesures nuisibles „. C'étoit l'excuse du marquis d'Argenson. Mais ne falloit-il pas du moins instruire le négociateur, comme on le lui avoit promis ? Pouvoit-on douter qu'il ne fit l'usage convenable d'un secret de ministere ? Et pourquoi l'exposer aux incertitudes, que les bruits publics devoient rendre inévitables ?

Vaine négociation avec la Hollande.

Au reste, la négociation avec Wassenaer n'étoit point ce qu'imaginoient

les nouvellistes. Selon une lettre du marquis d'Argenson, que Noailles ne devoit recevoir qu'après son départ d'Espagne, il s'agissoit de procurer la Toscane à l'infant: excellente affaire, qu'il prétendoit pouvoir bientôt se conclure, & dont le roi l'avoit autorisé à ne rien écrire, pour éviter les longueurs, jusqu'à ce qu'il ne pût y avoir de changement. Ce partage eût été sans doute avantageux. Mais la Hollande ne cherchoit au fond qu'à se faire ménager; l'impératrice-reine n'auroit jamais consenti à voir la Toscane sortir de sa maison, & un tel systême n'auroit pu s'exécuter que par la force des armes. Le ministre vouloit toujours renouer avec le roi de Sardaigne, pour chasser d'Italie les Autrichiens. Il n'étoit plus tems, sur-tout en prenant mal ses mesures.

1746. Lettre du marquis d'Argenson. 8 juin.

Un mémoire que Philippe V remit au maréchal de Noailles, pour le roi seul, étoit une vive expression de ses sentimens. Après y avoir rappelé tout ce qu'il devoit à la France, il exposoit la justice de sa guerre de Lombardie, ses droits à cette partie de la succession autrichienne; & il se plaignoit en termes modérés du reproche d'ambition

Dispositions de Philippe V.

Mémoire du 6 juin.

1746.

que lui faisoient quelques-uns de nos ministres. Voulant bien se désister du Milanès & du Mantouan, qu'on lui avoit assurés par le traité de Fontainebleau, il se montroit persuadé que le roi procureroit un équivalent à D. Philippe. Il disoit que son honneur, que sa tendresse pour la reine, l'obligeoient de ne se départir jamais de l'article qui assuroit à cette princesse, sa vie durant, la jouissance de l'état de Parme. Pour maintenir l'infant dans son partage, il proposoit que les deux couronnes lui fournissent par moitié un subside annuel, d'autant plus considérable que ce partage seroit plus restreint. Il demandoit, comme la principale preuve d'amitié, que, si l'Espagne manquoit un jour aux engagemens contractés pour l'Italie, Louis XV voulût bien y suppléer en cas de besoin. En un mot, il mettoit *pour tous les tems, entre les mains du roi son neveu, le sort de la reine son épouse, celui du roi D. Carlos & de l'infant D. Philippe, les plus tendres & les plus chers dépôts qu'il lui fût possible de confier de son amour & de son cœur.*

Il se désiste de ses premieres prétentions.

Sa confiance en l'amitié du roi.

Le maréchal reçut du roi & de la reine les marques d'estime & de bonté

Noailles finit heureusement.

1746. les plus flatteuses. Loin d'ambitionner la toison d'or pour le comte de Noailles, compagnon de ses travaux ; il craignoit qu'elle ne lui fût donnée, & qu'elle ne parût avoir été un motif de son voyage ; il auroit voulu du moins, si on lui accordoit cette faveur, que ce ne fût qu'après le départ. Pour ménager à l'un & à l'autre le plaisir de la surprise, on fit une promotion exprès pendant leur séjour. Le comte avoit reporté le collier de son beau pere, le marquis d'Arpajon, qui s'étoit signalé en Espagne dans la guerre de 1701 : on le lui donna, & la reine dit obligeamment : " Il n'y a pas d'exemple qu'un „ pere & un fils aient en même tems „ la toison-d'or, mais le maréchal de „ Noailles est bien fait pour les exceptions „. Il prit congé le 7 juin, ayant rempli tout l'objet de son ambassade, & ayant des assurances positives que l'Espagne n'avoit aucune négociation particulière, avec la cour de Vienne & celle de Londres.

Son ambassade.

Lettre que lui écrit le Dauphin.

Nous terminerons ce livre par une lettre que le dauphin écrivit au maréchal, pendant qu'il étoit en Espagne. On y verra avec intérêt les sentimens d'un prince religieux, appliqué à tous

ſes devoirs, & travaillant à ſe rendre digne par les lumieres, comme par les vertus, de gouverner une grande monarchie. 1746.

Le dauphin au maréchal de Noailles. 24 mai 1746.

“ Je vois bien, monſieur, que l'Eſpagne vous fait oublier la France, & que les charmes que vous trouvez dans ce pays-là, vous font oublier en même-tems les pauvres habitans de celui-ci. Ils en gémiſſent en ſilence quelque tems; mais ils ſont bientôt après forcés de le rompre, par le deſir de vous faire connoître l'envie qu'ils ont de vous revoir. Il eſt vrai que vous avez-là un peu d'occupation; & en vous priant de me mander de vos nouvelles, je ſerois bien fâché que vous priſſiez ſur le tems du repos & du délaſſement, néceſſaires après le travail. Pour nous ici, nous n'avons autre choſe à faire tout le jour qu'à gâter du papier, à écouter les nouvelles; &, comme d'autres Moyſes, à tenir les mains élevées vers le ciel, tandis que *le chef du peuple combat les combats du ſeigneur*, *& fait fuir ſes ennemis comme une vapeur légere au ſeul bruit de ſes armes*. Ainſi, il eſt juſte que nous écrivions trois fois pour les autres une. De-

Goûts & oc-

1746. „ puis que le roi eſt parti, je donne „ beaucoup de mouvement à la peſan- „ te maſſe de mon corps, qui s'y prê- „ te quoique ſans beaucoup de ſatisfac- „ tion, parce que je ne ſuis point du „ tout comme Eſaü, *gnarus venandi*, „ mais bien comme Jacob, *vir ſimplex* „ *qui habitabat in tabernaculis.* Mal- „ gré cela, je trotte de côtés & d'au- „ tres, aimant cependant beaucoup „ mieux m'occuper dans la maiſon, de „ réflexions & de lectures néceſſaires „ pour mener ici-bas une vie ſolide & „ utile au monde qui puiſſe nous con- „ duire à une autre plus durable & plus „ heureuſe. Entre toutes ces lectures, „ je crois qu'il y a ſur-tout trois points „ auxquels il faut s'appliquer princi- „ palement; ſavoir, à la connoiſſance „ du cœur humain, à celle des droits „ publics, & à celle de l'hiſtoire, qui „ ſont, je crois, très-utiles dans le „ triſte rang où je ſuis, quoique j'euſſe „ beaucoup plus de goût pour d'autres „ études. Vous voyez que pour faire „ bien, il ne me manque que la bonne „ volonté. Voilà aſſez de morale; & je „ finis ma pancarte en vous aſſurant, „ monſieur, de ma tendre amitié qui „ ne finira qu'avec ma vie „.

[Margin: Occupations de ce prince.]

[Margin: Objets de ſes études.]

C'étoit une belle occasion pour le maréchal de donner à l'héritier du trône des conseils relatifs à sa destinée. Il lui dit après des complimens peu remarquables : 1746. Réponse du maréch.

" Continuez, monseigneur, à faire „ de l'exercice : il vous est absolument „ nécessaire. Permettez même que je „ vous représente que si, dans l'âge où „ vous êtes, vous ne travaillez à surmonter le goût de la vie sédentaire, „ votre santé en souffrira par la suite ; „ & ce qui est de plus dangereux, c'est „ qu'une habitude, une fois contractée, „ ne se change plus qu'avec des peines „ infinies „. Nécessité de l'exercice. Lettre à M. le Dauphin. 6 juin.

„ Je ne conclurai pas de-là, monseigneur, que vous deviez passer votre vie dans les forêts : je pense que „ cette extrémité n'est pas à craindre „ pour vous. Mais il y a un juste milieu dans lequel la raison a établi „ son empire : il est à la vérité peu „ connu. On peut espérer qu'après la „ découverte des terres australes, on en „ aura une plus parfaite connoissance. „ Ce juste milieu, souffrez, monseigneur, que je vous le dise, doit être „ cependant l'objet principal, qui doit Tenir un juste milieu en tout.

1746. „ ſervir de règle pour la conduite de „ tout homme raiſonnable. Et s'il eſt „ néceſſaire dans les particuliers, il de„ vient indiſpenſable dans les grands, „ & ſur-tout dans les princes que la „ providence a donnés aux hommes „ pour les gouverner, & dont l'exem„ ple a tant de pouvoir ſur les cœurs & „ ſur les eſprits „.

Connoître le génie des nations.

„ Vous avez bien raiſon, monſei„ gneur ; la véritable étude d'un prince „ eſt la connoiſſance du cœur humain. „ Mais il ne faut pas ſe borner à le „ connoître en philoſophe, & d'une „ maniere purement ſpéculative. Il „ convient qu'un prince connoiſſe le „ génie des nations, ſur-tout de celles „ qui ſont dans la proximité de ſes états, „ & avec leſquelles il doit avoir une „ relation indiſpenſable „.

Connoître ſur-tout les hommes qu'on doit employer.

“ Mais le plus eſſentiel eſt de bien „ démêler & pénêtrer le caractère, l'eſ„ prit, les ſentimens & les divers ta„ lens de ceux qui, par leur naiſſance „ & leur état, environnent les princes. „ Les hommes ne paroiſſent le plus „ ſouvent devant eux qu'avec un maſ„ que, qui cache leurs intérêts & „ leurs vues particulieres ; & il faut

„ diſſiper le nuage qui les couvre aux
„ yeux de celui qui doit les employer, 1746.
„ ſelon les différens genres auxquels
„ ils ſont le plus propres „.

„ L'étude du droit public & de l'hiſ- S'attacher au droit public & à l'hiſtoire.
„ toire eſt abſolument indiſpenſable
„ pour un prince. Vous devez, mon-
„ ſeigneur, remercier dieu de ce qu'il
„ vous donne la force de réſiſter à la
„ tentation de vous appliquer à d'au-
„ tres ſciences, qui ſeroient plus de
„ votre goût. La raiſon doit toujours
„ l'emporter ſur vous, monſeigneur.
„ Laiſſez aux dévotes de notre tems ce *Attrait* des dévotes.
„ qu'elles qualifient de leur *attrait*:
„ c'eſt une de leurs expreſſions favori-
„ tes, à l'abri de laquelle elles ou-
„ blient ſouvent leurs devoirs, pour
„ ſe livrer à leur imagination & à leur
„ goût „.

" Pour vous, monſeigneur, ſur- Suivre les mouvemens d'un cœur droit.
„ montez vos penchans, lorſque vous
„ ſentez qu'ils ſont contraires à l'état
„ où la providence vous a placé. Per-
„ ſonne n'en jugera mieux que votre
„ propre cœur: il eſt bon, il eſt juſ-
„ te, il eſt ſimple, il eſt droit: ſui-
„ vez-en les mouvemens; & ſi par
„ haſard il venoit à ſe tromper pour

1746. „ quelques inſtans, quelques réflexions „ le ramèneroient bientôt dans le véritable chemin que vous aurez à „ ſuivre „.

Deſtinée d'un grand prince.

„ C'eſt par là que vous remplirez „ vos hautes & grandes deſtinées, „ que vous ferez le bonheur & la „ gloire de la France, & que vous „ mériterez la vénération de l'univers entier „.

„ Pardon, monſeigneur, de ma „ liberté & de la longueur de cette „ épitre, qui ſent un peu le ſermon. „ Mais prenez-vous-en à vous même : „ c'eſt vous qui m'inſpirez toute cette morale. Je me ſuis laiſſé entraîner au même penchant philoſophique que j'ai connu en vous. Ainſi, monſeigneur, mon excuſe doit „ ſe trouver dans l'envie que j'ai de „ vous plaire & de vous faire ma „ cour „.

Le Dauphin l'auroit remplie.

La France a pleuré ce prince qui ſembloit né pour la rendre heureuſe; qui avoit approfondi les principes du gouvernement; qui vouloit réformer les abus par les moyens les plus efficaces, qui éclairé par l'étude & la réflexion, ſaiſiſſoit la vérité au milieu

des preſtiges de l'erreur ; qui joignoit la bravoure à la politique & aux vertus ; en un mot, qui devoit régner en ſage ſur une nation flexible & courageuſe, dont le ſouverain bien eſt d'avoir un roi digne de la gouverner.

1746.

1746.

LIVRE SEPTIEME.

Trifte événemens en Italie.

L'UNION de toutes les branches royales de la maifon de France devoit être folidement cimentée; & le pacte de famille, conclu à Fontainebleau, feroit devenu plus refpectable par les modifications mêmes qu'on y auroit mifes, fi de funeftes événemens, fuivis de nouvelles fautes, n'avoient rendu inutile toute la négociation du maréchal de Noailles. L'infant D. Philippe étoit refferré par les Autrichiens à Plaifance. Il envoya ordre au maréchal de Maillebois de venir le joindre.

Bataille de Plaifance.

Il fut obéi. On livra bataille, & les ennemis remportèrent la victoire. On abandonna Plaifance pour fe retirer vers Tortone. La retraite du moins fut glorieufe, parce qu'elle fe fit en combattant & fans effuyer de nouvel échec. Le comte de Maillebois, qui furpaffoit fon pere en génie & en habileté, dirigea cette opération auffi hafardeufe que difficile.

Mort de Philippe V.

Philippe V venoit de mourir le 9 juillet; prince vertueux avec des dé-

fauts, courageux & ferme avec de la foibleſſe ; rongé par la mélancolie ; gouverné ſucceſſivement par ſes deux femmes, qui donnèrent du reſſort à ſon caractère ; mais digne d'être regretté des Eſpagnols, comme le premier reſtaurateur de leur monarchie, que les derniers rois avoient laiſſé en quelque ſorte s'anéantir. Un fils qui lui reſtoit du premier lit, Ferdinand VI, monta ſur le trône. Il embraſſa d'abord avec chaleur les principes de l'union, & les engagemens de ſon pere, il le témoigna au roi de France par une lettre de ſa main ; cependant tout le ſyſtême s'écroula bientôt.

1746.

Ferdin. VI.

Avant le retour de Noailles, on avoit envoyé en Hollande le marquis de Puiſieulx, ſans rien communiquer à l'Eſpagne : tant le miniſtre étoit obſtiné dans ſes préventions. Cette cour en avoit conçu de nouveaux ombrages. Le jeune roi ne connoiſſoit point la France, & devoit naturellement lui être moins attaché que Philippe V. Il ſe trouva entouré de gens que nos ambaſſadeurs avoient négligés ou offenſés. La reine, ſa femme, princeſſe de Portugal, favoriſoit leurs conſeils ſiniſtres. Le miniſtère de Verſailles,

Nouveaux ombrages qu'on donne à la cour d'Eſpagne.

La reine contre la France.

1746. au lieu de ménager les esprits en de telles circonstances, les irrita par sa réserve affectée & par ses hauteurs. Les fautes passées sembloient être des régles de conduite, malgré les maux qu'elles avoient produits. Les événemens répondirent aux fautes.

Faute du ministère françois.

L'évêque de Rennes, ambassadeur à Madrid, n'avoit pas bien conduit les affaires. Louis XV pensa d'abord qu'il convenoit d'envoyer un homme de qualité & de représentation, pour complimenter le nouveau roi sur la mort de son pere, & sur son avénement à la couronne. On l'en détourna, sous prétexte que l'Espagne n'avoit rien fait de pareil à la mort de Louis XIV; sans examiner la différence des conjonctures, le bas-âge où étoit alors le roi, l'aversion de Philippe V pour le régent, les raisons particulieres qu'on avoit en 1746, de s'insinuer dans l'esprit de Ferdinand, de pénétrer ses inclinations, & de se concilier ceux par qui il étoit gouverné.

Mémoire du maréchal de Noailles au roi. 15 septemb.

La-Mina & Mailleb. abandonnent Gènes.

Aussi ne fut-il bientôt plus question d'agir de concert. La cour d'Espagne rappela d'Italie le comte de Gages, ainsi que Castellar son rival. Elle donna le commandement de l'armée au

marquis de la-Mina, connu par sa haine contre les François. Ce général sembla ne venir que pour précipiter sa retraite en Provence. Il abandonna indignement les Génois. Le maréchal de Maillebois fut entraîné par sa fuite, ne croyant pas pouvoir attendre en sureté les ordres de la cour. Les deux couronnes perdirent toutes leurs conquêtes; & Gênes, leur alliée, demeura en proie aux Autrichiens. 1746.

Cependant le roi d'Espagne offrit une de ses sœurs en mariage pour le dauphin, veuf d'une sœur de cette princesse, dont il avoit même eu un enfant. Louis XV répondit que la religion & les sentimens du clergé de France, ne lui permettoient pas de consentir à un pareil mariage, quoiqu'en Espagne on le crût légitime avec la dispense du pape. Ferdinand répliqua que la religion ne pouvoit défendre en France les mariages permis en Espagne, & que douter du pouvoir des souverains pontifes à cet égard, seroit plutôt une *hérésie* qu'un acte de christianisme. Ce refus fournit un nouveau prétexte aux Espagnols mal intentionnés, de répandre des semences de division.

Projet de mariage avec une infante, rejeté par le roi.

Lettre du 31 août.

Réponse du 15 septemb.

1746. L'imprudence du ministère avoit été la principale cause des malheurs, & pouvoit en attirer de plus grands. Un zélé citoyen se fait alors un devoir d'élever la voix, quand il se trouve à portée d'avertir utilement le souverain. C'est ce que fit le maréchal de Noailles, par un mémoire adressé au roi, & dont l'exorde annonce la nécessité de cette démarche. „ Il est des „ conjonctures, dit-il, où tout doit „ céder à l'obligation de parler à son „ maître. J'ai peut-être à me reprocher de ne l'avoir pas fait plus tôt, „ & d'avoir trop écouté des motifs de „ ménagement & de considération, „ qui pouvoient m'engager au silence. „ Vous aimez la vérité, sire ; vous „ voulez qu'on vous la dise ; tous vos „ sujets vous la doivent, à plus forte „ raison ceux que leurs charges, leurs „ emplois & le serment qu'ils vous ont „ prêté, attachent plus étroitement à „ votre personne, &c.

Noailles se croit obligé de dire des vérités désagréables.

Mémoire du maréchal de Noailles au roi. 15 décemb.

Il rappelle ensuite les fautes commises depuis la mort de l'empereur Charles VII, à l'égard des cours de Vienne, de Turin & de Madrid ; à l'égard de l'Angleterre, avec laquelle on avoit pu entamer une heureuse né-

Il fait connoître les fautes commises.

gociation; à l'égard des Hollandois, entre les bras de qui on s'étoit jeté sans réserve, qui avoient eu l'art de pénétrer les desseins de la France, & de lui cacher leurs véritables dispositions & celles de leurs alliés. 1746.

Il représente d'une part, combien les affaires étrangeres exigent de connoissances & de travail; de l'autre, combien le ministre s'en est formé une fausse idée, disant à tout le monde qu'il n'a rien à faire, & ne faisant rien en effet; laissant manquer d'instructions & d'informations ceux qu'on emploie dans les cours; décidant de tout avec une légéreté singuliere; aussi indiscret en propos que foible en raisonnemens; excitant enfin un mécontentement général au dedans comme au dehors.

Affaires étrangères mal conduites.

" On ne peut, sire, continue le maréchal, être sincérement attaché à la
" personne de V. M. à sa gloire, à
" celle du nom françois, & au bien
" de la patrie, sans être pénétré de
" douleur en pensant à la situation des
" affaires, & en portant ses vues sur
" les événemens qui peuvent arriver.
" L'empereur Charles VII dépouillé
" deux fois de ses états, & prêt à l'ê-
" tre pour la troisieme, lorsque ce

Tableau des malheurs.

1746. „ prince eſt mort accablé de malheurs ; „ les Eſpagnols chaſſés d'Italie ; la ré- „ publique de Gènes envahie & ſous „ le joug autrichien ; le roi des deux Si- „ ciles menacé, & peut-être à la veille „ de perdre ſes royaumes ; le duc de „ Modène errant & réduit aux dernie- „ res extrémités ; le prince Edouard „ fugitif, & une partie de ſes parti- „ ſans périe ſur l'échafaud. Le ſeul roi „ de Pruſſe, qui a été heureux, n'a „ cru pouvoir aſſurer ſes ſuccès qu'en „ nous abandonnant.

Dangers à craindre.

“ V. M. ſire, connoît trop bien le „ caractere de la nation françoiſe, pour „ ne pas prévoir les ſuites funeſtes & „ rapides, qu'entraîneroit infailliblement un premier revers. Le danger „ feroit d'autant plus grand, que l'on „ ne peut ſe flatter qu'aucune puiſſan- „ ce de l'Europe, voyant le ſort des „ alliés que nous avons perdus, vou- „ lût prendre part à nos malheureux „ ſuccès „.

Moyens à prendre.

Ce tableau effrayant, loin d'inſpirer de la foibleſſe, doit ranimer le courage : c'eſt ce que Noailles ajoute au roi. Tous les vœux tendent à la paix : deux moyens peuvent y conduire ; la vigueur dans les opérations militaires,

dirigée par la ſageſſe, & une conduite prudente, éclairée, attentive & ſuivie dans la politique. Il eſt donc eſſentiel que les affaires étrangères ſoient entre les mains d'un homme digne de la confiance du ſouverain. Louis ſe décida enfin au parti qu'il auroit fallu prendre plus tôt, dès que l'on avoit connu la néceſſité d'un changement de miniſtre. Le marquis de Puiſieulx fut le ſucceſſeur de d'Argenſon; & le maréchal autant par zèle que par amitié, lui communiqua bientôt ſes lumieres dans un mémoire excellent, où il dit:

1746.

Nouveau miniſtre.

Principes politiques.

" La paix à de certaines conditions
„ eſt l'objet de la guerre, comme elle
„ en eſt le terme. Mais pour y parve-
„ nir avec ſûreté & avec avantage,
„ il eſt néceſſaire de concerter les opé-
„ rations militaires avec les meſures
„ politiques. Un ſyſtème politique,
„ qui n'eſt point appuyé par les opé-
„ rations militaires, eſt comme un
„ corps privé de l'uſage des nerfs; &
„ des opérations militaires, qui ne ten-
„ dent point à l'appui du ſyſtème po-
„ litique, reſſemblent à des convulſions
„ qui affoibliſſent le corps, & qui en
„ dérangent toute l'économie „.

" Il eſt de principe que, lorſqu'on

1746. „ agit sans plan & sans dessein, les „ plus grands succès sont presque sans „ effet, les moindres revers sont suivis des plus funestes conséquences, „ & que tôt ou tard on succombe sous „ le poids des événemens. Le défaut „ de plan dans la conduite des affaires „ est comme l'anarchie dans le gouvernement. Il faut dans l'un & dans „ l'autre un point de réunion, un centre où tout aboutisse „.

„ Pour se déterminer sur un plan, „ il est des régles & des maximes générales. 1°. Avoir un objet, & agir „ relativement à cet objet; 2°. tâcher „ de conserver ses alliés & d'en augmenter le nombre; 3°. détacher „ au contraire ceux de ses ennemis „ par des négociations particulieres; „ 4°. faire diversion à leurs forces autant qu'il sera possible. C'est à ces différens points qu'il faut rapporter toutes les mesures qu'on doit prendre; „ ils en sont en quelque sorte la pierre „ de touche: ce qui ne cadre point „ avec ces principes est inutile ou pernicieux, &c. „

A la clarté des principes, à la justesse de la méthode, répond la discussion de la matiere. L'évidence sembloit

naître de la plume du maréchal de Noailles. Mais comment établir ce plan qu'il avoit toujours inutilement desiré, si la volonté souveraine flottoit entre les incertitudes ou les contradictions mutuelles des ministres? 1746.

Campagne de Flandre.

Le succès de nos armes en Flandre pouvoit seul réparer les pertes qu'on faisoit ailleurs; & les conquêtes du roi étoient moins glorieuses encore par elles-mêmes, que par sa résolution invariable de les sacrifier pour la paix. Anvers, Mons, Saint-Guilain, Charleroi, Namur même & son château, furent les fruits de la campagne de 1746 : le maréchal de Saxe la termina par la victoire de Rocoux, peu décisive, mais qui causa une perte considérable à l'ennemi. Les François triomphoient d'un côté, tandis qu'ils étoient chassés de l'autre.

Noailles affligé de n'être point à l'armée.

Lettre du 30 avril.

Noailles avoit espéré de partager avec le roi les travaux de cette campagne. Il lui avoit écrit d'Aranjuès : " J'apprends une nouvelle qui me fait une
„ peine infinie : c'est le départ prompt
„ de V. M. pour la Flandre. Je ne
„ me console pas de la savoir à l'armée
„ & de n'être pas auprès d'elle. Mon
„ secrétaire (le comte de Noailles)

1746. „ en deviendra fou. Je vais faire tous „ mes efforts pour terminer le plus „ promptement qu'il sera possible les „ affaires dont je suis chargé. Mais on „ ne va pas aussi vîte qu'on voudroit „ en négociations „. Il n'étoit plus tems à son retour. Le roi avoit quitté l'armée après la prise d'Anvers, pour les couches de la dauphine; & le maréchal devoit demeurer à la cour.

Le maréch. de Saxe, disposé à bloquer seulement le château de Namur.

Mais sa correspondance avec le grand général qu'il avoit procuré à la France, ne fut pas inutile aux expéditions militaires. Le maréchal de Saxe, pendant le siége de Namur; parut décidé à bloquer seulement le château quand la ville seroit rendue. Toutes les lettres de l'armée l'annonçoient. Noailles en fut affligé, & lui écrivit une longue lettre, pour lui faire prendre une résolution plus vigoureuse. Voici la substance de ses raisons.

Noailles lui prouve qu'il faut l'assiéger.

Lettre du 9 septembre.

„ Se borner à la ville de Namur, ne „ répondroit ni à l'attente du public, „ ni au succès des savantes manœu- „ vres exécutées pour s'assurer cette „ conquête. Les blocus ont tant d'in- „ convéniens, qu'il n'en faut jamais „ faire que dans deux cas; le premier, „ lorsqu'une place est imprenable, &

„ il

1746.

„ il en eſt peu de cette eſpèce; le ſe-
„ cond, lorſqu'on n'a rien à craindre
„ de l'ennemi, & on ne peut ſe flat-
„ ter d'un tel avantage. Objectera-t-on
„ les difficultés de l'entrepriſe; la né-
„ ceſſité de ménager les troupes?
„ Mais en 1695, le prince d'Oran-
„ ge n'employa que 24 à 25 jours de
„ tranchée ouverte au ſiége du châ-
„ teau, quoique Boufflers défendît la
„ place; mais il n'y a nulle compa-
„ raiſon entre la fatigue d'un ſiége &
„ celle d'un blocus: l'une eſt momen-
„ tanée & paſſagère, l'autre journa-
„ lière & de longue durée. Tout doit
„ décider enfin à une entrepriſe, qui
„ aſſure le repos & la tranquillité pen-
„ dant le quartier d'hiver, & qui fa-
„ cilitera une magnifique ouverture
„ de la campagne. On demandoit à
„ Mont-luc comment il avoit pu faire
„ tant de belles actions en ſa vie?
„ *C'eſt*, dit-il, *que je n'ai jamais remis*
„ *au lendemain ce que je pouvois faire*
„ *dans la journée* „. Exemple digne
d'être cité au vainqueur de Fontenoi.

Raiſons de guerre.

Exemple de Montluc.

Aux raiſons de guerre ſe joignent celles de politique. Il ne reſtera plus de barrière à la Hollande; les négociations pour la paix en deviendront

Raiſons de politique.

1746. plus efficaces, & les Hollandois plus intéressés à y faire entrer l'Angleterre. Le roi désire ardemment cette conquête, sans néanmoins vouloir la prescrire. La gloire du général semble surtout l'exiger. " Vous connoissez le peuple, ajoute Noailles : il est injuste, & compte pour peu tout ce que l'on a fait, s'il reste encore, à son avis, quelque chose à faire. Enfin, mon très-cher maréchal, je veux & j'entends que vous soyez reçu aux acclamations publiques, & qu'en vous voyant, le parterre vous regarde toujours des mêmes yeux, pourvu qu'il ne vous en coûte pas tous les ans d'aussi beaux pendans d'oreille que ceux de l'année derniere ". (Une actrice lui avoit mis sur la tête une couronne de lauriers, & avoit reçu de lui ces pendans d'oreille).

La gloire du général exige qu'il ne laisse rien à faire.

La réponse du général paroîtra digne d'un héros. " Je vous prendrai le château de Namur, mon maître ; ne vous fâchez pas. Aux façons que le roi a avec moi, je prendrois le diable par ses cornes. Si j'ai fait quelques réflexions modérées, ce n'a été que parce que je crois que ce château se prendroit tout seul, ayant

Belle réponse du maréchal de Saxe. Lettre du 16 septembre.

„ très-mauvaise opinion de leurs sub„ sistances. Mais il n'est plus question „ de tout cela. Le roi le desire, & „ tout doit céder à la puissance d'un „ si grand & si bon monarque.... Le „ bien de la chose m'est toujours pré„ férable aux applaudissemens, quoi„ que je ne les dédaigne pas; & quant „ aux boucles d'oreilles que vous me „ reprochez, j'aime encore à en don„ ner, sans toutefois en prétendre de „ rétribution „. 1746.

On le sollicite d'entrer à l'académ. françoise.

En aimant la gloire, le maréchal de Saxe ne se laissoit pas éblouir par les prestiges de la vanité. Quelques personnes, ou pour lui faire leur cour, ou dans l'idée de procurer à notre littérature un honneur extraordinaire, le sollicitoient vivement d'entrer à l'académie françoise. Un Allemand, ignorant les principes de notre langue, auroit pu, malgré son mérite & son élévation, paroître déplacé dans un corps de cette espèce, où les grands seigneurs ne doivent être admis qu'en qualité d'hommes de goût. Il le sentit; il consulta du camp de Tongres le maréchal de Noailles par la lettre suivante:

Il consulte

„ On m'a proposé, mon maître,

1746. Noailles sur ce point. Lettre du 13 septemb.

„ d'être de l'académie françoise. J'ai „ répondu que je ne savois point „ seulement l'orthographe *, & que „ cela m'alloit comme une bague à un „ chat. On m'a répondu que le maré- „ chal de Villars ne savoit pas écrire, „ ni lire, ce qu'il écrivoit, & qu'il en „ étoit bien. C'est une persécution. „ Vous n'en êtes pas, mon maître: „ cela rend la défense que je fais plus „ belle. Personne n'a plus d'esprit que „ vous, ne parle & n'écrit mieux: „ pourquoi n'en êtes vous pas? Cela „ m'embarrasse. Je ne voudrois cho- „ quer personne, bien moins un corps „ où il y a des gens de mérite. D'un „ autre côté, je crains les ridicules, „ & celui-ci m'en parait un bien con- „ ditionné. Ayez la bonté de me ré- „ pondre un petit mot „.

Celui-ci le décide à refuser.

Soit que Noailles eût d'anciennes préventions contre l'académie, soit qu'il ne l'envisageât que du côté le moins favorable, il paroît, dans sa réponse, oublier ce que lui doit notre

* En voici une preuve tirée de sa lettre : *Se la malet* comme une *bage* a un chat. *Pour coy nan aites* vous pas? Je *creins* les *ridiqules*, & *se luy si man paret* un &c.

littérature. Il dit que Villars, en y entrant s'eſt donné un nouveau ridicule, avec quelques autres qu'il avoit malgré ſes grandes qualités ; que cette *affiche* ne convient point à un homme de guerre; qu'il ſeroit très-fâché de voir ſon *cher comte Maurice* dans une compagnie, où l'on s'occupe uniquement de mots & d'orthopraphe ; que ſi c'étoit l'académie des ſciences, le cas ſeroit différent. Son ami penſoit à-peu-près de même, & ſe décida en conſéquence. Au reſte, on ſait que l'académie françoiſe, en s'occupant de mots & d'orthographe, a pour objet principal la perfection du goût. Les noms célèbres qui ornent ſes faſtes depuis ſon origine, & ſurtout les ouvrages immortels d'une partie de ſes membres, ſont de ſolides garans de ſa gloire.

1746. Lettre du 18 novemb.

Noailles s'occupoit alors des triſtes affaires d'Italie. Elles n'offroient plus que ſujets de honte & de crainte. Quelle humiliation pour la France, d'avoir même abandonné les Génois à la vengeance de ſes ennemis! mais de plus nos frontières étoient menacées ; & ſi l'Eſpagne retiroit ſes troupes, comment ſe garantir d'une invaſion?

Honte & danger dans les affaires d'Italie.

Le maréchal de Noailles au roi. 17 ſeptemb.

1746. Le maréchal avoit prouvé dans un mémoire, avant les derniers événemens dont on gémissoit, l'extrême importance de continuer la guerre de ce côté-là. Il s'agissoit actuellement d'y déterminer l'Espagne. Le comte d'Argenson le sollicita d'écrire de nouveau pour cette fin; & l'ouvrage fut bientôt fait avec la solidité de raisons, la justesse de méthode & l'honnêteté de sentimens, qui caractérisoient tous les écrits de Noailles.

Noailles chargé d'instruire la cour d'Espagne.

Il s'attache aux motifs les plus capables de faire impression à Madrid; en rappelant d'abord, d'une part les promesses du roi d'Espagne de soutenir les engagemens de son pere, & de l'autre, la sincérité du roi de France, les ordres qu'il a donnés au général de ses troupes d'être soumis en tout à l'infant, & de tout sacrifier au sort de ce prince. Dans les conjonctures malheureuses où l'on se trouve, trois objets doivent fixer les délibérations, l'abandon des Génois, les dangers du royaume de Naples, l'influence de ces revers sur la disposition des esprits. Du parti que l'on prendra, dépendent les succès, soit pour la guerre, soit pour la paix. Si Gènes reste au pouvoir des

Excellentes raisons qu'il expose.

Mém. sur les affaires d'Italie.

Nécessité de sauver Gènes.

Autrichiens & des Piémontois, l'entrée de l'Italie peut être fermée sans retour à la France & à l'Espagne. La cour de Vienne, excitée & secondée par les Anglois, peut aussi tenter la conquête de Naples, ne fût-ce que pour forcer l'Espagne à une paix particuliere, qu'on lui feroit acheter aux dépens de son commerce & de ses lois : cette conquête paroît même très-facile. Enfin les partisans de la guerre vont triompher en Hollande, exagérer la foiblesse des deux couronnes, & augmenter l'espérance de leur imposer les plus dures conditions. 1746.

„ C'est dans de pareilles circonstan- „ ces, dit le maréchal de Noailles, „ qu'on doit faire paroître plus de for- „ ce & de courage ; & loin de se laisser „ abattre par des revers, on doit re- „ doubler ses efforts pour réparer ses „ pertes, rétablir la réputation & „ l'honneur des armes, & reprendre „ le ton de supériorité qui convient à „ deux aussi puissantes monarchies, „ sur-tout lorsqu'elles ne desirent rien „ que de juste & de raisonnable „.

Redoubler les efforts dans les revers.

Il cherche ensuite les remèdes aux malheurs qu'on a éprouvés. “ Dans „ quelque conjoncture que ce soit, on

Remèdes aux malheurs.

1746. „ peut prendre un parti meilleur qu'un „ autre : le pis de tous feroit de n'en „ prendre aucun „. Il propofe donc, comme chofe indifpenfable, de maintenir fur les frontières d'Italie & de rétablir l'armée des deux couronnes ; de ne rien négliger pour la défenfe du royaume de Naples, & d'y faire repaffer, par tous les moyens poffibles, les troupes napolitaines, qui étoient réunies à celles de France & d'Efpagne ; de former fans délai les préparatifs d'entreprifes confidérables ; fans quoi on doit craindre que le roi de Naples ne foit bientôt réduit au fort de l'infant.

Vues des Anglois, dont il faut fe défier.

Il fait obferver en finiffant, que les Anglois fe vantent de défunir les deux branches de la maifon de Bourbon ; que l'Efpagne n'auroit cependant jamais en eux de vrais alliés ; que leur intérêt eft de l'affoiblir & de la mettre dans leur dépendance ; qu'ils feront tous leurs efforts pour l'empêcher, ainfi que la France, de rétablir fa marine ; qu'ils craignent enfin de fe voir forcés à rechercher eux-mêmes la paix, fi ces puiffances, toujours unies, prennent de meilleures mefures qu'elles n'ont fait jufqu'à préfent. Il ne peut y avoir d'alliance folide & fincère, ni pour la France ni pour l'Efpagne, que par leur union

Intérêt de la France & de l'Efpagne à être unies.

1746.

respective. Leur intérêt commun & réciproque leur impose la loi de cette union : leur intérêt commun, en ce que les Anglois sont également les ennemis de la grandeur de l'une & de l'autre : leur intérêt réciproque, en ce que la France trouvera son avantage à participer au commerce d'Espagne, suivant les lois prescrites ; & que l'Espagne aura dans la France un allié, intéressé à l'augmentation de sa gloire & de sa puissance.

La Provence envahie.

Des réflexions si justes devoient frapper la cour de Madrid, comme celle de Versailles, & ne pouvoient être absolument infructueuses. Mais l'orage fondit tout-à-coup sur la Provence. Les Autrichiens venant l'envahir, le marquis de la-Mina se sépara des François, pour aller défendre la Savoie qui restoit à D. Philippe ; le maréchal de Maillebois, avec les foibles débris d'une armée presque anéantie, n'osa disputer le passage du Var ; dès le mois de novembre, les ennemis furent maîtres d'une partie de la province. On trembloit pour Marseille & pour Toulon, lorsque le maréchal de Belle-isle fut envoyé dans le pays, presque sans argent, sans troupes, sans moyens de

Le maréchal de Belle-isle la délivre.

ſubſiſtances. Heureuſement il avoit ſes reſſources de ſon génie & de celui de ſon frere : il poſſédoit la tactique des campemens, la ſcience des détails. Il arrêta les progrès de l'ennemi, déjà
1747. fort embarraſſé pour les vivres. Recevant peu-à-peu des renforts, il fut bientôt en état de lui tenir tête ; & il le força de repaſſer le Var au commencement de février.

Noailles s'empreſſe à le ſeconder. Plus Noailles avoit depuis long-tems de ſujets de plaintes contre Belle-iſle, plus ſon zèle patriotique lui inſpira d'ardeur à le ſeconder dans une conjoncture ſi importante. Il lui écrivoit comme à un ami, parce que le bien de l'état effaçoit à ſes yeux tout grief perſonnel ; il continua de l'aider de ſes lumieres & de ſes conſeils, dont Belle-iſle paroiſſoit alors faire grand cas. Leur correſpondance dura pendant toute la campagne de 1747.

Révolution à Gènes. A la fin de l'année précédente, le peuple de Gènes s'étoit ſoulevé contre les Autrichiens qui l'opprimoient, les avoit chaſſés & avoit eu le courage de repouſſer leurs efforts. Des troupes françoiſes débarquerent dans la ville ; & par leur moyen, une ſi heureuſe

révolution eut tout son effet *. Si l'oppression des Génois étoit une tache pour leurs alliés, la délivrance de Gènes releva en partie la réputation de nos armes. 1747.

Belle-isle & la-Mina ne s'accordent point.

Cette délivrance étoit le principal objet des deux couronnes; car les raisons de Noailles, & son plan général d'opérations militaires, avoient décidé la cour d'Espagne. Il eût été seulement à desirer que l'on convînt d'un plan de campagne, qui ne laissât nul sujet de dispute aux généraux. Belle-isle & la-Mina eurent d'abord des idées bien différentes; l'un & l'autre trop attachés à leurs opinions, pour qu'ils pussent jamais se concilier. Le premier, après avoir repris le comté de Nice & Vintimille, vouloit qu'on pénétrât en Italie par le Dauphiné, & qu'on assiégeât Exilles; il soutenoit que cette diversion feroit lever aux ennemis le siége de Gènes. Le second vouloit qu'on avançât par la côte de la mer; qu'on prit Final & Savone; qu'après avoir

* Le Duc de Boufflers se signala dans cette expédition, & se montra le digne fils d'un grand homme. Il mourut à Gènes de la petite-vérole. Le duc de Richelieu le remplaça, & mit la République en sureté.

1747. délivré Gènes, on s'emparât de Gavi pour établir les quartiers d'hiver dans le Montferrat. Il consentit néanmoins à la diversion du côté d'Exilles.

Leurs divisions continuent après la délivrance de Gènes.

Pendant qu'elle se faisoit, les ennemis levèrent le siege de Gènes. L'Espagnol n'en fut pas plus disposé à changer de sentiment. Le François demeura aussi ferme dans le sien ; & quoique naturellement audacieux, il prétendit que le projet de s'avancer par la côte, tandis que les Anglois étoient maîtres de la mer, avoit des difficultés insurmontables. Ces deux généraux se communiquoient leur objections, y répondoient par écrit, ne s'accordoient point. Le tems pressoit ; leur mésintelligence devenoit fort dangereuse ; & il falloit que la cour donnât ses ordres.

Le systême de Belle-isle désapprouvé par la cour.

Le roi, qui étoit à l'armée de Flandre, tint conseil sur cet objet. Le sentiment unanime fut contraire au sistême de Belle-isle. Outre les ordres qu'on devoit lui envoyer en conséquence, on chargea le maréchal de Noailles de lui écrire toutes les raisons propres à le décider. Il le fit par une longue lettre pleine d'égards & de sagesse, où la matière est discutée dans tous ses points. Il établit la nécessité, soit pour

Noailles l'exhorte à en changer.

Le maréchal

la guerre, soit pour la politique, d'avoir la communication par terre avec Gènes. Il reconnoît les grandes difficultés qui s'y opposent, relativement aux communications, aux subsistances, au transport de l'artillerie : mais il croit que le général, en ayant déjà surmonté plusieurs, pourra les surmonter toutes. Il insiste sur les inconvéniens de l'autre système. L'Espagne, comme il l'observe, ne consentira jamais qu'on agisse par la seule voie du Dauphiné ; la diversion d'Exilles ne calmera point ses craintes pour le royaume de Naples. Ce n'est qu'en se mettant à portée de la Lombardie, qu'elle croira pouvoir empêcher les entreprises des Autrichiens : d'ailleurs toutes les vues du roi étant de finir la guerre, & de procurer un établissement à l'infant, il est d'une extrême importance d'avoir un pied en Italie, & l'on ne peut y entrer en toute saison que par Gènes : les neiges ferment les autres passages la plus grande partie de l'année.

1747. de Noailles au maréchal de Belle-isle. 10 juillet.

La diversion d'Exilles insuffisante.

„ Quel que soit l'événement, ajoute „ Noailles, dans une lettre particu- „ liere, s'il n'est point heureux, dès „ que vous aurez pris toutes les me- „ sures & les précautions qu'exige la

L'ordre du roi justifie le général, en cas de malheur.

Lettre du 13 juillet.

1747. „ prudence, l'ordre du roi vous justi-
„ fie; s'il est heureux, au contraire,
„ comme on peut l'espérer, vous vous
„ comblez de gloire en rendant à l'état
„ le service le plus signalé. Il n'y a que
„ de ne pas tenter l'exécution de ce
„ que le roi veut & desire, qui puisse
„ vous compromettre. Je ne vous di-
„ rai rien sur les moyens : personne
„ n'est plus capable que vous de les
„ produire, de les trouver & de les
„ bien employer „.

Diversion de Coni préférable à l'autre.

Louant encore Belle-isle de l'idée qu'il avoit eue de faire le siége de Coni, il dit que le roi & le conseil regardent cette diversion comme plus avantageuse que celle d'Exilles, en ce qu'elle rapprocheroit de l'objet principal, & que cette place protégeroit & couvriroit la côte de Gènes. Il sembloit pressentir le malheur dont on étoit menacé.

Désastre de l'Assiette.

Mais il n'étoit plus tems de s'en garantir. Le comte de Belle-isle, avec vingt bataillons, avoit déjà pris la route d'Exilles. Un contre-ordre suspendit sa marche. Le marquis de la-Mina, quand on sut la levée du siége de Gènes, consentit à le laisser suivre son projet. Les Piémontois avoient eu le

tems de se renforcer au poste de l'Assiette, où ils l'attendoient dans de terribles retranchemens. On les attaqua sans examiner le péril, sans consulter la prudence. Un carnage affreux des François fut tout le fruit de cette fatale journée. Le comte de Belle-isle y périt, homme infatigable dans le cabinet, intrépide dans l'action, & qui auroit mérité de grands éloges, s'il avoit su modérer l'ardeur de son génie. 1747. Mort du comte de Belle-isle.

Son frere, le maréchal, s'étoit soumis sans balancer aux ordres du roi, mais sans changer d'opinion. Il s'efforce de prouver dans sa réponse à Noailles, que le projet adopté seroit réellement impraticable, quoiqu'on fît revenir le détachement d'Exilles. Il ne dit pas que le dernier désastre ait changé l'état des choses : il insiste sur les mêmes raisons qu'auparavant, & réfute celles qu'on lui avoit opposées. L'envie seule de faire sa cour l'auroit sans doute décidé aux plus grands efforts, s'il eût aperçu quelque apparence de succès. Son frere persiste dans son opinion. Lettre du 28 juillet.

Enfin le général espagnol, prévenu contre les François, & choqué peut-être des retardemens, cantonna ses troupes dans les villages. Alors tout concourroit à persuader qu'il étoit im- Fin de la campagne. *Id.* 7 sept.

possible d'exécuter le projet. Au lieu
1747. d'avancer, on fut quelque tems sur la défensive ; & l'armée se sépara sans avoir tenté aucune expédition nouvelle. On avoit repris les îles de Sainte-Marguerite, Montalban, Ville franche, le comté de Nice, le château de Vintimille. Gènes étoit délivrée. Belle-isle avoit certainement de quoi s'applaudir de sa campagne.

Campagne de Flandre.

Celle de Flandre fut presqu'entierement décisive. Le maréchal de Saxe avoit sous lui deux hommes bien dignes de sa confiance, qu'il chargea d'exécuter une grande partie des entreprises, le comte de Lowendal, danois, & le comte de Saint-Germain, doués comme lui de tous les talens militaires, & de ce courage d'esprit supérieur à tous les obstacles. Déjà le Brabant hollandois étoit conquis, quand le roi partit à l'armée. On se proposoit de prendre Maestricht. Pour l'assiéger, il falloit une bataille. Louis fut encore vainqueur à Lawfeld ; mais l'ennemi se retira sous Maestricht, & le siege devint impossible pour cette année.

Bataille de Lawfeld. 2 juillet.

Siege de Berg-op-Zoom.

On se rabattit d'un autre côté sur Berg-op-Zoom, place réputée imprenable, munie de toute espèce de secours.

Lowendal la prit d'affaut le 17 feptembre. C'eft un de ces événemens extraordinaires, où la valeur françoife femble avoir triomphé de l'art & de la nature. 1747.

Noailles, attaché à la fuite du roi, moins en qualité de guerrier que de miniftre, contribua toujours aux fuccès par fes confeils. Nous en voyons plufieurs preuves dans fes lettres au général, & au comte de Lowendal; car l'eftime l'avoit auffi lié d'amitié avec celui-ci. Le maréchal de Saxe n'envoyant pas affez de troupes pour l'entreprife de Berg-op-Zoom, que les ennemis vouloient à tout prix faire échouer, il lui repréfenta fortement par écrit, jufqu'à deux fois, les raifons effentielles d'en affurer le fuccès: il évita de les expofer dans le confeil en préfence du roi, par cette délicateffe de fentimens fcrupuleufe fur les égards dus à un grand homme. On envoya fucceffivement des renforts au fiege, & ce fut le fruit de fes remontrances.

Confeils de Noailles, utiles pour le fuccès.

Lettres du 5 juillet & du 17 août.

Il avoit de même détourné le général d'un projet fort fingulier, qui auroit pu nuire à fa réputation & au bien public: c'étoit de mettre en fon propre nom des vaiffeaux en mer, pour cou-

Il détourne le maréchal de Saxe d'un projet blâmable.

1747. rir sur les Hollandois. Noailles lui écrivit sur ce point avec la noble franchise de l'amitié. Une pareille entreprise sembloit tendre à la prolongation de la guerre. " Vous connoissez les „ desirs de toute la France, dit-il : „ c'est de vous qu'elle en attend la fin, „ & non la continuation. Ne trompez „ point son attente. Vos propres ré„ flexions suppléeront à tout ce que „ je pourrois vous marquer, sur les „ couleurs noires & odieuses, que „ nombre de gens que votre mérite „ efface ne manqueront point de don„ ner à cette entreprise. Défendez„ vous des mauvais conseils, & ne „ souffrez jamais qu'on donne atteinte „ à votre gloire & à votre réputa„ tion „.

Lettre du 11 avril.

Ménager les Hollandois.

" Il feroit contre la prudence, ajou„ te-t-il, de pousser les Hollandois à „ de certaines extrêmités ; & sans „ chercher des exemples dans des tems „ reculés, ce qui se passe à Gènes en est „ un bien récent. Cette petite répu„ blique brave la puissance de la reine „ de Hongrie. Elle a osé le faire sans „ être assurée d'aucun secours étran„ ger. C'est dans de pareilles circons„ tances que tout homme devient sol-

„ [illegible]t, & que le désespoir tient lieu de „ tous les moyens „. Aussi Noailles regardoit-il d'abord comme très-hasardeuse l'entreprise contre la Hollande, inspirée au roi par le maréchal de Saxe. Il pensoit que des conquêtes en Italie auroient été plus utiles, puisque l'établissement de D. Philippe faisoit l'unique objet de la guerre. Mais l'événement justifia cette entreprise. 1747.

Le systême de la cour étoit, en attaquant les Hollandois avec vigueur, d'user *de beaucoup de ménagemens à l'égard du pays & des peuples*; on vouloit sur-tout faire sentir au gouvernement à quoi il s'exposoit, en se laissant dominer par l'influence des factions étrangères, & l'obliger enfin de concourir sincèrement aux vues pacifiques de Louis XV. *C'est un remède extrême*, dit Noailles dans une autre lettre, *que l'on veut administrer avec douceur, sans néanmoins préjudicier à la fermeté & à la vigueur de l'exécution.*

Systême de la cour à leur égard.

Autre lett. du 11 avril.

Ces ménagemens politiques seroient devenus en effet pernicieux, s'ils avoient affoibli les opérations de la guerre; & l'on se trompoit en s'imaginant qu'ils faciliteroient la conclusion de la paix.

On se trompoit sur ce point.

Noailles avoit raison sur le reste.

1748. Les conſeils du maréchal, par rapport aux courſes maritimes, n'en étoient pas moins fondés. Outre qu'elles auroient irrité les Hollandois, ſans leur faire beaucoup de tort, quels motifs ne pouvoit-on pas prêter à un général comblé de biens, qui auroit paru vouloir encore s'enrichir par le moyen de ſes armateurs?

Obſtination des ennemis

La priſe même de Berg-op-Zoom ne rendit pas la Hollande plus traitable. Elle venoit de rétablir le Stathoudérat, cette grande magiſtrature qui approche de la royauté; elle en avoit revêtu un prince d'Orange, étroitement uni au roi d'Angleterre, & gouverné par l'influence de la cour de Londres. Elle redoubloit les préparatifs de guerre, & tiroit de nouvelles troupes de la Suiſſe. Une armée ruſſe, à la ſolde des Anglois & des Hollandois, alloit même ſe mettre en marche & faire une diverſion. Pour aſſurer le ſuccès de la campagne prochaine, il étoit eſſentiel de prévenir les ennemis; pour accélérer la paix, il falloit en quelque ſorte les atterrer par un coup de foudre.

Noailles auteur du plan de Maeſtricht.

Si le maréchal de Noailles excelloit dans les plans de campagne, il ſe ſurpaſſa lui-même dans cette occaſion,

puiſqu'il traça au maréchal de Saxe celui qui fut exécuté avec tant de ſuccès, & qui termina une guerre ſi opiniâtre. Il lui envoya, le 21 janvier 1748, un mémoire, où les vues politiques & militaires ſont développées avec toute la pénétration du génie *. 1748.

Ses raiſonnemens ſur l'Angleterre.

Il montre d'abord qu'on ne doit plus ſe flatter de parvenir à la paix, ni par la voïe de la Hollande ni par celle de la cour de Vienne ; que ces cours dépendent l'une & l'autre de l'Angleterre, au point que la paix ou la guerre ſont en ſon pouvoir ; que les Anglois, fiers des reſſources de leur commerce, eſpèrent probablement fatiguer la France, l'épuiſer, & la contraindre d'accepter enſuite les conditions qu'il leur plaira de preſcrire. Il prouve qu'on ne peut attaquer efficacement l'Angleterre que dans ſes alliés, en prenant de ſi juſtes meſures qu'elle reconnoiſſe enfin l'inutilité des dettes qu'elle contracte, & les dangers où elle s'expoſeroit par l'abus de ſon crédit. Rien ne l'affectera davantage que le parti de tourner contre les Hollandois les plus grands efforts. Toute conquête ſur eux inquiéteroit

Mém. du maréchal de Noailles.

Il faut l'attaquer dans ſes alliés.

* Voyez les *pièces détachées*.

1748. extrêmement les Anglois. Il s'agit de faire une entreprise prématurée qui prévienne la diversion des Russes, qui facilite de nouvelles expéditions, & qui ôte à l'ennemi les moyens d'entreprendre sur nos conquêtes. Cette entreprise ne peut être que le siége de Maestricht : le maréchal de Noailles en apporte les preuves, & propose ensuite son plan.

Entreprise de Maestricht, nécessaire.

Exposé de ce plan.

Une des principales attentions qu'on doit avoir, selon lui, est de garder un profond secret : il faut donner le change non-seulement aux ennemis, mais aux troupes que l'on emploiera ; il faut laisser dans l'ignorance, jusques au dernier moment, ceux à qui l'exécution sera confiée. Pour cela, on doit tout disposer comme si l'on méditoit le siége de Bréda, & ne pas s'en tenir à de simples feintes, mais se mettre en état d'exécuter quelque entreprise, dans le cas où des difficultés imprévues empêcheroient celle de Maestricht. On préviendra aisément devant cette place les Anglois & les Hollandois. Ce qu'il y a de difficile, c'est d'y prévenir les Autrichiens répandus dans le Luxembourg, le pays de Liége & les environs de Cologne. La meilleure manière est de se porter brusquement

Ibid.

par la gauche de la Meuse, de la passer en plusieurs endroits pour se rassembler à un point; car en commençant par se rassembler en forces, on donneroit l'alarme aux ennemis, & ils auroient le tems de se réunir eux-mêmes: au contraire en marchant de toutes parts à la fois, comme si l'on vouloit insulter quelques quartiers & les enlever, on profitera de la confusion qui se mettra parmi eux. Une partie des troupes passeroient la Meuse à Givet, à Dinant, à Namur, à Hui, à Liége même. Elles se réuniroient pour investir Maestricht du côté de Wick, tandis que d'autres corps s'avançant par les bruyères & en longeant le Démer, viendroient l'investir du côté gauche de la Meuse. 1748.

Avantages de cette expédition.

Quelque parti que l'on prenne, ajoute Noailles, l'entreprise a ses difficultés. "Mais il y a tout lieu de croire „ que de son succès dépend tout celui „ de la campagne prochaine: les avantages qui en résulteroient, sont si „ supérieurs aux inconvéniens qui „ pourroient s'y rencontrer, qu'il paroit de la prudence & d'une sage politique d'en tenter l'événement„. Il soumet ses réflexions au jugement du

1748. général. Voici la réponse qu'il en reçut: elle renferme des idées importantes, dont le miniſtère pouvoit profiter.

Le maréchal de Saxe adopte le plan.

Lettre du maréchal de Saxe. 24 janv.

„ J'ai reçu, mon cher maître, la „ lettre & le mémoire que vous m'a- „ vez envoyés, ſur l'ouverture de la „ campagne prochaine. Que vous di- „ rai-je là-deſſus? Ce ſont ſecrets que „ je voudrois me cacher à moi-même. „ Vous avez de grandes connoiſſan- „ ces; & ce n'eſt pas d'aujourd'hui „ que je penſe ainſi „.

Songer à l'économie.

“ Une choſe ai-je à dire ſur la con- „ tinuation de la guerre. Il eſt certain „ que celui qui aura le plus long-tems „ de l'argent, fera faire la paix à l'au- „ tre, & tirera un grand avantage de „ cette guerre. Il faut donc ſonger à „ l'économie, & y ſonger très-ſérieu- „ ſement, n'avoir & ne faire que le „ néceſſaire. Croyez-vous que cette

Moins d'officiers généraux.

„ grande quantité d'officiers-généraux „ ſoit une épargne, & ſoit une choſe „ utile? Tous ſe payeront de raiſons, „ s'ils voient que c'eſt par économie „ qu'on ne les emploie pas: de ce „ moment leur honneur eſt à couvert, „ & peut-être s'en trouvera-t-il un „ nombre qui n'en feront pas fâchés „.

Avoir des

“ Nous ne nous conduiſons pas bien „ avec

„ avec les Suiſſes, & les ennemis en
„ profitent. Il nous faut des régimens 1748.
„ étrangers encore. Un Allemand nous régimens étrangers.
„ ſert pour trois hommes : il en épar- *Ibid.*
„ gne un au royaume, il en ôte un à
„ nos ennemis, & il nous ſert pour
„ un homme. Il faut les bien payer,
„ & les renvoyer tous à la paix, avec
„ trois mois de paye, officiers & ſol-
„ dats. On peut garder les colonels &
„ les mettre à la penſion : cela n'eſt
„ pas ruineux ; & donner les invali-
„ des aux ſoldats qui ſont eſtropiés au
„ ſervice du roi. Avec cette conduite,
„ vous en aurez tant que vous vou-
„ drez ; & ils ſeront bons dès qu'ils
„ ſeront créés, car ce ſeront tous de
„ vieux ſoldats & des officiers qui font
„ profeſſion des armes. Voilà, mon
„ cher maître, des conſeils que je
„ donne, & ſur leſquels je crois qu'il
„ eſt de votre devoir d'appuyer com-
„ me bon citoyen. Vous connoiſſez
„ ma vénération, & mon attache-
„ ment „.

Il eſt beau de voir le maréchal de Saxe, après tant de victoires, conſerver une entière déférence pour un ami, dont les lumieres avoient ſouvent dirigé ſes entrepriſes. Il l'eſt encore plus Louanges dues aux deux maréchaux.

1748. de voir le maréchal de Noailles s'appliquer en silence à lui combiner de grands desseins, & lui abandonner toute la gloire du succès. Le public n'a vu dans l'expédition admirable de Maestricht que le général qui l'exécuta. Je vais copier le récit qu'en fait M. de Voltaire, afin qu'on puisse comparer l'exécution au plan tracé par Noailles.

Exécution du plan de Noailles.

Préc. du Siècle de Louis XV.

„ La campagne fut ouverte par les „ préparatifs de ce siege important. „ Il falloit faire la même chose à peu„ près que lorsqu'on avoit assiégé Na„ mur, s'ouvrir & s'assurer tous les pas„ sages, forcer une armée entière à se „ retirer, & la mettre dans l'impuis„ sance d'agir. On ne pouvoit venir „ à bout de cette entreprise sans don„ ner le change aux ennemis. Il étoit „ à la fois nécessaire de les tromper, „ & de laisser ignorer son secret à ses „ propres troupes. Les marches de„ voient être tellement combinées, „ que chaque marche abusât l'enne„ mi, & que toutes réussissent à point „ nommé. C'est-là ce qui fut imagi„ né par le maréchal de Saxe, & ar„ rangé par M. de Crémille „.

Marche savante.

„ On fait d'abord croire aux en„ nemis qu'on en veut à Bréda. Le

„ maréchal va lui-même conduire un
„ grand convoi à Berg-op-Zoom, à 1748.
„ la tête de vingt-cinq mille hom-
„ mes, & semble tourner le dos à
„ Maestricht. Une autre division mar-
„ che en même-tems à Tirlemont sur
„ le chemin de Liége; une autre est
„ à Tongres; une autre menace Lu-
„ xembourg, & toutes enfin marchent
„ vers Maestricht à droite & à gauche
„ de la Meuse. Les alliés séparés en
„ plusieurs corps, ne voient le dessein
„ du maréchal, que quand il n'est plus
„ tems de s'y opposer. La ville se
„ trouve investie des deux côtés de
„ la riviere; nul secours n'y peut en-
„ trer. Le duc de Cumberland ne
„ peut plus qu'être témoin de la prise
„ de Maestricht „.

Maestricht investi.

Une marche si justement admirée commença le 4 avril. Noailles écrivit le 11 au général, qu'il espéroit le voir maître de la place dans les premiers jours de mai: "Cette conquête,
„ dit-il, vaut mieux pour la négo-
„ ciation d'Aix-la-Chapelle que les rai-
„ sons les plus fortes & les mieux dé-
„ bitées. J'avoue que je serai bien tou-
„ ché qu'on vous doive la paix, après
„ vous avoir dû le renouvellement de

Noailles attribue toute la gloire à son ami.

1748. „ notre ancienne supériorité sur nos „ ennemis „.

Paix d'Aix-la-Chapelle

La prédiction se vérifia bientôt. Maestricht étant sur le point de succomber, la Hollande étant menacée d'une invasion prochaine, les ennemis desirerent la paix, que Louis XV leur avoit inutilement offerte jusqu'alors. On signa les préliminaires; l'armistice fut fixé au 11 mai; & le traité d'Aix-la-Chapelle termina, au mois d'octobre, cettre guerre déplorable, dont la France avoit presque seule supporté le poids, sans y avoir d'intérêt direct. Elle sacrifia toutes ses conquêtes à l'avantage de ses alliés; encore l'établissement de don Philippe, principal objet de la guerre, auroit-il été probablement meilleur, si l'on eût préféré d'abord la voie des négociations à celle des armes. Nos pertes maritimes enflammerent l'ambition de l'Angleterre, qui desiroit fort d'envahir nos colonies. Malheureusement la précipitation avec laquelle on fit le traité, empêcha de prendre toutes les mesures nécessaires pour ne lui en pas fournir le prétexte.

Mort de la maréchale de Noailles-Bournonville.

Cette année 1748, mourut la mere du maréchal de Noailles, une des femmes de notre siécle qui a mérité le

plus d'éloges, qui aux graces & à la vivacité françoises, a réuni le plus de force d'esprit & le plus de solidité de sentimens; qui a eu la plus nombreuse postérité; qui a le mieux senti les avantages d'une très-longue vie consacrée à tous les devoirs, au milieu de toutes les douceurs de la maternité, de l'amitié & de la vénération publique. Le maréchal, aussi tendre fils que bon pere, écrivit au roi sur un événement si digne de ses larmes : 1748.

" SIRE,

„ La mort vient de me séparer d'une mere que j'aimois, que j'honorois, que je respectois, & avec laquelle je vivois depuis que j'ai atteint l'âge de raison. J'en ai le cœur pénétré de douleur. Je supplie très-humblement V. M. de me permettre de rester encore ici pendant quelques jours, pour lui rendre après sa mort les mêmes devoirs qu'elle a trouvé bons que je lui rendisse pendant toute sa maladie, &c. „

Lettre de son fils sur cet événement.

Lettre du 16 juillet.

1748. *Réponse de la main du roi.*

Bonté du roi.

« Mon coufin. J'ai le malheur de „ n'avoir jamais fu ce que c'eft que „ de perdre une mere ; mais l'ayant „ fenti par des amis, je partage bien „ véritablement avec vous votre jufte „ douleur. J'approuve fort que vous „ reftiez encore quelques jours à Pa- „ ris; après quoi vous ferez bien de „ venir ici pour vous diffiper & pren- „ dre l'air, ce dont vous devez avoir „ grand befoin. Dites au duc d'Ayen „ que j'attends la fin de fa quarantai- „ ne * avec grande impatience. Pour „ ce qui eft du comte de Noailles, je „ me contente du compliment qu'on „ lui fera de ma part. Je fuis fans „ compliment.

Jufqu'au dernier foupir de fa mere, le maréchal de Noailles fut pour elle également rempli de tendreffe & de foumiffion. Ces exemples de vertus antiques font un phénomène dans notre fiécle : ils n'en feroient pas un, fi les parens avoient les mœurs qu'ils doivent defirer de leurs enfans.

* Pour la petite-vérole de fa femme.

On ne peut que lire avec intérêt une ancienne lettre, ſans date, de l'archevêque de Cambrai, Fénélon, à cette amie reſpectable, dont il connoiſſoit mieux que perſonne tout le mérite, & à qui cependant il écrivoit en cenſeur ſévère, pour l'exciter à une grande perfection. Il lui marquoit, lorſqu'elle étoit déjà dans l'âge mur : 1748.

« Vous êtes plus ſolide que le » monde ne croit; mais vous l'êtes » moins que vous ne penſez. Vous » êtes bonne amie, fidelle, ſecrette, » généreuſe, pleine de goût & de diſ» cernement pour le vrai mérite, ſen» ſible à l'amitié des gens eſtimables, » pleine d'inſinuation & d'un certain » tour noble pour ſervir, ſachant » dire à-propos ce qui eſt utile: vous » avez de la pénétration, de la pré» voyance, des expédiens faciles, » avec une droiture & une probité » très-délicates : vous avez même une » ſincère religion, à laquelle je me » fierois plus qu'à celle d'un grand » nombre de demi-dévots. Mais avec » tant de qualités ſolides, un ſeul » défaut vous rend frivole : c'eſt que » vous ne pouvez vous contraindre.

„ Vous donnez de beaux noms à cette
1748. „ foibleſſe ; vous l'appelez ſincérité,
„ liberté ; vous vous ſavez bon gré
„ de n'être ni rampante, ni hypo-
„ crite, ni empreſſée pour la faveur.
„ Mais vous vous trompez vous-mê-
„ me, pour n'avoir rien à vous re-
„ procher.... Vous avez un air de
„ légéreté & de vivacité que rien
„ n'arrête. Il faut connoître à fond
„ votre bon eſprit & vos ſentimens,
„ pour ſe raſſurer ſur cette vivacité
„ pleine de ſaillies. Riez tant qu'il
„ vous plaira avec des gens ſurs &
„ choiſis, qui n'aient pas l'air de ri-
„ re trop, & qui ſachent ne rire qu'à
„ propos ; mais faites un perſonnage
„ ſérieux & meſuré. Promettez dans
„ vos manières toute la ſolidité qu'on
„ trouve quand on vous pénètre.
„ De plus, ne mêlez point le jeu
„ d'eſprit dans les matières les plus
„ ſérieuſes. Vous éludez l'avis le plus
„ important par une plaiſanterie, &
„ vous défendez en riant des maxi-
„ mes fauſſes dont vous n'avez ja-
„ mais été détrompée, parce que vous
„ n'avez jamais écouté aſſez ſérieuſe-
„ ment ni approfondi la vérité......
„ Si vous pouviez prendre ſur vous

„ de vous aſſujettir à une régle, en
„ un moment tout ce qui fait la ſo- 1748.
„ lidité ſe trouveroit raſſemblé en
„ vous. Il ne vous manque qu'un
„ peu plus de réflexions ſérieuſes ſur
„ les grandes vérités, & un peu plus
„ de ccurage contre votre goût „.

Une femme peut bien être admirée, lorſqu'il ne lui manque pas autre choſe.

1749.

LIVRE HUITIEME.

Sujets d'inquiétude du côté de l'Angleterre.

ON jouiſſoit enfin de la paix, on commençoit à en recueillir les avantages ; mais le traité même d'Aix-la-Chapelle, rédigé avec trop peu de prévoyance, laiſſoit des ſemences de diſcorde entre la France & l'Angleterre, au ſujet de leurs colonies d'Amérique. Il importoit d'autant plus d'en prévenir les effets, que l'on ſavoit par expérience combien les forces maritimes donnoient de ſupériorité à nos rivaux ; & que, ſi les campagnes de Flandre avoient été moins glorieuſes, la guerre n'auroit pu finir ſans des pertes conſidérables.

Zèle courageux du maréchal de Noailles.

Le maréchal de Noailles prévit de loin les infortunes dont on étoit menacé. Son zèle ne pouvoit s'endormir au ſein du repos : il veilloit ſur la patrie, tandis que le plaiſir ou l'intérêt prenoit chaque jour plus d'empire ſur les ames. Quelque déſagréable que pût être la vérité, il ſe faiſoit un devoir eſſentiel de la préſenter au roi en de pareilles circonſtances, & pour qu'elle

fit impreſſion, il la développoit dans des mémoires pleins de franchiſe & de ſolidité. Deux mémoires ſur les colonies, datés du premier août 1749, ſont un monument de ce zèle patriotique. Noailles les remit à M. Rouillé, nouveau miniſtre de la marine. Il écrivit au roi ſur le ſeul obſtacle qui lui paroiſſoit pouvoir traverſer l'exécution de ſes vues.

1749.

Précaution qu'il ſuggére au roi. Lettre du 1 août.

“ Votre majeſté n'ignore pas, dit-„ il, qu'il y a eu de tout tems une „ ſorte de jalouſie entre les miniſtères „ de terre & de mer. Je crois que cela „ ne ſubſiſte plus aujourd'hui; mais „ il y a un expédient qui me paroît „ ſimple & indubitable, pour le ſuccès „ de la propoſition dont il s'agit, ſi „ V. M. l'approuve: c'eſt qu'elle dai-„ gne l'adopter, & en donner le pro-„ jet à votre miniſtre de la guerre, „ comme d'une idée qui s'eſt préſentée „ à elle-même „. La prudence exigeoit ces précautions; car on ne trouve guère de miniſtres, dont l'amour propre ne répugne à exécuter des projets, conçus ou propoſés par un autre.

Vues des Anglois ſur nos colonies.

Selon le premier mémoire, que je vais analyſer en peu de mots, il ne faut pas ſe flatter que la réconciliation avec

1749. Premier mémoire sur les colon.

les Anglois soit bien solide. Le traité d'Aix-la-Chapelle prouve seulement le besoin de terminer une guerre onéreuse aux deux nations. Il ont reproché à leur ministère d'avoir conclu la paix. Plusieurs écrits, répandus en Angleterre, disent qu'il falloit s'emparer de nos colonies d'Amérique, seule ressource pour acquitter une partie des dettes immenses de l'état. Les préparatifs de la cour de Londres, son dessein d'occuper la rive gauche du fleuve de Saint-Laurent, l'envoi d'une forte escadre sous prétexte de favoriser le commerce, des réponses ambigues sur les affaires du nord, tout doit persuader qu'elle n'attend qu'une occasion favorable, qu'elle cherchera même à la faire naître, pour envahir nos colonies, détruire notre commerce, & nous mettre hors d'état d'avoir jamais une marine convenable, telle que la France l'a eue dans les belles années du dernier règne.

Leurs démarches suspectes.

Le commerce peut se rétablir de lui-même.

Ibid.

Le commerce n'a besoin que de protection. Il se rétablira de lui-même. L'amour des richesses excite assez les négocians à prendre les moyens de l'augmenter. Il suffit de quelques encouragemens pour certaines parties, que le gouvernement auroit intérêt à

faire fleurir davantage. Mais la ſuite de l'adminiſtration apprendra ce qu'il convient de faire ſur cet objet. 1749.

Quand à la marine, quelque attention qu'on y apporte, elle ne peut ſe rétablir que dans le cours de pluſieurs années. Outre les vaiſſeaux que l'argent procure, il faut des officiers expérimentés & des matelots; il faut chaque année former quelques petites eſcadres, & les envoyer à la mer. Enfin, quand on pourroit parvenir plus tôt qu'on ne le croiroit au rétabliſſement de la marine, il ne ſeroit peut-être pas d'une ſage politique de le laiſſer appercevoir.

(Pour la marine, il faut plus de tems.

Ibid.

Mais l'état des colonies exige le plus prompt remède, & le plus efficace. Il ne s'agit que d'y envoyer des troupes, des officiers, quelques ingénieurs, de l'artillerie, de la poudre, des vivres. Officiers & ſoldats doivent être bien choiſis; on doit leur faire enviſager des récompenſes proportionnées, en leur promettant des établiſſemens conformes à leur état. C'eſt ainſi que s'eſt formée la colonie du Canada, & de ſon extraction militaire vient en partie le courage de ſes habitans.

Expédiens pour les colonies.

Ibid.

Noailles parcourt les différentes co-

Troupes à y envoyer.

1749. lonies; il insiste sur l'Isle-royale ou Louisbourg, dont les Anglois s'étoient emparés & qu'ils devoient rendre; il fait monter à six ou sept mille hommes le nombre de troupes qu'il conviendroit d'envoyer en Amérique.

Moyen de les y faire aller avec joie.

Second mémoire.

La formation de ces troupes est l'objet du second mémoire. Des recrues prises au hasard ne conviennent point; envoyer des régimens entiers, seroit une démarche hasardeuse & qui auroit trop d'éclat. „ Les troupes qu'on destineroit à cet usage, n'obéiroient qu'à „ regret, & se regarderoient comme „ exilées de leur patrie „. Celles qu'on destine pour l'Amérique devroient y aller avec joie, avec l'idée d'y faire une sorte de fortune, chacun selon son état. Pour remplir cette vue, on propose de tirer de chaque compagnie de l'infanterie françoise, quelques soldats de bonne volonté; d'en former des compagnies indépendantes; de mettre à leur tête des officiers réformés, les plus propres à de pareilles commissions: il y en a beaucoup de pauvres, qui ne savent que dévenir, & qui se trouveront peut-être forcés de chercher fortune dans les pays étrangers: autant de sujets utiles perdus pour la France.

Formation de compagnies indépendantes.

Trois hommes tirés par chaque compagnie donneroient le nombre suffisant. Les troupes de terre ne s'appercevroient pas d'un changement si peu considérable, & les colonies y gagneroient de grandes ressources. " C'est un „ premier fonds qui profitera de cent „ pour un, & dont on ne peu assez „ estimer la valeur „.

1749.

On ne se préparoit point à l'orage.

Sans vouloir discuter les avantages ni les inconvéniens de ce projet, nous observerons que le zèle & la prévoyance du maréchal de Noailles étoient d'autant plus nécessaires, que l'orage se formoit réellement, & qu'on ne s'y préparoit point.

1751.

Mouvemens pour l'élection d'un roi des Romains.

Mém. du marquis de Puisieulx.

En février 1751, le marquis de Puisieulx, ministre des affaires étrangères, présenta de son côté un mémoire à Louis XV, au sujet des mouvemens que se donnoient les ennemis naturels de la France, pour l'élection d'un roi des Romains, titre qu'ils vouloient procurer à l'archiduc Joseph, fils de l'empereur. La cour de Londres, de concert avec celles de Vienne & de Pétersbourg, y travailloit, selon lui, sans égard pour les constitutions de l'empire, ni pour les couronnes qui pouvoient s'y intéresser. Le ministre jugeoit

1751. mal-à-propos, qu'il étoit de la dignité d'un roi de France de se mêler de cette affaire. Mais il avoit raison de regarder les démarches de l'Angleterre comme une preuve de sentimens suspects. Il avoit encore plus raison de dire au monarque, après lui avoir exposé la nécessité de se tenir prêt, & de montrer de la vigueur, que, si l'on négligeoit les précautions convenables, les ministres n'auroient qu'un langage & une conduite timides ou imprudentes; que les ennemis s'en apercevroient, en abuseroient; que les alliés se prêteroient aux tems & aux conjonctures; que l'Angleterre prendroit un ton despotique & insultant; qu'on ne pourroit longtems le souffrir, & qu'on se trouveroit forcé à reprendre les armes, après qu'on auroit perdu sa considération & ses alliances.

Bonnes réflexions du marquis de Puisieulx.

Le roi communiqua le mémoire au maréchal de Noailles, en lui ordonnant de faire ses observations. Ce ministre toujours courageux à dire la vérité, dans l'espérance qu'elle ne seroit pas toujours stérile, indiqua d'abord la partie foible qui demandoit le plus de soins, si l'on vouloit se mettre en état de repousser les périls. C'étoient les finances.

Noailles consulté insiste sur l'état des finances.

Lettre au roi 5 février.

On ne pouvoit, ſans beaucoup d'argent, ſuivre les vues judicieuſes de Puiſieulx. Il falloit néceſſairement ou augmenter la recette, ou diminuer les dépenſes du roi. Le premier parti ſuppoſoit une augmentation d'impôts, & le royaume gémiſſoit déjà ſous le poids dont il étoit accablé. Le ſecond parti reſtoit ſeul à prendre; mais il rencontroit de trop grands obſtacles. 1751.

La vérité dans la bouche d'un fidèle ſerviteur.

« Je ſais, ſire, dit le maréchal, que
„ vous aimez la vérité, & que ſouvent
„ elle a de la peine à parvenir juſqu'au
„ pied du trône. De qui peut & doit
„ l'attendre votre majeſté, ſi ce n'eſt Ibid.
„ d'un ſerviteur fidèle, qui a blanchi à
„ ſon ſervice & à celui de ſes peres,
„ qui vous a voué l'attachement le plus
„ tendre & le plus reſpectueux, & qui
„ chaque jour avance dans une carrière
„ dont le terme ne peut être fort éloi-
„ gné? „

Comparer les dépenſes anciennes aux nouvelles.

Il ſupplie le roi de ſe faire repréſenter l'état des dépenſes de Louis XIV, *dans le tems de la plus grande ſplendeur de ſa cour*, & de les comparer à la dépenſe actuelle. Quoiqu'il faille plus d'argent qu'autrefois pour chaque objet, le roi jugeroit lui-même de ce qu'il peut retrancher ou diminuer. *Si l'on parve-*

1751. *noit seulement à réprimer les abus, on combleroit les vœux de la France.*

Anecdot. du ministère de Louis XIV. « J'ai vieilli à la cour, continue-t-il ; „ & pour faire connoître à votre majesté combien peu l'intérêt de l'état dé-

Ibid. „ termine quelquefois les ministres, je „ ne dois pas lui laisser ignorer ce qui „ est arrivé au successeur de M. Colbert: „ c'étoit M. le Pelletier, honnête hom- „ me, mais homme médiocre, & qui „ ne plaisoit ni à M. de Louvois, ni „ à M. de Seignelai. M. de Louvois „ proposa au roi une dépense de trente „ millions : il en fit confidence à M. „ de Seignelai, qui de son côté lui dit „ en avoir proposé la veille une de vingt „ millions ; & le tout pour voir com- „ ment M. le Pelletier pourroit s'en „ tirer. Je suis bien éloigné, sire, de „ penser qu'on soit aujourd'hui dans „ un pareil cas ; mais comme il n'a „ été que trop ordinaire, que l'inti- „ mité ne fut point sincère entre le „ ministre de la guerre & celui de la „ finance, j'en tirerois un nouveau „ motif de croire que les dépenses, „ proposées pour la guerre, devroient „ être examinées & débattues en vo- „ tre conseil „.

Abus non réformés. Elles étoient monstrueuses, ces dé-

penſes, ainſi que beaucoup d'autres ; mais l'économie n'étoit pas alors le goût des miniſtres, & l'extrême indulgence du roi, ou la force de l'habitude contribuoient trop à maintenir les diſſipations. 1751.

Au reſte, Noailles ne penſoit pas comme Puiſieulx, que la conduite des cours de Vienne & de Londres, pour l'élection d'un roi des Romains, ſans le concours de la France, fut un motif ou une annonce de guerre. "Rien n'eſt „ plus ſage, ſelon lui, que de prévoir „ tous les événemens poſſibles ; mais „ ſi l'on devoit agir en conſéquence „ de tout ce qui peut arriver, l'excès „ des précautions deviendroit plus „ nuiſible, que le mal qu'on chercheroit à éviter. Il eſt donc prudent de „ mettre des bornes à la prévoyance, „ & de ſe renfermer dans les idées les „ plus prochaines & les plus vraiſemblables. A ce premier principe, on „ en ajoutera un ſecond : Qu'un gouvernement ſage & puiſſant doit avoir „ pour baſe & pour règle de ſon adminiſtration, la juſtice, l'équité & la „ raiſon „. Auſſi conſeille-t-il ſagement de ne point s'oppoſer à l'élection de l'archiduc, ſi les lois de l'empire n'y

Noailles juge qu'on ne doit pas s'oppoſer à l'élection de l'archiduc.

Mémoire d'obſervat.

1751. ſont pas violées, & que l'on ne reclame pas la garantie de la France.

Il développe le ſyſtême des Anglois.

Il ſoutient qu'on doit ſe précautionner principalement contre les entrepriſes de l'Angleterre. “ Le ſyſtême anglois eſt connu : c'eſt d'arriver par „ la ſupériorité des richeſſes à celle de „ la puiſſance ; & l'Amérique ſeule peut „ leur en frayer le chemin “. Mais l'Angleterre ne ſera pas tentée de faire la guerre en Europe, lorſqu'elle ne pourra ſe flatter de la faire avec ſuccès pour elle-même en Amérique. Il ſemble donc que le point eſſentiel eſt de mettre les colonies en ſureté ; que cette dépenſe doit paſſer avant les autres, puiſqu'on ſe trouve dans l'impuiſſance de fournir à toutes ; enfin, que, ſi la bonne adminiſtration au-dedans aſſure les ſuccès au-dehors, on doit prendre garde que des précautions exceſſives qui la dérangeroient, ne produiſent beaucoup plus de mal que de bien.

Il conſeille une alliance avec le roi de Sardaig.

En cas de guerre, devoit-on s'allier avec le roi de Sardaigne, ou non ? C'étoit un problême, & les préventions contraires à cette alliance dominoient aſſez généralement. Noailles approfondit la queſtion dans un mémoire particulier : il ſoutient l'affirma-

tive; & voici la subſtance de ſes idées. Tous les motifs de reſſentiment doivent d'abord être écartés : ce ſont des reproches, & non des raiſons. Les princes ne font des traités ni par haine ni par amitié. L'intérêt de leurs états doit décider de leurs alliances; & ſi l'on diſcutoit ſcrupuleuſement la conduite de toutes les puiſſances de l'Europe, par rapport à l'obſervation exacte & fidelle des traités, il s'en trouveroit peu exemptes de toute cenſure. La cour de Turin a l'ambition de s'agrandir; mais l'augmentation de cette puiſſance n'eſt pas un ſujet d'inquiétude, puiſqu'elle n'auroit lieu qu'aux dépens de la maiſon d'Autriche, plus conſtamment ennemie de la France que celle de Savoie. En ſuppoſant le roi de Sardaigne maître de la Lombardie, le voilà dès-lors entouré d'ennemis : l'Italie entiere ſe ligueroit contre lui par la crainte ſeule; & l'empire & la maiſon d'Autriche, ayant été dépouillés, feroient ſes ennemis irréconciliables. Il ne pourroit preſque ſe paſſer de notre alliance; les états voiſins s'empreſſeroient de mériter la protection du roi, qui auroit dès-lors dans

1752.

les reſſentimens.

Troiſieme mémoire.

L'agrandiſſement de cette puiſſance ne devroit pas inquiéter.

Ibid.

ce pays toute l'influence desirable pour

1751. la dignité de sa couronne.

Intérêts de l'infant duc de Parme.

L'infant, duc de Parme, seroit exposé, on en convient : mais il y a deux partis à prendre en traitant avec la

Ibid. cour de Turin ; l'un de former à ce prince une barriere du côté de la Lombardie, & de lui assurer des communications avec l'état de Gènes ; l'autre, de lui procurer un échange avantageux, tel que le duché de Savoie, auquel peut-être on ajouteroit le comté de

Et du roi de Naples.

Nice ou la Sardaigne. Quant au roi de Naples, il n'est pas douteux que la puissance autrichienne en Italie ne soit la seule redoutable pour lui. Ainsi, l'Espagne, qui n'a rien plus à cœur de ce côté-là que la sureté des deux infans, adopteroit sans doute volontiers ce systême de politique. Elle ne desire plus autant qu'on le pense de rentrer en possession du Milanès ; elle tourne principalement ses vues au rétablissement de l'intérieur de la monarchie, à celui de la marine & du commerce, & à la conservation de ses colonies d'Amérique.

Importance de la diversion d'Italie

En un mot, le maréchal prouve la nécessité de s'unir au roi de Sardaigne, pour consolider les alliances qu'on au-

roit avec le roi de Pruſſe & les puiſſances du nord ; rien n'étant plus utile en cas de guerre que la diverſion d'Italie, dont le ſuccès dépendra toujours de cette union. 1751.

On étoit alors bien éloigné de prévoir que tout le ſyſtême de l'Europe changeroit en 1756 ; que le roi de Pruſſe, ligué avec l'Angleterre, deviendroit l'ennemi de la France ; que la France & l'Autriche oublieroient leur ancienne inimitié, & ſe ligueroient contre eux ; que l'Italie ſeroit en repos, tandis qu'on ſe maſſacreroit ailleurs ; que le ſort des armes confondroit les eſpérances les mieux fondées. Mais il n'en eſt pas moins vrai que, ſi le gouvernement avoit été actif, prévoyant, économe, on eût évité les plus grands malheurs.

On ne prévoyoit pas que tout le ſyſtême de l'Europe changeroit bientôt.

Le roi connoiſſoit le triſte état de ſes finances : pour y remédier, il penſoit à faire une réforme dans les troupes. Il conſulta le maréchal de Noailles, qui ſentoit parfaitement le beſoin qu'on avoit de l'économie, & qui lui prouva néanmoins que ; dans l'état critique des affaires de l'Europe, une pareille réforme ſeroit dangereuſe. C'étoit aux vaines & ſtériles dépenſes de la cour qu'il

Economie mal entendue.

Lettre du maréchal de Noailles au roi. 29 juillet.

1751. falloit chercher du remède, & c'eſt à quoi l'on ne penſoit pas.

La cour d'Eſpagne indiſpoſée contre la France.

Il importoit extrêmement de reſſerrer les nœuds de l'union entre la France & l'Eſpagne. Outre les anciens griefs, la cour de Madrid prétendoit en avoir de nouveaux depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, ſe plaignant que le traité eût été conclu ſans lui en donner une connoiſſance ſuffiſante. Le jeune roi conſervoit des impreſſions déſavantageuſes, que lui avoit inſpirées, quand il étoit prince des Aſturies, la conduite de l'évêque de Rennes notre ambaſſadeur. Le marquis de Vaulgrenant, ſucceſſeur de ce miniſtre, quoique plus circonſpect & plus ſage, réuſſiſſoit peu faute d'activité ou de repréſentation.

Mémoire du maréchal de Noailles. ſept. 1752.

Le duc de Duras choiſi pour ambaſſadeur.

On deſiroit un ambaſſadeur plus capable de plaire aux Eſpagnols; qui fût homme titré, pour que la grandeſſe ne le tentât point; qui eût une femme en état de repréſenter avec nobleſſe; enfin, qui joignît aux talens tout l'extérieur, dont on a quelquefois beſoin pour ſe concilier le peuple & les grands. C'eſt ce que le maréchal de Noailles expoſa dans un mémoire, ſans déſigner perſonne. Le choix tomba ſur le duc de Duras qu'il aimoit, dont il eſtimoit l'eſprit

l'esprit & les qualités de citoyen, & avec lequel il entretint depuis une correspondance suivie sur les affaires. 1752.

Il lui donna, dans plusieurs de ses lettres, les conseils d'une amitié éclairée par l'expérience. Modérer son zèle; se borner les six premiers mois à écouter, à démêler d'abord le caractère de la nation en général, & celui des personnes en place; devenir flegmatique, s'il est possible, & *prendre une dose d'opium, afin de se mettre à l'unisson de plus d'un grand* de la cour; ne point trop presser la lenteur espagnole; retrancher une partie de ces graces naturelles, qui deviendroient une sorte de reproche aux manieres du pays; se conduire dans les commencemens avec beaucoup de retenue, à l'égard d'un ministère défiant & ombrageux: voilà ce que le maréchal conseilloit d'abord au nouvel ambassadeur. En effet, la commission étant des plus épineuses, le zèle ne pouvoit être ni trop prévoyant, ni trop circonspect.

Conseils que lui donne le maréchal de Noailles.

Lettre du 20 octobre 1752, &c.

Le duc de Duras arriva le 27 novembre 1752 à Madrid. Son début y fut plus heureux qu'on ne devoit l'espérer dans les conjonctures. Le roi Ferdinand aimoit l'auguste maison de Fran-

Heureux début de l'ambassadeur.

Etat de cette cour.

ce, d'où il tiroit son origine : mais la reine portugaise, qui pouvoit tout, haïssoit la France ; & un musicien d'Italie, Farinelli, voué aux Anglois & au parti autrichien, la gouvernoit avec une sorte d'empire. Le marquis de la Encenada & M. de Carvajal, les deux ministres, étoient publiquement divisés. Un jésuite confesseur du roi, le P. Rabajo, avoit un extrême ascendant, & il étoit aussi difficile qu'essentiel de s'insinuer dans son esprit.

1752. Lettres du duc de Duras au maréchal de Noailles.

Mauvaise opinion qu'on y avoit de la France.

Les disputes fatales du clergé & du parlement de Paris, faisoient d'ailleurs en Espagne un effet terrible. Tantôt on représentoit la France comme le séjour de l'athéïsme ; tantôt on disoit que l'autorité royale étoit presque entierement perdue, & que l'anarchie régnoit dans tous les ordres. L'ambassadeur avoue qu'il ne savoit que répondre à de pareilles attaques. Il évitoit de parler sur ces matieres épineuses, sur lesquelles en effet on ne pouvoit rien dire de satisfaisant.

1753. L'ambassadeur fait du progrès.

Enfin, peu de mois après son arrivée, il croyoit pouvoir compter sur les dispositions favorables du roi d'Espagne, sur celles du confesseur & du marquis de la Encenada ; il espéroit

gagner aussi Carvajal, homme difficultueux & prévenu contre les François; il ne doutoit pas que le parti de l'Angleterre & de l'Autriche ne s'affoiblît tous les jours. Les apparences étoient de bon augure; mais dans les cours plus qu'ailleurs, il faut toujours se défier des apparences, sur-tout lorsqu'une révolution soudaine dans le ministère peut déconcerter les mesures les mieux prises. 1753.

Comme le duc insistoit sur l'importance de l'union entre les deux couronnes, Carvajal lui dit qu'elle étoit établie par le traité de Fontainebleau, pacte irrévocable de famille, & qu'il suffisoit d'en retrancher ce qui avoit rapport à la guerre de 1741. Ce traité n'étoit point connu de l'ambassadeur: il en demanda la communication au marquis de Saint-Contest, ministre des affaires étrangeres après la retraite de Puisieulx. Ce ministre refusa d'abord. Mais le maréchal de Noailles lui en envoya une copie, avec des observations très-sages qu'on peut regarder comme le fondement du pacte de famille conclu depuis.

On insiste sur le traité de Fontainebleau.

Il prouve que le traité de Fontainebleau, dont presque tous les articles

Il falloit une alliance plus solide.

regardoient la guerre de ce tems-là, & dont l'exécution étoit devenue impossible par les circonstances, est comme annullé par le traité d'Aix-la-Chapelle; en sorte que, si les deux couronnes doivent resserrer les noeuds de leur union, ce doit être l'objet d'une convention nouvelle & d'un véritable pacte de famille. Leur intérêt le demande: les Anglois & les Hollandois seroient peut-être moins entreprenans, s'ils présumoient moins de la modération & des ménagemens avec lesquels on en use à leur égard. Il vaut mieux prévenir leurs offenses par ce moyen, que de se laisser insensiblement réduire à la dure nécessité d'en tirer satisfaction.

1753. Observ. sommaire sur le traité de Fontain.

Traité pour un tems, *Ibid.*

„ Un traité n'est ordinairement qu'une union passagere, qui dure autant „ que l'état où l'on étoit, soit de paix „ ou de guerre, lorsqu'on l'a contracté; ou qui se borne à quelque objet „ particulier, stipule la mesure des secours à se donner mutuellement dans „ les cas prévus, & détermine la récompense ou l'équivalent proportionné aux secours donnés par l'une „ des parties.

Vrai pacte de famille.

„ Un pacte de famille unit les maisons régnantes, ainsi que leurs états

„ Il a naturellement deux objets, la „ conservation des familles sur le trône qu'elles occupent, & la conservation de leurs états dans leur intégrité. Ces stipulations doivent embrasser tous les tems & toutes les „ circonstances : la paix ni la guerre „ ne doit les altérer ni les changer. „ Les secours mutuels ne sont ni déterminés ni bornés. Nul autre équivalent que la confiance d'un secours „ réciproque. L'amitié, la sureté, la „ défense mutuelles, sont les conditions essentielles de ce pacte. S'il „ n'engage point à intervenir dans toutes les guerres offensives, il ne permet pas de rester simple spectateur. „ Dès qu'il résulte des événemens, „ que les succès & les suites de ces „ mêmes guerres affectent la sureté & „ la conservation des états de l'une des „ deux familles, il faut alors la secourir de toutes ses forces. Enfin, l'on „ se doit, dans toutes les occasions, le „ secours des bons offices, la communication des griefs que l'on peut „ avoir contre les autres puissances, „ & le concert des mesures pour repousser les injures qui peuvent donner atteinte à la paix, à la tranquil-

1753. *Ibid.*

Obligations mutuelles.

1753\. ,, lité, à la gloire & aux droits de ,, l'une des deux familles, & de leurs ,, états.

« Telle est l'idée que l'on se fait ,, d'un véritable pacte de famille irré- ,, vocable, tel qu'on suppose qu'il de- ,, vroit être entre la France & l'Espa- ,, gne, & que l'on croit être de leur ,, intérêt de contracter pour leur com- ,, mun avantage ,,.

Ibid.

La cour de Madrid ne se prête point à ce qu'on desiroit.

Le ministère de Versailles desiroit ardemment un traité de cette nature. Le duc de Duras entroit dans ses vues avec zèle, & avec toute la dextérité possible. Mais il n'obtint que des paroles incertaines; soit que la cour de Madrid conservât encore trop de défiance; soit qu'elle craignit, comme Carvajal l'assura au nom du roi, que la conclusion d'un pareil traité ne devînt un prétexte de guerre, avant qu'on fût en état de la soutenir.

Affaire de l'infant & de l'infante.

Depuis le commencement de l'ambassade, le duc suivoit une affaire dont le maréchal de Noailles étoit spécialement chargé, par attachement pour une princesse bien digne d'exciter son zèle. Il s'agissoit de réconcilier avec la cour d'Espagne l'infant D. Philippe & l'infante, fille chérie de Louis XV.

L'un & l'autre avoient déplu; ou faute de certains ménagemens, ou faute d'une administration convenable à l'état de leurs affaires. On se plaignoit de ce qu'ils n'écrivoient ni au roi ni à la reine; on leur reprochoit de ne point régler leurs dépenses, & on les laissoit dans de fâcheux embarras. Leur établissement à Parme étoit d'autant plus dispendieux, qu'on y trouvoit moins de ressources; & qu'accoutumés à la magnificence des cours où ils étoient nés, ils en avoient pris le goût, qu'ils jugeoient même nécessaire pour soutenir l'éclat de leur naissance. Un petit état, mal administré jusqu'alors, ne pouvoit réellement suffire aux besoins des souverains. Louis XV, libéral envers sa fille, souhaitoit que le roi Ferdinand le fût envers son frere. Il offroit de partager avec l'Espagne les frais du subside qu'on leur donneroit.

1753.

Leur établissement à Parme.

Cette affaire coûta des soins infinis au maréchal de Noailles & au duc de Duras. Le premier avoit la confiance de l'infant & de l'infante, recevoit d'eux toutes les marques d'une sincère amitié, y répondoit par des conseils pleins de sagesse, qui produisirent leur effet, en applanissant les voies de la con-

Difficultés pour leur obtenir des secours d'Espagne.

1753. ciliation. Le ſecond vint à bout de lever toutes les difficultés que l'humeur, non-ſeulement du roi & de la reine d'Eſpagne, mais des miniſtres eſpagnols, oppoſoit aux arrangemens qu'on projetoit. Il ſe flatta de réuſſir bientôt; il eſſuya néanmoins les dégoûts d'une lenteur déſolante.

1754. Subſide qu'on leur accorde.

Enfin, le marquis de Grimaldi eut commiſſion d'aller à Parme examiner les choſes, & ce ne fut qu'au mois d'avril 1754 que l'affaire fut décidée. On accorda une penſion de deux cent vingt-cinq mille livres de notre monnoye à don Philippe, & une ſomme un peu plus forte pour payer ſes dettes. On fit eſpérer qu'il y auroit une augmentation dans la ſuite. De tels ſecours, quelque médiocres qu'ils paruſſent, joints à ceux de la France, pouvoient vivifier l'état de Parme, ſi jamais l'adminiſtration étoit entre les mains d'un homme habile, déſintéreſſé, laborieux, attentif aux petits détails, & capable de vues ſupérieures. Le prince & la princeſſe jetoient déjà les yeux ſur un François attaché à leur ſervice, M. du Tillot, qui depuis s'eſt rendu célèbre dans cette adminiſtration; mais l'Eſpa-

gne vouloit alors arranger le gouvernement.

1754.

Révolution à la cour d'Espagne.

La cour de Madrid change tout-à-coup de face, lorsque l'ambassadeur de France sembloit toucher au dénouement de sa principale affaire. A force de patience & de soins, il avoit dissipé les préventions de Carvajal : il étoit sûr des sentimens du confesseur ; il comptoit déjà sur le musicien Farinelli. Une maladie emporte Carvajal ; le duc d'Huescar, ennemi de la-Encénada, est chargé par *intérim* des affaires étrangères ; on les destine à Wall, ambassadeur en Angleterre, irlandois d'origigine, né en France, mais secrettement favorable aux Anglois. Ils avoient depuis long-tems pour ambassadeur en Espagne Keen, politique adroit & profond, qu'une connoissance parfaite du pays, & l'argent qu'il y répandoit, rendoient extrêmement dangereux. Ces trois hommes devoient souhaiter la ruine du marquis de la-Encénada : elle arriva comme un coup de foudre, sans que le duc de Duras eût pu la prévoir.

Wall.

Keen.

Disgrace de la-Encénada.

On avoit gagné la reine, avide d'argent ; on persuada au roi que son ministre le trahissoit ; on engagea ce prin-

ce naturellement foible à le faire arrêter le 20 juillet, à une heure après minuit. La Encenada ne démentit point son courage, & tomba de la plus haute fortune sans montrer aucune foiblesse. Ses papiers furent saisis. Ils ne contenoient rien qui ne fût à sa décharge. On trouva son testament fait en 1750, dans lequel il prioit le roi de vouloir bien être son légataire universel. On y trouva une lettre toute récente du pape, qui lui offroit le chapeau de cardinal : le ministre s'étoit excusé sur ce qu'il vouloit le tenir du roi, dont il avoit reçu tant de biens & tant d'honneurs pour lesquels il n'étoit pas né.

1754.

Désordres que produit cet événement.

Cette révolution consterna la cour & la ville. Le confesseur ni Farinelli ne furent pas moins étonnés que les autres, tant la trame avoit été secrette ; le dernier demanda même à se retirer. " Tout est en désordre, écrivoit le duc " de Duras ; une conjuration n'auroit " pas produit plus de confusion. Les " grands qui ne l'aimoient point, ne " dissimulent pas leur douleur ; les mi" litaires s'expliquent librement, " moins par l'attachement qu'ils " avoient pour leur ancien ministre, " que par les conséquences qu'ils en

Lettre à M. de St. contest. 27 juillet.

„ tirent ; les gens sages & vrais Es- 1754.
„ pagnols se désespèrent ; les finan-
„ ciers disent hautement qu'ils ne
„ fourniront pas un sou, & les marins
„ se regardent comme perdus : certai-
„ nement ils vont être abandonnés „.

La-Encénada avoit été peint, aux yeux du roi d'Espagne, comme un homme vendu à la France & au roi de Naples ; qui sacrifioit les intérêts de son maître à ces deux puissances ; qui n'avoit acquis que par ses concussions un immense mobilier ; qui ne travailloit point, & se livroit par paresse à des subalternes qu'il laissoit voler publiquement. Il parut bientôt, par les adoucissemens qu'on mit à sa disgrace, que la haine & l'envie lui avoient supposé des crimes.

Le ministre n'étoit pas criminel.

Mais Huescar & Wall n'en étoient pas moins éloignés de ses principes. Déjà ils tâchoient d'inspirer au roi une entière neutralité : ils insinuoient que la France ne desiroit qu'une rupture avec l'Angleterre ; qu'entraînée par les suggestions du roi de Prusse, elle se brouilleroit aussi avec l'Allemagne ; que l'Espagne joueroit le plus beau rôle, en demeurant simple spectatrice de ces différends ; qu'elle en deviendroit alors

On inspire au roi la neutralité.

l'arbitre, & donneroit la loi à toute l'Europe. Un tel systême étoit aussi faux que contraire à l'union desirée.

1754.

Noailles ranime le courage de l'ambassadeur.

Lettres du 13 & du 22 août.

Dans ces circonstances, le maréchal de Noailles n'oublia rien pour ranimer le courage de l'ambassadeur, & pour l'aider de ses conseils. " Souvenez-„ vous, mon cher duc, lui dit-il, que „ tout ministre dans une cour étran-„ gère, quelque intime que cette cour „ puisse être, doit être impartial pour „ les ministres du pays où il se trouve... „ Il ne faut jamais qu'un événement „ puisse nous ébranler, & il n'en ar-„ rive guère, qu'il ne s'offre en même-„ tems de nouveaux moyens & de „ nouvelles ressources... Il est fâcheux „ d'avoir des difficultés à vaincre, il „ est glorieux de les surmonter; & il „ n'y a pas de philosophie assez apathi-„ que pour rendre insensible au plaisir „ de déconcerter ses envieux.... Un „ ministre dans les pays étrangers ne „ peut être trop réservé sur les pro-„ nostics; & il y a dans l'esprit hu-„ main une semence de malice, qui „ engage à relever volontiers les er-„ reurs en ce genre. Je vous prie ce-„ pendant de ne me point priver de „ vos conjectures. On peut & l'on doit

Conseil de prudence.

„ répandre avec liberté & confiance „ toutes ſes idées, même ſes rêves, „ dans le ſein de ſon ami. Mais vous „ devez apporter beaucoup de circonſ- „ pection, lorſque vous parlerez des „ événemens du futur contingent, „ dans les dépêches deſtinées à être „ lues dans le conſeil du roi „. 1754.

Les Anglois taxent Louis XV de vouloir la guerre.

En même-tems le maréchal travailloit à un long mémoire, que Louis XV devoit envoyer au roi d'Eſpagne, pour le détromper des fauſſes préventions qu'on cherchoit à lui donner. Les Anglois, malgré leurs entrepriſes violentes en Amérique & dans les Indes orientales, oſoient aſſurer qu'ils ne reſpiroient que la paix, & accuſoient la France de vouloir allumer la guerre par ambition. Cette ruſe politique étoit appuyée par Wall, ſoit qu'il fût de bonne-foi ou non. Le mémoire démontre la vérité. On y voit toutes les démarches pacifiques de Louis; on y voit ſa modération inaltérable, qui auroit produit de meilleurs effets, ſi le gouvernement avoit eu autant de nerf pour ſoutenir la guerre que d'envie de l'éviter.

Sa conduite les dément.

Depuis le traité d'Aix-la-Chapelle, il ne ceſſoit réellement de calmer par

1754. Mémoire du maréchal de Noailles. 1 octobre.

tous les moyens possibles la fermentation de l'Europe. Les cours de Vienne, de Londres & de Pétersbourg ayant voulu soulever l'empire sous de vains prétextes, contre les rois de Prusse & de Suède, il avoit dissipé cet orage. Il avoit ensuite promis de concourir à l'élection de l'archiduc Joseph pour roi des Romains, pourvu qu'elle se fit conformément aux lois de l'empire. En un mot, il s'étoit efforcé de terminer entre ces puissances tous les différends qui tendoient à une rupture.

Commissaires pour terminer les différends à l'amiable.

Les contestations avec l'Angleterre au sujet de l'Amérique septentrionale, & spécialement des limites de l'Acadie, devoient finir à l'amiable, pour peu que cette nation ambitieuse voulût se prêter à un accommodement. Des commissaires furent nommés de part & d'autre, & s'assemblèrent en septembre 1750. Les Anglois avancèrent des prétentions exorbitantes, on y opposa un mémoire fondé sur des preuves certaines. Ils demandèrent qu'on en suspendît la publication, de peur qu'elle n'excitât en Angleterre des mouvemens contraires à la paix. On y consentit. Ils ne cherchoient qu'à traîner l'affaire en longueur; & au commen-

Ibid.

Chicane des Anglois, qui rompt

cement de 1753, ils manifestèrent assez leur intention, par une chicane qui arrêta le cours des conférences. Jusqu'alors ils avoient traité en langue françoise : c'étoit l'usage de l'Angleterre, même en traitant avec d'autres cours. Tout-à-coup ils refuserent de donner leurs mémoires en françois. On leur représenta en vain que la France ne prétendoit, par cet usage, aucune prééminence de nation à nation. Ils s'opiniâtrérent dans leur refus, & dès-lors cessa tout le travail des commissaires.

1754. les conférences. Ibid.

Cependant les Anglois augmentoient leurs forces en Amérique, y envoyoient des troupes, y étendoient leurs limites, construisoient des forts sur le territoire de la France, travailloient à débaucher les sauvages nos alliés, formoient des établissemens sur la rivière de l'Ohio, d'où ils pouvoient envahir nos possessions. On essuya même de leur part quelques hostilités mêlées de perfidie ; & ils ne se montroient guère plus modérés sur les côtes d'Afrique ni dans les Indes.

Leurs entreprises.

Noailles, en exposant ces faits, découvre le danger qui menace les colonies espagnoles ainsi que les nôtres.

Nécessité de s'y opposer.

54. *Ibid.* Convaincu que l'Angleterre médite la conquête d'une grande partie de l'Amérique, pour dominer souverainement en Europe par les richesses, il met dans le plus grand jour la nécessité de se réunir contre ses dangereuses entreprises.

Ils veulent désunir la France & l'Espagne.

" Telle est, dit-il, la célèbre balan-
„ ce du pouvoir, le fameux équilibre
„ de puissance, que les Anglois font
„ tant valoir & dont on parle depuis
„ si long-tems. Comme les deux seu-
„ les puissances qui peuvent y opposer
„ des obstacles efficaces, sont la Fran-
„ ce & l'Espagne, ce n'est qu'en les
„ désunissant qu'on peut parvenir à
„ l'exécution de ces grands desseins ;
„ & c'est-là le vrai motif des soins in-
„ fatigables, que la cour d'Angleterre
„ emploie pour rompre les liens de
„ leur union, cimentée tant de fois
„ par le sang des sujets des deux mo-
„ narchies. Mais ces efforts, & la sour-
„ ce dont ils viennent, ne peuvent
„ être pour elles qu'un avertissement
„ de les resserrer chaque jour davan-
„ tage. En effet quelles sont les cours
„ qui veulent les diviser? celles même
„ qui ont entrepris de ravir à main ar-
„ mée le trône d'Espagne & celui des

Motifs qui doivent resserrer leur union.

„ Indes à Philippe V, pere de sa majesté Catholique, & qui ont été de tout tems les rivales & les ennemies irréconciliables des diverses branches de la maison de France. Quelle est la puissance qu'ils veulent rendre suspecte au roi Catholique? celle même qui a acquis par ses travaux, ses trésors, & le sang de ses sujets, ce trône d'Espagne au roi Philippe V & à sa postérité. Quel est le prince dont ils veulent rompre l'union avec le roi d'Espagne? c'est celui qui lui est attaché par le triple nœud du sang, de l'estime & de l'amitié; qui n'a d'autre ambition que de maintenir la tranquillité générale; & à qui la gloire & les intérêts de l'Espagne sont aussi chers que les siens propres? Quel est le monarque enfin à qui ces cours en veulent imposer? un roi dont la probité fait le caractère distinctif, un roi qui a pris la justice pour appui de son règne, & dont la tendre amitié est égale à celle de S. M. pour lui... Il ne reste de défenseurs à l'Europe que le roi & le roi d'Espagne; & c'est dans leur union & leur prévoyance que 1754.

1754. „ réside le salut de leur empire & celui de l'Europe entiere „.

Louis appuie les raisons du maréchal.

Louis envoya ce mémoire à Ferdinand, avec une lettre dont le maréchal de Noailles lui avoit donné le projet, approuvé des autres ministres.

Lettre de Louis XV au roi d'Espag. 1 octobre.

“ J'ai trop de motifs, dit-il, qui m'assurent des sentimens de votre majesté, pour penser que j'aie besoin „ de lui développer les miens. Cependant pour arrêter les suites que pourroient avoir, dans votre cour, les „ pratiques & manœuvres sourdes de „ gens ou prévenus, ou mal intentionnés, en y répandant de semblables „ propos, je me suis déterminé à faire „ dresser un mémoire que j'ordonne „ au duc de Duras de remettre à V. „ M. Je la prie de vouloir bien le lire. „ Elle y verra la patience sans mesure „ que j'observe depuis quatre ans, par „ rapport aux injustes procédés de „ l'Angleterre „.

La cour d'Espagne ne se rend point à ses desirs.

A cette lettre, le roi Ferdinand répondit par toutes les assurances d'une sincère amitié, insistant néanmoins sur le besoin de la paix, & se montrant bien résolu de la maintenir. Sa réponse étoit accompagnée d'un mémoire, où l'on disoit : “ Sa majesté Catholique

Lettre & mémoire du 27 novemb.

1754.

„ comprend l'importance de la bonne „ harmonie des deux couronnes, & „ des branches de la maison de Bourbon. Mais ayant toujours devant les „ yeux la jalousie avec laquelle les autres puissances l'ont considérée & la „ regardent encore, en même-tems „ que par inclination & par convenance elle desire & tâche de la cimenter, elle croit que pour le bien commun, & pour que les autres puissances la respectent, sans craindre „ qu'elle produise une conspiration ouverte, il est de l'intérêt des deux „ monarques de ne pas faire trop d'éclat. La tranquillité générale dont „ l'Europe jouit, l'application avec laquelle ses princes tâchent d'en retirer le bénéfice, persuadent qu'aucun d'eux ne se portera facilement „ à la troubler dans le cas présent, ... „ & qu'au contraire chacun tâchera, „ avec ses alliés, d'appaiser l'ardeur „ des esprits pour éteindre cette étincelle de discorde; &c. „

Les Anglois vouloient cependant la guerre.

Ou Wall étoit lui-même dans l'erreur, ce qu'on ne peut présumer, ou il trompoit le roi d'Espagne. Certainement les Anglois vouloient la guerre, s'y préparoient, la commençoient en

quelque sorte. Ils n'ignoroient pas leurs
1754. avantages sur la France, affoiblie par des plaies internes, par le mécontentement des peuples, par le mauvais état des finances & de la marine, par le peu de concert du ministère. Leurs dettes étoient énormes, mais ils comptoient sur leur crédit ; ils espéroient qu'en détruisant notre commerce, ils augmenteroient infiniment leurs ressources. La nation échauffée entraînoit la cour : des ministres pacifiques n'auroient pu résister à ce torrent.

1755.

Noailles développe leur systême d'ambition.

Louis XV ayant demandé au conseil, que chacun donnât par écrit son sentiment sur la situation des affaires, le maréchal de Noailles écrivit encore un mémoire, où le systême politique des Anglois étoit développé.

Mém. du 15 février.

„ Quelque chimérique, dit-il, que „ soit le projet de la monarchie universelle, celui d'une influence universelle par le moyen des richesses „ cesseroit d'être une chimère, si une „ nation parvenoit à se rendre seule „ maîtresse du commerce de l'Amérique. La partie du nord, occupée „ par les François & par les Anglois, „ en est la partie la plus peuplée, la „ plus forte en hommes, & peut-être

Avantages de l'Amérique septentrionale.

„ la ſeule ſuſceptible de l'être à un certain point, par la nature du climat ; en ſorte que le vrai moyen de parvenir à ſe rendre maître de l'Amérique entiere, ſeroit de s'emparer de l'Amérique ſeptentrionale : c'eſt dans cette vue que les Anglois n'omettent aucun moyen d'en chaſſer les François. Plus l'Angleterre eſt épuiſée par ſes dettes, plus elle pourſuit avec ardeur & avec conſtance l'exécution d'un projet, qui mettroit des richeſſes immenſes en ſa diſpoſition, & qui lui fourniroit des reſſources qu'elle ne pourroit peut-être ſe procurer d'aucune autre maniere..... La deſtinée des états, ſire, eſt dans les mains de Dieu. Ce qui dépend des hommes eſt de ſe conduire avec ſageſſe, juſtice & prudence, de veiller ſurtout à la conſervation de leur honneur & de leur réputation ; & il ſeroit moins honteux pour la France d'abandonner l'Amérique aux Anglois, après une guerre malheureuſe, que de la leur laiſſer envahir en pleine paix, ſans tenter de la défendre..... „ 1755.

Néceſſité de la défendre.

“ Enfin, ſire, on ne doit rien omettre tant pour prévenir la guerre,

Joindre la modération & la fermeté.

1755. „ s'il est possible, que pour la faire „ avec succès, si l'on s'y trouve forcé „ par la conduite & par les mesures „ de l'Angleterre. On ne peut user de „ trop de modération ni de trop de „ justice, pour ôter tout prétexte aux „ imputations dont elle cherche à noir„ cir la France; on ne peut avoir trop „ de soins ni de vigilance, pour dé„ truire dans toutes les cours les im„ pressions défavorables, que ses émis„ saires ne cessent d'y répandre; on „ ne peut enfin se conduire avec trop „ de fermeté; puisqu'on a reconnu „ par expérience, que tous les ména„ gemens qu'on a eus pour l'Angleter„ re, n'ont servi jusqu'ici qu'à l'en„ courager à en manquer de nouveau „ pour la France „.

Avis du maréchal. L'avis du maréchal étoit de faire passer des troupes dans les colonies, & d'assembler un corps considérable sur la Meuse, parce que la crainte d'une guerre de terre pouvoit seule contenir les Anglois, & en imposer à leur roi par le danger qui menaceroit son électorat de Hanover. On devoit, selon lui, montrer une ferme résolution de repousser la force par la force, mais

auſſi de préférer les voies de conciliation à celles des armes.

1755.

L'Angleterre devoit ſe repentir un jour de ſon ambition.

Ses réflexions ſur les projets de l'Angleterre, ſes craintes pour les colonies françoiſes, n'étoient que trop bien fondées. Mais la politique pouvoit aſſurer dès-lors, que ſi l'Angleterre parvenoit au but de ſon ambition, elle y trouveroit un principe de décadence. Une exceſſive grandeur affoiblit toujours les reſſorts d'un gouvernement : ou la corruption le dégrade, ou la diſcorde déchire ſon ſein. Les peuples ambitieux vengent eux-mêmes tôt ou tard l'humanité, des maux dont ils l'ont fait gémir.

Sujets de douleur pour la France.

Cependant il étoit affreux que, pour des diſputes ſur quelques cantons de l'Amérique, on vît le feu de la guerre prêt à recommencer ſes ravages, & que l'honneur de la France inſultée exigeât que l'on courût les riſques de cet incendie. Il étoit ſur tout malheureux que les conſeils de Noailles, depuis la paix, euſſent été inutiles ; qu'on n'eût pris aucune précaution contre le danger, & que des moyens tardifs ne puſſent déſormais ſuppléer à ceux qu'on auroit dû prendre. Ce que le maréchal

écrivoit à l'ambassadeur devoit inspirer beaucoup d'inquietude.

1755.

Négligence fatale du ministère.

Le maréchal de Noailles au duc de Duras. 24 avril.

„ Nous donnons le spectacle des „ préparatifs d'une guerre, dont le „ succès ne seroit pas douteux, si nous „ ne nous étions pas négligés sur no- „ tre marine, & que nous fussions en „ état aujourd'hui de mettre une qua- „ rantaine de vaisseaux en mer. Mais „ nous n'avons point pensé à augmen- „ ter nos forces, ni à prendre les „ mesures nécessaires pour combattre „ nos ennemis à armes égales. J'igno- „ re même si l'on a un projet fixe & „ bien médité. On ne pense à rien; on „ désaprouve même ceux qui se don- „ nent la peine de penser à quelque „ chose. Former des plans, en com- „ biner les différentes parties, en pré- „ voir les inconvéniens, en assurer „ l'exécution, cela s'appelle ici avoir „ l'esprit systématique; & nos politi- „ ques ne connoissent point de plus „ grand outrage, que celui d'en être „ soupçonnés „.

On n'avoit rien fait de ce qu'il auroit fallu faire.

“ On auroit pu, comme je le pro- „ posai en 1749, faire défiler succes- „ sivement, sans éclat & sans bruit, „ des troupes dans le Canada, qui y „ seroient entrées sans courir aucun „ risque,

„ riſque, & qui y auroient contenu „ les Anglois dans les bornes de leurs „ poſſeſſions; au lieu que nous ne „ ſaurions être aujourd'hui bien raſſu- „ rés ſur le ſort de celles que nous y „ envoyons. Les François que nous „ y avons déja, ſont exercés dans le „ métier de la guerre: les Anglois au „ contraire n'y ſont que de ſimples cul- „ tivateurs. Nous n'avons pas ſu pro- „ fiter, quand il en étoit tems, de nos „ avantages; & je ne connois point „ ceux que nous pouvons nous pro- „ mettre, dans l'état où ſe trouvent les „ choſes par notre inaction & notre „ indolence „. 1755.

“ L'Eſpagne eſt trop intéreſſée à ſe „ joindre à nous, ſi la guerre a lieu, „ pour ne pas prendre ce parti. Mais „ les épreuves que nous avons faites, „ ne permettent plus de réunir les „ deux nations ſous le même comman- „ dement. Chacune veut s'attribuer „ l'honneur du triomphe dans les vic- „ toires, & rejeter dans les défaites „ réciproquement l'une ſur l'autre la „ cauſe des diſgraces: d'où il ne reſul- „ te que des jalouſies & des aigreurs „ toujours favorables aux ennemis. Il „ faut que les François & les Eſpa-

Difficulté d'agir avec les Eſpagnols.

1755. „ gnols agissent séparément, à moins „ que des besoins pressans n'exigent „ un redoublement de secours, qu'une „ nation ne pourroit se procurer sans „ recourir à l'autre „.

Wall détermine le roi d'Espagne à la neutralité.

Le duc de Duras, encore plus que le maréchal de Noailles, se flattoit toujours que l'attachement du roi d'Espagne pour sa maison, que l'intérêt de sa couronne, lui feroit prendre un parti si convenable. Mais la cour de Londres, sans doute mieux instruite, comptoit sur la neutralité de celle de Madrid, & vouloit profiter de la foiblesse de la France. Elle fit enfin sa déclaration de guerre en attaquant les vaisseaux François. Wall persuada au roi que c'étoit une insulte particuliere, susceptible d'accommodement; une étincelle qui pouvoit embraser l'Europe, si l'Espagne n'usoit de la plus grande circonspection; qu'on feroit toujours à tems de se déclarer, en cas que la guerre devînt sérieuse; qu'on la rendroit générale par une démarche précipitée; & qu'alors on deviendroit responsable, devant Dieu, des calamités qu'elle entraîneroit sur l'Europe. Frappé de ces raisons ou de ces prétextes, le monarque scrupuleux & pacifi-

Le duc de Duras au maréchal de Noailles. 6 août.

que fit assez entendre, même par des réponses ambigues de son ministre, qu'il se borneroit à une entiere neutralité. 1755.

Le duc de Duras finit son ambassade.

Déjà le duc de Duras finissoit ses trois ans d'ambassade. Un homme de son rang ne pouvoit plus, dans de pareilles conjonctures, rester en butte aux préventions du ministère espagnol. Il demanda son rappel, comme on le desiroit; & Louis XV lui donna sur le champ des preuves de satisfaction, récompenses de son zèle & de ses travaux. La mort de Carvajal, & la disgrace de la-Encénada, furent pour lui un de ces événemens malheureux, qui renversent subitement dans les cours les projets les mieux conçus & les plus justes espérances.

Conseils du maréch. de Noailles au roi.

Jamais la France ne s'étoit trouvée, depuis le commencement du règne, dans une situation aussi périlleuse. On avoit négligé les conseils du maréchal de Noailles, on devoit s'en repentir. Animé du même zèle qu'auparavant pour le bien public, malgré le poids de la vieillesse, il travailla encore en ministre également éclairé & laborieux. Dans un premier mémoire, il indique au roi ce que les conjonctures exigent

Mémoire du 20 juillet.

1755. de plus pressant, soit pour la sureté du royaume & des colonies, soit pour la défense du commerce & pour diminuer les avantages des Anglois. „ Rétablir
„ votre autorité au-dedans, lui dit-il,
„ & toujours dans la vue de n'en fai-
„ re usage que selon votre équité na-
„ turelle, c'est un préalable sans le-
„ quel vous ne pouvez ni vous dé-
„ fendre contre vos ennemis ni les
„ attaquer „.

Si l'on doit agir par mer ou par terre. Mém. du 21 juillet.

Dans un second mémoire, il traite une question qui embarrassoit & divisoit le conseil, savoir s'il ne conviendroit pas de rendre la guerre générale en attaquant les Pays-bas, plutôt que de la faire seulement aux Anglois par mer, étant hors d'état de se défendre contre eux. Le roi avoit ordonné aux ministres de discuter par écrit le pour & le contre. Noailles fait voir d'abord les avantages que produiroit une conquête rapide des Pays-bas, supposé qu'elle fût possible comme on le disoit; conquête qui pourroit se justifier par l'infraction du traité d'Aix-la-Chapelle, dont toutes les puissances contractantes avoient fait une garantie réciproque. Mais il observe que c'est le moyen de s'attirer une guerre généra-

Inconvéniens d'une entreprise sur les Pays-bas.

le; que cette guerre paroîtra vraisemblablement très-injuste. Si elle est malheureuse, que n'aura-t-on pas à craindre? Si elle se soutient sur terre avec une espèce d'égalité, la France, *qui dépense toujours le double de ses ennemis*, épuisée d'hommes & d'argent, sera peut-être encore heureuse de faire à l'Angleterre de grands sacrifices, pour acheter une paix capable de lui enlever sa considération, en rehaussant celle des Anglois. Dans la derniere guerre, tout étoit incomparablement plus favorable au-dedans & au-dehors. Qu'en est-il cependant resulté? quoique le roi rendit généreusement ses conquêtes, ses ennemis n'ont signé qu'à regret le traité d'Aix-la-Chapelle. 1755.

Après avoir exposé tous les dangers d'une guerre générale: „ Voilà, sire, „ continue le maréchal, un tableau „ fort effrayant. Il est peut-être trop „ chargé, & peut-être aussi ne con„ tient-il rien qui ne soit dans l'ordre „ des choses très-possibles „.

Noailles préfere une guerre maritime, quoique nécessairement malheureuse.

„ S'il falloit absolument se fixer à „ une résolution, mon opinion seroit „ de porter tous ses efforts à se défen„ dre contre l'Angleterre. Si on parta„ ge ses vues, & qu'on les tourne du

1755. „ côté de la guerre de terre, celle-ci „ abſorbera tout : le dénouement en „ ſera de laiſſer les Anglois plus puiſ- „ ſans qu'ils n'auront jamais été, & „ par conſéquent les maîtres du ſort „ de la France en particulier, & de „ l'Europe en général. Ce n'eſt que „ dans une guerre maritime, & au „ milieu même des diſgraces que V. „ M. peut eſpérer de former ſa mari- „ ne, & de lui redonner cette ame & „ cette vie qu'elle a eue pendant un „ tems, ſous le règne du feu roi, „ qu'elle a perdue par des circonſtan- „ ces & des événemens ſinguliers, par „ une politique mal entendue, mais „ peut-être forcée, vu la ſituation où „ ſe trouverent l'Eſpagne & la France „ par le teſtament de Charles II après „ la mort de ce prince „.

Sa politique juſtifiée par l'événement.

Qu'on réfléchiſſe aux événemens d'une guerre déplorable, où la France, quoique unie à l'Autriche, a eſſuyé ſur terre autant de malheurs que ſur mer; & l'on jugera ſi le conſeil du maréchal de Noailles étoit fondé en raiſon. C'eſt lui qui propoſa l'expédition de Minorque, par laquelle on débuta glorieuſement contre les Anglois en 1756; mais il connoiſſoit trop bien les vices

du gouvernement, pour ne pas craindre & ne pas prévoir les maux qui devoient en être la ſuite. 1755.

Son zèle à repréſenter les déſordres.

En 1753, il avoit eu le courage d'écrire au roi une lettre pleine de force & de vérité, ſur les déſordres publics dont l'influence devenoit chaque jour plus dangereuſe. Les morceaux que j'en vais tranſcrire, apprendront du moins que la cour poſſédoit encore un vrai citoyen.

Sa conſcience l'oblige de parler.

Lettre au roi du 6 mai.

“ J'ai vu, ſire, une partie des tems
„ heureux du régne du feu roi; j'en
„ ai vu les revers & les malheurs; j'ai
„ vu le feu roi dans l'amertume & la
„ douleur, ſon conſeil dans le décou-
„ ragement, & ſes peuples dans la dé-
„ ſolation: mais je n'ai point vu des
„ tems auſſi critiques, & qui annon-
„ cent des ſuites plus fâcheuſes que
„ les circonſtances où nous ſommes.
„ J'avoue à V. M. que je me ſens in-
„ térieurement agité & tourmenté par
„ les mouvemens ſecrets de ma conſ-
„ cience & de mon honneur, pour
„ développer à mon roi les ſentimens
„ les plus intimes de mon ame: je
„ craindrois même ſur la fin de mes
„ jours, qui ne peuvent déſormais
„ être bien longs, de me voir livré

„ aux plus cuisans remords, si je dis-
„ simulois à V. M. ce que je sais, ce
„ que je vois, ce que j'entends de ce
„ qui peut intéresser le bien de son
„ état & sa gloire personnelle.... „

Discrédit du gouvernement.

“ Tant qu'un gouvernement, sire,
„ conserve son crédit & son autorité,
„ il y a des remèdes à tout. Mais lors-
„ que les sentimens & les principes
„ qui entretiennent dans les sujets l'es-
„ prit d'obéissance, de soumission, &
„ l'amour de leur prince & de leur
„ patrie, viennent à se pervertir &
„ s'anéantissent; alors malgré un cal-
„ me apparent, & qui n'est pas tel au-
„ jourd'hui, le danger est plus grand
„ qu'on ne pense, & sans qu'on s'en
„ apperçoive, un état penche vers sa
„ ruine „.

Divisions intérieures, qu'un roi ne peut ignorer & qu'il devroit étouffer.

“ L'inclination naturelle des Fran-
„ çois est d'aimer leur prince. Tous
„ ceux qui ont l'honneur de vous ap-
„ procher, sire, se livrent aux impres-
„ sions que font sur eux votre bonté
„ & votre affabilité. Les peuples sup-
„ posent volontiers que les maux qu'ils
„ ressentent sont ignorés; que s'ils
„ étoient connus, on y remédieroit:
„ cette idée les console, & entretient
„ quelque tems leur amour pour le

„ souverain. Mais ces sentimens s'altèrent bientôt, lorsque les divisions „ dans le gouvernement & à la cour „ sont publiques, que le dernier bourgeois de Paris en est informé, qu'il „ n'y a pas d'étrangers qui n'en soit „ instruit, que les maux qui en sont „ une suite nécessaire se font sentir au-dedans & au-dehors : on ne peut „ plus supposer alors que le maître, „ témoin de tout ce qui se passe à la „ cour, ne les sache; & l'idée qu'il „ les tolère, détruit, sire, l'opinion „ que les étrangers doivent avoir de „ V. M. & alienent les esprits de vos „ propres sujets „.

Désordre général.

" Le trouble & la confusion régnent „ dans tous les ordres de l'état, la licence est extrême; on ne connoit „ plus de règles, de bienséances ni de „ subordination; chacun vise à l'indépendance; on ne voit que mécontentement, & on n'entend que murmures; la fermentation des têtes est „ portée au dernier degré; toute émulation est éteinte; toutes les connoissances utiles s'anéantissent; & les „ hommes capables de servir l'état deviennent si rares, qu'à peine on en „ nomme encore quelques-uns „.

Ruine des principes.

« On ne compte plus sur d'autres
» moyens pour parvenir que ceux de
» l'intrigue, de la cabale, de la faveur
» & de la protection ; l'amour de la
» patrie & du nom françois est deve-
» nu un ridicule ; il s'est introduit une
» fausse philosophie qui conduit à la
» molesse, au luxe & à l'indolence ;
» on n'envisage qu'avec indifférence
» les troubles qui peuvent agiter l'é-
» tat, & si l'on daigne en parler, ce
» n'est que pour fronder le gouverne-
» ment..... C'est à ce renversement de
» tous principes, qu'on doit attribuer
» la division qui sépare si scandaleuse-
» ment le clergé & les magistrats. Les
» choses sont arrivées à un tel point ;
» qu'il est d'une nécessité absolue d'y
» apporter les plus prompts remèdes.
» On a osé dire dans votre conseil que
» cela étoit impossible ; mais rien,
» sire, ne vous sera impossible lorsque
» vous le voudrez bien, & que vous
» le voudrez efficacement ».

Querelles du clergé & de la magistrature.

(Les particularités qui suivent, quoique très-connues dans le tems, me paroissent de nature à ne pouvoir être publiées).

Découragement des bons citoyens.

« M'est-il permis, sire, d'en faire
» l'aveu à V. M.....? Les circonstan-

„ ces actuelles ſont ſi capables de flé-
„ trir le cœur, que tout homme ver-
„ tueux eſt tenté de ſe concentrer en
„ lui-même. Mon âge & l'ancienneté
„ de mes ſervices ſuffiroient ſeuls pour
„ me faire deſirer la retraite, ſi mon
„ zèle & mon attachement pour la
„ perſonne ſacrée de V. M. ne me re-
„ tenoient auprès d'elle „.

“ Pardonnez-moi, ſire, d'avoir oſé
„ entrer dans un auſſi triſte détail avec
„ V. M. Mais je la ſupplie de conſidé-
„ rer que c'eſt le dernier effort du
„ courage, & l'effet de la juſte con-
„ fiance que l'on doit avoir dans la
„ probité de ſon maître, dans ſa droi-
„ ture & dans ſon amour pour la vé-
„ rité, que d'oſer lui annoncer que
„ ſon gouvernement s'affoiblit, que
„ ſon autorité ſe perd, que les liens
„ qui lui attachent ſes peuples, ſe
„ rompent journellement, & que l'o-
„ pinion des étrangers s'altère.

Vérités qu'on ne peut dire ſans un grand courage.

“ Il y a peu de perſonnes dans vôtre
„ cour, ſire, qui ne préférent à une
„ pareille démarche un ſilence pru-
„ dent, je l'avoue, mais qui n'en eſt
„ pas moins criminel. Et quelles en
„ ſeroient les funeſtes ſuites? des mal-
„ heurs auxquels ils devient impoſſi-

Silence criminel.

„ ble de remédier, & qui font alors
„ connoître aux rois, mais trop tard,
„ qu'ils n'ont point eu de véritable
„ serviteur qui les aimât pour eux-mê-
„ mes, & qu'ils n'ont eu que des cour-
„ tisans; des flatteurs, des ministres
„ foibles, intéressés & peut-être infi-
„ dèles „.

Inutilité des bons conseils.

Trop de cabales & d'illusions environnoient le trône, pour que ces remontrances fussent efficaces. La mort du marquis de Saint-Contest, en 1754, occasionna des mutations dans les départemens, sans que les affaires changeassent en mieux. La guerre s'alluma: tout devoit faire trembler pour l'avenir.

Le maréchal de Noailles demande sa retraite.

Le maréchal de Noailles, dont le zèle ne s'étoit jamais découragé, sentit enfin que l'âge & les circonstances l'obligeoient à se retirer du conseil.

Il écrivit au roi, le 28 mars 1756, cette lettre attendrissante:

“ SIRE,

Ses raisons exposées avec éloquence.

„ Après avoir vieilli au service de
„ V. M. & à celui du feu roi votre
„ auguste bisaïeul, je crains de suc-
„ comber bientôt sous le poids des

„ années & des infirmités. Peut-être
„ n'aurai-je plus dans peu la force de
„ sentir mon état, moins encore le
„ courage d'en faire le triste aveu, &
„ de prendre en conséquence le parti
„ le plus convenable.

„ Depuis long-tems, sire, je me
„ sens combattre par deux sentimens
„ opposés. A ne consulter que les mou-
„ vemens de mon cœur, ainsi que le
„ zèle & l'attachement que j'ai voués
„ à V. M. dès l'instant de sa naissance,
„ tout me porteroit à ne m'éloigner
„ jamais de sa personne.

" Mais la raison & les plus sérieu-
„ ses réflexions me font sentir que
„ l'heure de la retraite est enfin arri-
„ vée. Mes forces ne répondent plus
„ à mon zèle. V. M. est témoin elle-
„ même d'une surdité qui augmente
„ chaque jour; ma vue s'affoiblit:
„ j'ai beaucoup de peine à écrire, &
„ même à lire. Mes jambes fléchissent
„ & ne supportent qu'avec peine le
„ poids de mon corps. Ce qu'il y a de
„ plus essentiel, c'est que les facultés de
„ l'esprit dépérissent avec celles du
„ corps. Ma mémoire se perd: j'ai sou-
„ vent peine à rappeller les noms pro-
„ pres les plus ordinaires: je n'ai plus

„ l'esprit aussi présent: les idées sont lentes à s'offrir & plus difficiles à se mûrir & à se combiner. En un mot, sire, je sens tous les avant-coureurs de la décrépitude, qui m'annonçent que je ne dois plus m'occuper que du dernier avenir & du soin de m'y préparer.

" Voilà, sire, dans la plus exacte vérité l'état où je me trouve. Je tremble de végéter au milieu de votre cour, d'y faire un personnage indécent, d'y devenir à charge; & je n'envisage rien de plus humiliant que de se survivre à soi-même, & de ternir ainsi la fin d'une longue carriere.

" Tous ces motifs m'engagent, sire, à supplier V. M. de me permettre de passer dans la retraite & le repos les restes d'une vie, qui a été uniquement consacrée à son service & à celui de son état.

" J'ose cependant, sire, demander à V. M. de me conserver mon appartement, afin que j'aie la consolation de pouvoir plusieurs fois dans l'année lui présenter mes hommages, & qu'elle daigne permettre au plus vieux de ses serviteurs d'appro-

„ cher de sa personne, & de compter
„ au nombre de ses jours heureux
„ ceux auxquels il aura la satisfaction
„ de voir un maître, qu'il a toujours
„ également chéri & respecté.

„ Du fond de ma retraite, je ne
„ cesserai, sire, d'offrir mes voeux
„ pour la gloire, le bonheur & la tran-
„ quillité de V. M.

„ Conservez-moi, sire, vos précieu-
„ ses bontés. Ne doutez jamais de ma
„ parfaite reconnoissance de celles dont
„ je vous suis redevable, ainsi que de
„ toutes les graces que j'ai reçues de
„ V. M. Je la conjure de rendre justi-
„ ce à l'attachement sincère, au zèle
„ ardent que j'ai toujours pour son
„ service, que l'âge ne peut éteindre
„ ni amortir, & qui sera toujours
„ profondément gravé au fond de
„ mon cœur jusqu'à mon dernier
„ soupir „.

Réponse de la main du roi.

Le roi approuve sa démarche.

" Mon cousin. Quelque peine que
„ je ressente d'être privé des conseils,
„ & des marques d'un attachement
„ qui m'étoit aussi agréable qu'utile,
„ je ne puis qu'applaudir au parti que

„ votre sagesse vous fait prendre, & je
„ vous accorde la permission que vous
„ me demandez de vous retirer. Je
„ vous accorde aussi celle de garder
„ votre appartement ici, & desire que
„ vous en fassiez usage long-tems; &
„ que vous jouissiez encore bien du
„ tems de la justice que je rends à vos
„ anciens services, & à votre attache-
„ ment à ma personne depuis le jour
„ de ma naissance; mes bontés & ma
„ bienveillance en seront toujours le
„ prix. Sur ce, je prie Dieu, &c. A
„ Versailles, le 13 avril 1756„.

C'étoit le tems où les passions prenoient le plus d'empire à la cour. Noailles y devoit paroître déplacé; mais Louis XV conserva pour lui les sentimens qu'il méritoit.

Le maréch. demande une survivance pour son petit-fils.

A la fin de l'année 1758, le maréchal le pria de faire passer la charge de capitaine des gardes au duc d'Ayen son fils, & d'en accorder la survivance à son petit-fils le comte (aujourd'hui duc) d'Ayen. Après avoir donné pour motifs son âge de 80 ans, & les services rendus dans cette charge par quatre générations consécutives de sa famille, pendant le cours de cent dix années, il ajoute: " Je ne tomberai

Lettre au roi 23 décemb.

„ pas, ſire, dans l'inconvénient & le
„ ridicule des peres & grands-peres,
„ en vous exaltant le mérite & les ta-
„ lens du comte d'Ayen. Je me bor-
„ nerai à dire ſimplement à V. M. que
„ juſques à préſent nous n'avons re-
„ connu en lui que des diſpoſitions,
„ qui peuvent nous annoncer de quoi
„ faire un très-bon ſujet. Il eſt capa-
„ ble d'application; on a été content
„ de lui aux camps de paix, où il a été
„ avec ſon régiment. Il a depuis fait
„ deux campagnes, pendant leſquel-
„ les, je ne craindrai pas de le dire,
„ perſonne n'a montré plus de volon-
„ té ni plus d'ardeur pour le métier
„ de la guerre. J'eſpère, ſire, avec
„ confiance, que V. M. ne fera pas
„ moins éprouver de bontés à ma race,
„ que le feu roi en a fait éprouver à
„ mes ancètres. Mon pere n'avoit
„ qu'environ douze ans, lorſque
„ Louis XIV lui donna la ſurvivance
„ de mon grand pere „.

Réponſe remarquable de Louis XV.

Le roi connoiſſoit l'abus des ſurvivances: il avoit réſolu de le réformer; réſolution qui fut peu ſolide. Mais il jugea, & le public ne pouvoit juger autrement, que ce cas particulier étoit des plus favorables. Sa réponſe mérite

d'être conſervée; la négligence même du ſtyle y ſemble peindre ſon caractère.

„ Mon couſin. Vous ſavez la répu-
„ gnance que j'ai d'accorder des ſurvi-
„ vances, votre fils ſur-tout étant plus
„ jeune que moi, & par conſéquent
„ devant durer plus long-tems. Ce-
„ pendant les ſervices de votre famille
„ depuis plus d'un ſiècle, les vôtres
„ rendus à mes peres & à moi, ainſi
„ que votre attachement à ma perſon-
„ ne, me déterminent à vous accor-
„ der la grace ſingulière & derniere
„ que vous me demandez. Heureu-
„ ſement le ſujet eſt dans ſa vingtieme
„ année, (car vous ſavez qu'à mon
„ âge les enfans ne nous vont plus)
„ & qu'il promet; & malgré vos qua-
„ tre-vingts ans accomplis, je me flat-
„ te que vous lui apprendrez encore
„ du tems à me bien ſervir & fidèle-
„ ment. Vous ſavez qu'à chaque mu-
„ tation je diminue les brevets de re-
„ tenue. Ainſi, je n'en donnerai qu'un
„ de 400,000 livres au comte d'Ayen.
„ votre petit-fils, bien entendu que,
„ s'il lui arrivoit malheur avant ſon
„ pere, & que je n'accorde pas ſa char-
„ ge dans ſa famille, celui qui lui ſuc-

„ céderoit payeroit les 500,000 livres
„ en entier à la succession du duc
„ d'Ayen. Un aussi zélé & aussi vieux
„ serviteur peut & doit toujours
„ compter sur mes bontés & sur mon
„ amitié : priant Dieu qu'il vous ait,
„ mon cousin, en sa sainte & digne
„ garde. A Versailles, le 30 décem-
„ bre 1758 „.

Si le maréchal de Noailles avoit à cœur l'intérêt de sa famille, c'étoit par le mérite qu'il vouloit qu'elle soutînt son élévation ; & il ne connoissoit de mérite pour les honneurs, que celui dont la vertu, jointe aux talens, est la base. Le comte d'Ayen, allant pour la premiere fois commander son régiment au camp de paix qui se formoit sur la Sambre, en 1755, il lui avoit donné une instruction digne de passer à la postérité, & de servir de règle à quiconque ambitionne de se distinguer dans cette carrière. On y verra la religion pure & sans superstition, la grandeur d'ame modeste & généreuse, l'art de gagner les cœurs sans intrigue ni foiblesse, la science des devoirs unie à la science du monde ; en un mot, tout ce qui devoit conduire son petit-

Instructions du maréch. pour son petit-fils.

fils à une réputation aussi solide que brillante.

Instruction pour le comte d'Ayen.

Sentimens de bon pere.

„ La tendre amitié que j'ai pour „ vous, mon cher fils, & l'intérêt „ sensible que je prends à ce qui vous „ regarde, ne me permettent pas de „ vous laisser partir pour votre régi- „ ment, d'où vous devez vous rendre „ au camp qui va s'assembler sur la „ Sambre, sans m'expliquer avec vous „ sur ce que je pense de la manière „ dont vous devez vous gouverner & „ vous conduire. Mon âge & l'expé- „ rience que j'ai des hommes & des „ affaires, m'autorisent à vous faire „ part de mes réflexions.

Les envieux presque aussi à craindre que les ennemis.

„ Vous avez été jusqu'à présent, „ mon cher fils, comme enseveli dans „ une éducation qui vous a soustrait „ aux yeux du grand monde : vous „ allez désormais y paroître, & vous „ devez vous attendre que vos pre- „ mieres démarches seront scrupuleu- „ sement observées... L'envie & la „ jalousie produisent les mêmes effets „ que la haine la plus forte & la plus „ méritée, ainsi, je fais peu de diffé-

„ rence entre un ennemi & un en-
„ vieux.

„ Soyez donc ſur vos gardes ; Etre ſur ſes gardes.
„ comptez que l'on ne vous épargnera
„ ſur aucune des fautes que vous pour-
„ rez faire, & que l'on n'ómettra rien
„ de tout ce qui pourra vous donner
„ quelque ridicule.

„ La conduite que vous allez obſer- Bien débuter pour la réputation.
„ ver, ſera pour ainſi dire le germe
„ de votre réputation, & de l'opinion
„ que l'on ſe formera de vous pour
„ l'avenir ; & c'eſt ce qui rend ce pre-
„ mier début d'une conſéquence infinie
„ pour vous.

„ Le premier & le plus eſſentiel de Principes de religion.
„ tous les conſeils que l'on puiſſe vous
„ donner, c'eſt celui de conſerver avec
„ ſoin les principes de religion que l'on
„ vous a inſpirés. Vous ne devez ja-
„ mais perdre de vue que le monde,
„ dont toutes les parties ſont combi-
„ nées avec tant d'ordre, ne peut être
„ l'ouvrage du caprice & du haſard ;
„ que la raiſon & la nature annoncent
„ par mille preuves différentes un être
„ ſuprême, infiniment éclairé, tout-
„ puiſſant, à qui tout eſt préſent, &
„ qui tôt ou tard récompenſe la vertu
„ & punit le crime.

Etre solidement religieux.

„ Ce sont de ces grands principes
„ dont je souhaite que votre ame soit
„ si intimement pénétrée, mon cher
„ fils, que vous ne les oubliez dans
„ aucune circonstance de votre vie :
„ ils seront à jamais un rempart con-
„ tre tous les assauts que les passions
„ pourront vous livrer. Un homme
„ vraiment religieux est un homme jus-
„ te, d'une probité sure, & de l'at-
„ tention la plus exacte à remplir tous
„ ses devoirs.

Eviter les excès de dévotion.

„ Mais dans le siècle où nous vi-
„ vons, il importe pour la religion
„ même d'éviter les excès de dévo-
„ tion ; ils ne font que donner ma-
„ tière aux satires & aux profanations
„ des impies. La religion doit être
„ plus dans le cœur que dans l'exté-
„ rieur ; & l'on honore bien moins
„ Dieu par de petites pratiques arbi-
„ traires, que par une conduite sage,
„ modérée, uniforme, douce & bien-
„ faisante.

Opposer aux discours impies le silence & une bonne conduite.

„ Vous serez souvent exposé à en-
„ tendre faire des railleries contre la
„ religion, & à voir traiter ceux qui
„ en font profession comme de petits
„ esprits, des ames foibles & timides,
„ livrées aux préjugés & à la supersti-

„ tion. J'aurai bonne opinion de vous, „ mon cher fils, & de la force de votre ame, ſi vous ſavez réſiſter aux „ froides plaiſanteries & aux ridicules, „ que l'on cherchera devant vous à „ donner aux choſes de la religion ; „ mais ces prétendues attaques ne méritent de votre part que de la pitié, „ du mépris, beaucoup de ſérieux & „ un profond ſilence. Puiſque vous „ n'êtes pas encore d'âge, & n'avez „ pas l'autorité requiſe pour en impoſer, une conduite régulière & ſoutenue eſt la ſeule manière dont il „ vous convient, quand à préſent, de „ réprimer les mauvais propos de cette „ eſpèce.

Ne point diſputer ſur ces matières.

„ N'entrez jamais en diſpute ſur „ cette matiere : il ne vous convient „ point d'argumenter ſur des objets „ auſſi intéreſſans ; d'ailleurs, il faudroit avoir plus approfondi que vous „ ne pouvez l'avoir fait, & que les „ perſonnes comme vous ne peuvent „ le faire ordinairement. Car il en réſulteroit que ne pouvant répondre „ aux difficultés, les doutes que l'on „ auroit élevés demeureroient dans „ toute leur force, & pourroient vous „ cauſer à vous-même un préjudice

„ considérable. Rien n'est donc mieux, „ en pareil cas, que de suivre le con- „ seil que je viens de vous donner, „ par rapport au silence que vous de- „ vez observer à cet égard.

Point de liaison particuliere avec les hommes irréligieux.

„ Il me reste encore sur ce sujet, „ mon cher fils, un avis à vous don- „ ner, qui vous servira pour toute „ votre vie. Ne formez jamais d'ami- „ tié, & ne contractez jamais de liai- „ son particuliere avec un homme irré- „ ligieux, quelques talens & quelques „ qualités aimables que vous lui con- „ noissiez, parce qu'on ne peut avoir „ une véritable probité, quand on ne „ croit pas en Dieu; & de tels gens „ n'ont pour objet que leur intérêt „ personnel, qu'ils savent cacher jus- „ qu'au moment où il leur convient „ de le découvrir.

Probité jointe à la religion.

„ Tant que vous aurez de la reli- „ gion & que vous la respecterez, je „ ne craindrai point que vous vous „ écartiez des règles de la plus exacte „ probité, & je m'en rapporte à ce que „ votre propre cœur pourra vous ins- „ pirer & vous faire sentir.

Modestie avec les talens.

Demander conseil.

„ Vous êtes né, mon cher fils, avec „ de l'esprit, de la pénétration, des „ sentimens, de l'émulation, de l'en-

„ vie

„ vie de faire & de parvenir : ce font
„ des qualités propres à vous condui-
„ re loin, fi vous favez-en faire un bon
„ ufage, mais auffi à vous nuire infi-
„ niment, fi vous ne le faites pas. Il
„ faut ajouter à ces qualités beaucoup
„ de modeftie, de retenue, & de de-
„ fir d'apprendre des autres ce que
„ vous ne favez pas encore. Rien ne
„ plaît davantage dans un jeune hom-
„ me, que de le voir demander con-
„ feil aux perfonnes expérimentées,
„ & qui par leur âge paroiffent en fa-
„ voir beaucoup lors même qu'elles
„ en fauroient moins.

„ Je vous recommande donc, en
„ arrivant à votre régiment, de ne
„ point faire d'étalage de ce que vous
„ avez appris aux Chevaux-légers.
„ Laiffez-vous conduire dans les pre-
„ miers tems par votre lieutenant-
„ colonel, votre major & les anciens
„ officiers : il vaudroit mieux pour
„ vous tomber dans quelque faute par
„ leur confeil, que de l'éviter en fui-
„ vant votre propre fentiment.

Se laiffer conduire au commencement.

„ Dès-lors une pareille conduite ne
„ pourra que vous attirer l'amitié,
„ l'eftime & l'attachement de tous vos
„ officiers.

Application aux devoirs de sa place.

„ Je n'ai pas besoin de vous recommander l'application aux devoirs que vous aurez à remplir comme colonel ; ce seroit une fatuité dont vous n'ètes pas capable, que de vous croire au-dessus de l'état de colonel, puisque vous ignorez les premiers élémens du métier de la guerre.

Bien faire ce que l'on doit.

„ Appliquez-vous avec soin à tout ce qu'un colonel doit savoir & doit faire : vous trouverez sans doute des officiers sans nombre qui se croyant au-dessus de l'emploi qu'ils remplissent, le négligent. Soyez dès-lors persuadé, sans en rien montrer, qu'ils sont fort au-dessous de celui qu'ils ambitionnent ; car le véritable honneur consiste à bien faire ce que l'on doit, & c'est une grande misère que de le négliger, sous le vain prétexte que l'on est capable de quelque chose de mieux.

Ne point se négliger.

„ Il y a deux écueils que vous apercevrez facilement, & que vous éviterez de même :

„ L'un dont je viens de parler, qui seroit de négliger vos devoirs par un esprit de suffisance, ou par quelque autre motif que ce pût être, ce

„ dont je ne vous ſoupçonne pas :

„ L'autre dont la jeuneſſe eſt plus „ ſuſceptible, qui ſeroit de ſe piquer „ de les remplir ſupérieurement & „ mieux que perſonne. Vous n'êtes pas „ encore dans le cas de pouvoir le „ faire avec ſupériorité. Les connoiſ„ ſances que vous pouvez avoir acqui„ ſes à l'école des Chevaux-légers, ne „ peuvent pas entrer en comparaiſon „ avec celle que l'âge & l'expérience „ ont pu faire acquérir à de vieux offi„ ciers. Et dans le cas même où elles „ le pourroient, ce ſeroit vous expo„ ſer au ridicule, que de laiſſer aper„ cevoir ou deviner que vous l'aviez „ pu penſer.

Ne point ſe croire trop capable.

„ Il faut tâcher de faire mieux que „ les autres, mais il faut en même „ tems éviter avec ſoin de leur en fai„ re ſentir l'humiliation & la mortifi„ cation; il ne faut pas que perſonne „ imagine que vous ayez cette bonne „ opinion, quand bien même vous la „ mériteriez.

Ne point mortifier l'amour-propre des autres.

“ Soyez très-convaincu, mon cher „ fils, que dès que vous paroîtrez oc„ cupé de votre mérite, les autres ne „ ſeront occupés qu'à le rabaiſſer; & „ ſi vous voulez réuſſir, faites bien,

S'attirer l'eſtime ſans envie.

„ faites-le constamment; ne vous en
„ glorifiez jamais, ayez la force d'être
„ satisfait du témoignage intérieur de
„ votre conscience ; & cherchez sans
„ affectation à faire valoir ce que les
„ autres auroient pu faire de bien. En
„ persévérant dans cette conduite,
„ vous vous attirerez tous les cœurs;
„ & vous ne tomberez pas dans le cas
„ de certaines personnes, qui ne fondent leur mérite que dans leur suffrage, & dans celui du nombre des
„ flatteurs & des complaisans qui les
„ environnent. Vous serez alors presque le seul qui ne parlerez point de
„ vous, & tout le monde enfin concourra à vous rendre des témoignages qui vous seront dus & bien acquis. En un mot, un point capital,
„ & que j'avoue n'être point aisé,
„ c'est de savoir s'attirer l'estime &
„ l'affection sans exciter l'envie.

Point d'affectation même en bien.

„ Voilà les régles générales qui concernent votre conduite; de la modestie, de la circonspection, de la
„ constance dans les devoirs, jamais
„ aucune sorte d'affectation quelconque, même en bien; de la volonté
„ & du zèle, mais qui ne soient ni
„ trop vifs, ni trop actifs; du respect

„ & des égards pour vos ſupérieurs, „ de la déférence pour les anciens ; „ écouter tout, ne rien blâmer, ne „ propoſer votre opinion qu'avec dé- „ fiance, ſurtout ne point diſputer, & „ ne prétendre aucune ſupériorité pour „ l'eſprit, les talens & les connoiſſan- „ ces.

Réſerve pour éviter les cenſures

„ Vous devez uſer d'autant plus de „ réſerve, que vous ne ferez rien ni ne „ direz rien qu'on ne le relève, qu'on „ ne le rapporte ; & pour quelques „ flatteurs qui vous loueroient en vo- „ tre préſence, il ne manqueroit pas „ de perſonnes qui chercheroient à „ vous critiquer.

Se défier de l'amour-propre.

„ Le plus grand ennemi que vous „ puiſſiez avoir, & qu'ont générale- „ ment tous ceux qui ont quelque ému- „ lation, eſt leur amour-propre, lorſ- „ qu'on ne ſait pas s'en garantir & s'en „ défendre ; & il n'eſt pas de formes „ qu'il n'emprunte pour nous ſurpren- „ dre & nous ſéduire.

Affabilité.

„ Il eſt inutile de vous recomman- „ der d'être affable, d'un abord facile, „ de ne point faire attendre les offi- „ ciers qui ſe préſenteront pour vous „ voir, ſoit de votre régiment, ſoit de „ quelque corps.

Etre férieux de bonne heure.

„ Accoutumez-vous, mon cher fils, „ à être un peu férieux de bonne heu-„ re. J'avoue qu'il eft de votre âge de „ badiner quelquefois; mais fi vous y „ faites attention, vous obferverez „ que prefque toutes les plaifanteries „ dégénèrent en poliffonneries, qui „ ont quelquefois des fuites fâcheu-„ fes; vous n'êtes plus d'ailleurs un „ enfant.

Choix des amis.

„ Rien n'eft plus important que le „ choix des amitiés & des liaifons que „ vous contracterez: c'eft de ce point „ effentiel que dépendent d'ordinaire „ les mœurs & la réputation; c'eft par „ les perfonnes que vous fréquenterez „ que l'on vous jugera vous-même.

Ne fréquenter que des perfonnes eftimables.

„ Il n'eft pas douteux que vous ne „ defiriez l'eftime des honnêtes-gens: „ le moyen certain de l'acquérir eft de „ ne fréquenter que des perfonnes à „ qui vous puiffiez accorder la vôtre. „ Dès que vous ne verrez que des „ perfonnes eftimables, vous ferez „ vous-même eftimé. Ainfi demandez-„ vous à vous-même, lorfque vous fe-„ rez tenté de vous lier avec quelqu'un, „ par où, & comment il a le droit de „ mériter votre eftime. Je me répète „ fur ce point, parce qu'il eft fi im-

„ portant, que je desire vous le graver profondément dans l'esprit.

„ Vous devez éviter le faste & l'ostentation ; vous devez cependant avoir une table honnête, plus abondante que recherchée, afin d'y recevoir les officiers, surtout ceux de votre régiment.

Dépense sans ostentation.

„ Vous pourrez inviter quelquefois les officiers qui vous seront supérieurs. Dans ce cas, il faut avoir attention à leur procurer une compagnie qui leur soit assortie, & y joindre quelques officiers de votre régiment, en petit nombre à la vérité, & de ceux qui sont de la tête ou d'une naissance plus distinguée.

Attention pour les officiers supérieurs.

„ Par la même raison que vous inviterez quelquefois des officiers supérieurs, vous devez aussi aller quelquefois dîner chez eux, surtout lorsque vous en serez prié.

„ Si vous pouvez par économie sage, réglée & décente, épargner sur tout ce qui seroit de faste, d'ostentation & de recherche, de quoi aider des officiers de mérite, qui se trouvent quelquefois dans la détresse & dans la misère ; le plaisir que vous en aurez, si vous avez l'ame sensible, me

Bienfaits répandus à propos.

„ dispense de vous le recommander.
„ Si vous n'y étiez pas sensible, je vous
„ le recommanderois peut-être inuti-
„ lement. Ne vous imaginiez pas qu'on
„ s'appauvrisse par ces sortes de bien-
„ faits. Des sommes médiocres sont
„ beaucoup pour ceux qui n'ont rien
„ & qui sont dans le besoin. Mais les
„ actions de cette nature doivent être
„ ensevelies dans le secret. En les di-
„ vulguant, vous en perdriez tout le
„ mérite. Cet avis est plus convena-
„ ble à appliquer dans le cas d'une cam-
„ pagne de guerre que dans celui d'u-
„ ne campagne de paix, dont la durée
„ est toujours fort courte.

Les tenir secrets.

„ Je n'ai pas besoin de vous dire que
„ vous devez écrire souvent à vos pa-
„ rens. Je compte bien que vous me
„ donnerez cette marque d'amitié, &
„ que si vous aviez quelque peine d'es-
„ prit, vous vous en ouvririez à moi
„ avec confiance. Vous trouverez tou-
„ jours en moi un père indulgent &
„ un ami tendre. Je mérite votre ami-
„ tié, mon cher enfant, je me flatte
„ d'y avoir part; & j'ai si bonne opi-
„ nion de votre cœur, que je me per-
„ suade que l'idée du plaisir que je
„ ressentirai, si vous vous conduisez

Devoirs envers ses parens.

„ de maniere à mériter l'eſtime & l'af-
„ fection des honnêtes-gens, & de
„ celle de la peine que j'éprouverois ſi
„ vous vous conduiſiez autrement,
„ ſeront pour vous un motif qui vous
„ engagera à redoubler d'attention ſur
„ vous-même, & à vous comporter
„ avec honneur, ſageſſe & diſcrétion „.

Noailles religieux ſans ſuperſtition.

Cette inſtruction peint les ſentimens du maréchal de Noailles. Autant il aimoit & reſpectoit la religion, comme le plus ferme appui des vertus, autant étoit-il au-deſſus des préjugés ſuperſtitieux qui la dégradent. Des bruits ridicules qu'on a répandus ſur ſon compte, ſe réfutent par leur abſurdité même : ſa façon de penſer fait connoître ſa façon d'agir ; mais il n'y a point d'hiſtoriette ſi abſurde, fabriquée contre un grand perſonnage, qui ne ſoit répétée par cent mille échos, juſqu'à ce qu'on ne puiſſe plus y croire ſans honte. Les principes fondamentaux du chriſtianiſme, les droits certains de l'égliſe, & non les abus ſi ſouvent transformés en droits, étoient la régle de ſes jugemens. Impartial dans la malheureuſe querelle entre le clergé & la magiſtrature, qu'avoient occaſionné

Impartial dans la querelle du clergé & du parlement.

les dissentions du ministère, il gémit amèrement de voir l'esprit de parti lutter de part & d'autre contre la raison & la justice; il sentit combien l'autorité royale en étoit dangereusement blessée; il parla en ministre vertueux, lorsqu'on eut recours à ses conseils; mais on y recourut trop tard.

Grande fermentation dans l'état.

Presque tout le parlement étoit en exil; la grand'chambre transferée à Pontoise, où elle ne continuoit pas le service: le désordre, le mécontentement, les cabales sourdes agitoient tout le corps de l'état; & soit que la religion ou les lois fussent invoqués, la fermentation s'enflammoit de jour en jour, au point de faire craindre des soulèvemens. En 1753, pendant le voyage de Compiegne, le roi envoya au maréchal un mémoire contenant plusieurs questions, sur lesquelles il le prioit de répondre, comme s'il lui demandoit son avis dans le conseil. " Une loi de „ silence remédieroit-elle efficacement „ aux troubles présens? Ou en ne la „ regardant que comme un simple pal„ liatif, peut-on espérer qu'elle seroit „ suffisante, non-seulement pour ar„ rêter le mal actuel, mais pour l'em„ pêcher à l'avenir sans autre secours:

Question faite par le roi.

Billet du roi. 1 août.

„ que celui du tems ? „ C'étoit ce qu'il y avoit de plus important à décider.

Noailles répondit qu'on ne devoit pas se promettre que cette loi fût un remède efficace ; qu'elle pouvoit cependant *être utile pour arrêter les démarches inconsidérées, & donner le tems de calmer les esprits, en la faisant religieusement observer de part & d'autre sans aucune partialité.* Réponse sur la loi du silence. Réponse du 3 août.

Supposé qu'on ordonnât le silence, qu'on envoyât à la grand-chambre une déclaration pour cet effet, que la grand-chambre redemandât ses confrères pour l'enregistrement, falloit-il promettre de les rendre, ou dire qu'on étoit disposé à le faire si elle reprenoit actuellement le service ? Autre question, où le roi manifeste son embarras, & la crainte d'éprouver encore de la résistance. Autre question sur la grand-chambre.

Cette crainte n'étoit que trop fondée après les mauvaises mesures qu'on avoit prises. Aussi le maréchal répond-il qu'il seroit plus honorable pour le roi, avant cette nouvelle démarche, d'engager la grand-chambre à faire une députation pour recourir à sa clémence, & demander la grace de ses confrères exilés ; que le roi feroit connoître, Conseil pour le maintien de l'autorité.

dans sa réponse, à quelles conditions il accorderoit cette grace. En un mot, il conseille avec raison d'agir sans apparence de foiblesse, sans paroître céder à la seule nécessité, sans que le public puisse mal interpréter ce que l'on doit faire.

Rétablir l'administration de la justice.

Mais aussi il représente que l'état actuel des choses est insoutenable; qu'un royaume ne peut se passer de l'administration de la justice; que c'est elle qui fait valoir l'autorité souveraine, & qui pourvoit à la sureté même du monarque; qu'il faut incessamment se tirer des embarras d'une funeste démarche, dans laquelle on s'est engagé *par des vues singulieres & des intérêts particuliers, sans jamais en avoir voulu prévoir ni sentir les conséquences & les suites:* qu'il s'agit de prendre les mesures convenables pout renfermer les prétentions du clergé & du parlement dans leurs justes bornes; que la fermentation ne permettant pas d'y parvenir actuellement, il convient d'employer un palliatif avant de tenter le véritable remède, *qui ne produira son effet, qu'après avoir disposé, des deux côtés, les cœurs & les esprits à rentrer*

Palliatif, en attendant le véritable remède.

dans les vues de justice & de raison qu'on leur proposera.

C'eût été ne point connoître les hommes & sur tout la nation françoise, que d'espérer autre chose en des circonstances critiques, où tant de passions & de préjugés concouroient par leur choc même à fomenter la discorde. L'attentat de Damiens, en 1757, sur la personne du roi, fut une suite de ces querelles, & l'horreur qu'il inspira ne put encore les terminer. Combien de malheurs n'auroit-on pas évités sous ce régne, en suivant les conseils du maréchal de Noailles, qui les avoit presque tous prévus, qui avoit presque toujours exhorté à les prévenir, ou indiqué les moyens néceffaires pour en arrêter le cours? D'autres conseils furent souvent préférés aux siens, & les rendirent inutiles. Souvent des fautes irréparables étoient faites, avant qu'il connût les résolutions des ministres: on le consultoit lorsqu'il n'y avoit plus de bons remèdes.

Malheurs qu'on auroit évités en suivant de bons conseils.

Pendant sa retraite, il eut continuellement à gémir sur les maux publics, sur les revers & les humiliations de la France. La vieilleffe ne refroidiffoit point son zèle. Il prenoit aux événe-

Le maréch. de Noailles dans sa retraite.

mens un vif intérêt, moins de curiosité que de patriotisme. Modeste & réservé dans ses propos, ardent néanmoins pour la gloire du roi, pour le maintien de l'autorité royale, pour l'honneur de la nation, tous les sentimens qu'il faisoit éclater étoient dignes de ses lumieres & de ses vertus.

Ses papiers sans nombre mis en ordre.

Loin du tumulte & des affaires, sa principale occupation fut de mettre en ordre cette prodigieuse quantité de manuscrits, dont une grande partie est le fruit de ses travaux. Il s'amusoit à *paperasser*, disoit-on : plusieurs papiers de ses recueils sont à la vérité fort inutiles; mais cette surabondance a sauvé tout ce qu'il y avoit de précieux; le triage eût sans doute occasionné des pertes. Il connoissoit l'utilité de l'histoire : il en faisoit son étude & son plaisir : je ne doute pas qu'il n'eût en vue de rassembler des matériaux pour celle de son siecle : c'est un nouveau sujet de reconnoissance & d'éloges. On l'exhorta souvent à écrire ses propres mémoires. Il s'en défendit toujours, en répondant qu'il auroit trop de mal à dire de quelques personnes, & trop de bien de lui-même. Si je ne me trom-

Travail pour l'histoire.

pe, la lecture de cet ouvrage fera juger qu'il avoit raiſon.

Sa bienfaiſance fut toujours active ſans chercher l'éclat. Il ſaiſiſſoit avec ardeur l'occaſion de rendre ſervice; il s'eſtimoit heureux de conſacrer une partie de ſon revenu à ſoulager les beſoins d'autrui: ſes bienfaits étoient d'autant plus dignes de reconnoiſſance qu'ils étoient moins connus. Bienfaiſance.

L'envie ne lui pardonnoit pas ſa fortune. Cependant toutes ſes charges venoient de ſon père; & pour peu qu'on réfléchiſſe au pouvoir & au crédit qu'il avoit eu, il ſera bien difficile de refuſer des éloges à ſon déſintéreſſement. Ses biens libres furent entierement conſumés au ſervice du roi pendant ſes campagnes. Déſintéreſſement.

C'eſt par les vertus domeſtiques, ces vertus ſi douces, ſi reſpectables, & ſi rares au milieu des grandeurs & des richeſſes, qu'il ſe conſoloit des chagrins dont il ne pouvoit ſe garantir. Fils reſpectueux & tendre, bon mari, excellent pere, il trouva dans ſa famille les ſentimens les plus propres à ſatisfaire ſon ame. Puiſſe l'union entre les peres & les enfans, toujours inaltérable dans cette grande famille, ſer- Vertus domeſtiques.

vir de modèle à toutes les classes de la société!

Religion pratique.

Dans une extrême vieillesse, il parut outrer la piété. Mais c'est un des hommes de notre siecle, qui a le mieux prouvé, par sa conduite, & la soumission qu'un esprit supérieur doit aux dogmes du christianisme, & l'influence de sa morale pour diriger & soutenir un cœur vertueux.

Mort du maréchal de Noailles.

Il mourut le 24 juin 1766, âgé de près de 88 ans, au milieu d'une famille plus digne que tout le reste de lui faire regretter la vie.

Remarque sur sa vie & sur ses écrits.

On sera peut-être étonné qu'une vie si longue, passée à la cour & dans les premieres places de l'état, ne fournisse pas un grand nombre d'anecdotes ou de particularités piquantes. Mais outre que le maréchal de Noailles n'a rien écrit de cette espèce, il vivoit trop retiré, trop absorbé par le travail du cabinet, il étoit d'ailleurs trop sage & trop honnête-homme, pour que l'uniformité de sa conduite ne trompât point, en quelque sorte, une certaine curiosité. Dans cette multitude infinie de lettres & de mémoires, où il eut à parler de tant de personnes, dont quelques-unes étoient ses ennemis, à peine

ai-je trouvé quatre ou cinq traits où il entrât de la chaleur : encore voit-on que c'eſt le zèle qui l'échauffoit. Quelle modération, avec un caractère plein de feu ! Il ſe plaignit quelquefois des fautes, il en ménagea toujours les auteurs ; tandis que la méchanceté ou l'envie ſe déchaînoit contre lui, tandis que des courtiſans en place n'épargnoient pas même les couronnes dans leurs ſatires. Les monumens de ſon eſprit ſont preſque tous des monumens de ſes ſervices & de ſa vertu.

Fin de la troiſieme partie.

PIECES DÉTACHÉES.

LETTRE

du ROI *au* DAUPHIN.

6 mai 1744.

JE loue le desir que vous avez marqué de me suivre à la tête de mes armées; mais votre personne est trop chère à l'état pour oser l'exposer, avant que la succession à la couronne soit assurée par votre mariage. Quand vous aurez des enfans, je vous promets que je ne ferai jamais de voyage à la guerre, sans vous mener avec moi; mais je souhaite & j'espère n'être jamais dans le cas de vous tenir cette parole. Comme je ne fais la guerre que pour assurer à mon peuple une paix solide & durable, si Dieu bénit mes bonnes intentions, je sacrifierai tout pour lui procurer cet avantage, tout le reste de mon règne. Il est bon que vous entriez de bonne heure dans ces sentimens, & que vous vous accoutumiez à vous regarder comme le pere, plu-

tôt que comme le maître des peuples qui doivent être un jour vos sujets.

LETTRE

du maréchal de NOAILLES au roi.

A Aranjuez, le 30 avril 1746.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ verra dans la dépèche que j'ai l'honneur de lui écrire, & qui lui sera lue par M. d'Argenson dans son conseil, tout le détail de ce qui s'est passé depuis mon arrivée dans cette cour, dont je ne répéterai rien dans cette lettre pour ne la pas fatiguer inutilement. Je me bornerai donc à lui rendre compte de quelques particularités qui ne doivent être que pour elle, & je crois que votre majesté approuvera cette précaution, par la connoissance qu'elle a que l'on ne garde pas aussi scrupuleusement qu'on le devroit le secret de ce qui se dit dans son conseil. Il est d'une importance infinie qu'il ne puisse rien revenir de ce que

j'aurois mandé, qui pourroit n'être pas agréable à cette cour.

Je ſupplie votre majeſté de croire que c'eſt uniquement pour le bien de ſon ſervice que j'obſerve un pareil ménagement, qui d'ailleurs eſt conforme aux régles de la ſageſſe & de la prudence; mais j'ai cru néceſſaire de vous en prévenir, ſire, parce qu'on ne manquera pas de dire bientôt que je ſuis tout eſpagnol, & que j'épouſe leurs intérêts.

Après ce préambule, ſire, je commencerai par dire à votre majeſté que j'ai trouvé le roi d'Eſpagne ſi changé, que je l'aurois à peine reconnu, ſi je l'avois trouvé ailleurs que dans ſon palais. Il eſt groſſi conſidérablement; il m'a paru plus petit qu'il n'étoit, ayant beaucoup de peine à ſe tenir debout & à marcher: ce qui ne vient que du manque abſolu d'exercice.

A l'égard de l'eſprit, il m'a paru le même, beaucoup de ſens, répondant avec juſteſſe & préciſion à ce qu'on lui dit, quand on lui parle d'affaires, & qu'il veut bien s'en donner la peine.

Il n'a rien oublié de tout ce qu'il a fait, vu & lû; il en parle avec le plus grand plaiſir. Il n'y a pas un rendez-

vous de chasse de la forêt de Fontainebleau, dont il ne se ressouvienne.

Il vous chérit, sire, & ne parle de vous qu'avec tendresse & le plus vif intérêt. Il n'y a personne ici qui ne dît à votre majesté qu'il est plus touché de vos succès en Flandre, que de ceux de l'infant en Italie; & on peut dire avec vérité que ce prince a le cœur tout françois.

A l'égard de la reine, elle me paroît avoir de l'esprit, de la vivacité, entend finement, répond juste: elle a une politesse noble. Je n'ai pas encore assez traité avec elle, pour avoir pu approfondir son caractère; mais en général, je crois que l'on peut avoir excédé dans les portraits que l'on en a faits. Elle est femme, elle a de l'ambition: elle craint d'être trompée, elle l'a été, ce qui lui donne de la défiance, qu'elle pousse peut-être un peu trop loin; mais je crois qu'un homme sage, désintéressé, & qui sauroit gagner sa confiance, la rameneroit avec patience à ne prendre que des partis raisonnables. Il ne s'agit que de trouver des hommes de cette espèce, & l'on m'a dit qu'ils étoient assez rares dans tous les tems & dans tous les pays.

Au ſurplus, lorſqu'il eſt queſtion de votre majeſté, la reine d'Eſpagne ne s'exprime que dans les termes du plus grand reſpect & du plus ſincère attachement. Voilà ce que j'ai pu appercevoir juſqu'à préſent, par rapport à leurs majeſtés Catholiques.

Quant au prince des Aſturies, à ſa figure près, il paroît fort aimable, & avoir grande envie de plaire. Il m'a fait pluſieurs queſtions ſur votre majeſté d'une maniere à me faire penſer qu'il prenoit un véritable intérêt à ce qui la regardoit.

La princeſſe eſt plus polie, paroît avoir de l'eſprit, & cherche toujours à dire des choſes obligeantes; mais ſon viſage eſt tel qu'on ne peut la regarder ſans peine. Du reſte, elle eſt grande; on dit qu'elle a eu la taille belle: pour le préſent elle eſt fort engraiſſée.

Je reviens, ſire, à madame *, & c'eſt avec un grand plaiſir. Elle eſt infiniment mieux que lorſqu'elle eſt partie de France. Rien n'égale l'amour des grands & des petits pour cette princeſſe. Elle eſt en effet charmante, ſa figu-

* Fille ainée de Louis XV, épouſe de l'infant D. Philippe.

re eſt très-agréable, les plus beaux yeux du monde, le regard perçant & annonçant de l'eſprit, bonne, franche, cherchant à plaire & à obliger, & pour tout dire en un mot, ſire, c'eſt votre véritable portrait. Que votre majeſté ait la bonté de juger après cela, de l'impreſſion qu'elle a faite ſur mon cœur & ſur mon eſprit, & du pouvoir qu'elle peut avoir ſur moi.

L'infant D. Louis eſt aſſez bien fait, timide à l'excès, ce qui le rend un peu ſauvage; & il paroît juſqu'à préſent qu'on ne peut pas encore bien le définir.

Mais, ſire, je ne puis finir le compte que j'ai à rendre à votre majeſté de la famille royale d'Eſpagne, ſans lui parler d'une princeſſe qui lui appartient de près : c'eſt de ſa petite-fille. Jamais on ne vit une ſi jolie enfant : elle eſt très-grande pour ſon âge, ſon viſage eſt des plus agréables; mais ſur-tout, ſire, c'eſt ſon maintien & l'air de dignité avec lequel elle reçoit ſon monde. Elle ſent déjà ce qu'elle eſt, à qui elle appartient, & ce qu'elle doit être un jour.

Après avoir eu l'honneur d'entretenir votre majeſté de ce qui concerne

les princes & princeſſes de cette cour, je crois qu'elle approuvera que je lui diſe en peu de mots le plan de conduite que je me ſuis preſcrit.

Votre majeſté verra dans ma dépêche ce qui s'eſt paſſé dans mes deux premieres audiences particulieres. Je crois qu'elle approuvera que je n'aie pas inſiſté dans la premiere ſur ce qui concerne le partage de l'infant, quoique ce ſoit le principal & le plus intéreſſant objet de ma miſſion. Le roi d'Eſpagne avoit préparé ſa réponſe, & je vis que le rouge commençoit à lui monter au viſage; ce qui me fit changer la converſation & paſſer à l'échange des priſonniers françois, qui me fut ſur le champ accordé.

Après y avoir bien réfléchi, je me ſuis déterminé à faire un mémoire pour prouver la néceſſité de ſe fixer à un parti raiſonnable ſur l'établiſſement de l'infant. Je le remettrai la veille à leurs majeſtés Catholiques, & le lendemain je leur parlerai. Les mouvemens ſeront moins vifs, & je ſerai plus en état de diſcuter tranquillement l'affaire.

Comme il eſt abſolument néceſſaire de tirer la reine d'intérêt, j'ai imaginé un moyen dont j'aurai l'honneur de rendre

rendre compte incessamment à votre majesté, & qui me paroît propre à obtenir les consentemens que nous pouvons desirer. Je ne répondrai cependant de rien positivement à votre majesté. Ce qui dépend de la volonté des hommes étant toujours très-incertain, & sur-tout dans une cour telle que celle où je suis. Mais comme il est de l'intérêt de votre majesté d'avoir une influence supérieure sur l'Espagne, je crois que l'on doit tenter toutes les voies de douceur & de négociation, avant que d'en venir à celles de la force & de l'autorité, contre lesquelles on est facilement révolté. On ne s'est jamais donné la peine, dès le tems du feu roi, de connoître à fond ce pays; mais c'est une matiere de discussion à remettre & à traiter à mon retour avec votre majesté. Elle est importante pour le bien de son service & l'avantage de la France.

Je finirai cette lettre par dire à votre majesté que le roi d'Espagne m'a parfaitement bien reçu, qu'il me paroît content qu'elle m'ait choisi. La reine me marque aussi beaucoup de bonté, & grande envie de me persuader qu'elle n'est pas telle qu'on la dépeinte à

votre majeſté. Elle me fait chaque jour quelques petites confidences. Je ne diſſimulerai pas cependant qu'il entre dans ſes converſations beaucoup de plaintes ſur pluſieurs perſonnes dont je ne parlerai point à votre majeſté pour le préſent, cette lettre n'étant déjà que trop longue.

J'apprends dans le moment une nouvelle qui me fait une peine infinie : c'eſt le départ prompt de votre majeſté pour la Flandre. Je ne me conſole point de la ſavoir à l'armée, & de n'être pas auprès d'elle. Mon ſecrétaire en deviendra fou. Je vais faire tous mes efforts pour terminer le plus promptement les affaires dont je ſuis chargé, pour me rendre auprès de votre majeſté. Mais on ne va pas auſſi vîte que l'on voudroit en fait de négociation.

Je conjure votre majeſté de me continuer ſes bontés & ſa confiance, & d'être bien perſuadé de l'attachement le plus fidele & du profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE

du comte d'ARGENSON au maréchal de NOAILLES.

Au camp de Bouchout, le 26 mai 1746.

JE fens avec toute la reconnoiffance que je dois, monfieur, la marque de confiance & d'amitié que vous me donnez, en me parlant auffi naturellement que vous faites fur la façon dont on vous a dit que mon frere s'étoit expliqué par rapport à la cour d'Efpagne. J'ai vu la lettre particuliere de votre main, dans laquelle, en touchant plus légérement cet article avec lui, vous ne laiffez pas cependant de le lui faire fuffifamment entendre. J'y ai ajouté mes réflexions lorfqu'il me l'a fait voir; il fe défend d'y avoir donné lieu, & affure que ce n'a jamais été qu'au confeil ou avec ceux qui le compofent, qu'il a expofé librement fa façon de penfer, fuivant les circonftances qui s'en font préfentées.

A l'égard du maréchal de Maillebois,

auquel je ne prends pas le même intérêt, mais dont j'aime beaucoup le fils, je ne suis pas si sensible à ce que vous avez fait pour lui. Si je croyois qu'il y en eût un autre plus propre que lui à servir le roi en Italie, je vous assure que je serois le premier à le proposer; mais s'il doit y rester, il me semble qu'il est du bien du service de rapprocher de lui les dispositions de la cour de Madrid; d'écarter, s'il étoit possible, ceux qui lui sont ouvertement opposés, auprès de l'infant D. Philippe, & de soutenir M. de Gages, avec lequel il n'a pas cessé de s'entendre. De mon côté, je ne prèche autre chose que la soumission à l'infant, le concert avec M. de Gages, & de ne point déclamer avec trop de hauteur contre ceux qui sont occupés à lui nuire. Je tâcherai aussi, autant que je le pourrai, que ce soit son fils qui soit personnellement chargé de toute la relation avec l'infant D. Philippe.

LETTRE

Du roi d'Espagne à LOUIS XV.

A Aranjuez, le 5 juin 1746.

MONSIEUR mon frere & neveu, le maréchal de Noailles partant d'ici pour s'en retourner auprès de votre majesté, je l'ai chargé de lui représenter plusieurs choses de ma part ; qu'il aura l'honneur de lui communiquer, & auxquelles j'espère qu'elle voudra bien faire attention. Je dois en même-tems faire la justice au maréchal, de dire à votre majesté que je suis très-content de lui, & que je l'ai trouvé un très-honnête homme & fort bien intentionné pour l'union qui doit être entre nous & nos royaumes, tel que je l'ai connu il y a long-tems. Je profite aussi de cette occasion pour renouveler à votre majesté les assurances de ma tendre amitié, &c.

AUTRE LETTRE

du roi d'Espagne.

Monsieur mon frere & neveu, la lettre de votre majesté que le maréchal de Noailles m'a rendue pour m'apprendre son retour en France, m'a fait en quelque maniere de la peine, par l'éloignement qu'elle m'annonce d'un ministre qui m'est si agréable, & qui a su s'acquitter avec tant de satisfaction de ma part des ordres de votre majesté ; mais d'un autre côté, elle m'a fait un sensible plaisir par l'occasion que le retour de ce ministre me présente, de pouvoir, par son moyen, informer pleinement votre majesté de la sincérité avec laquelle je réponds à l'affection qu'elle a pour moi. Témoin de tous mes sentimens, il ne manquera pas de les exposer fidèlement à votre majesté, comme je l'attends de son honneur & de sa probité. Il est chargé de communiquer à votre majesté d'autres choses d'égale conséquence. Je ne doute point qu'il ne les lui rapporte

avec le même zèle & empressement qu'il a toujours montré, dans tout ce qui intéresse les deux couronnes. Enfin, je dois assurer encore une fois à votre majesté qu'il est digne des marques les plus éclatantes de son estime, & que je suis avec l'amitié la plus constante, &c.

LETTRE

Du maréchal de NOAILLES au roi.

A l'Escurial, le 12 juin 1746.

SIRE,

C'EST de l'Escurial que j'ai l'honneur d'écrire à votre majesté. Je reçus le 8, environ six heures avant mon départ d'Aranjuèz, la lettre dont elle m'a honoré du 26 mai, par le retour d'un de mes courriers, & je remis celles dont elle me chargeoit pour le roi d'Espagne, pour madame infante, & pour le chevalier de beaucoup d'ordres. Je partis le même jour pour Madrid, où je n'ai resté que les deux jours

que je m'étois proposé, suivant le compte que je lui en ai rendu par le dernier ordinaire.

Je parts demain pour St-Ildefonse, d'où je prendrai la route de la vieille Castille pour me rendre le plus tôt que je pourrai à Bayonne, sans cependant pouvoir espérer de faire plus de diligence qu'il plaira à nos mules & à nos mulletiers, qui sont également fantasques....

Je n'allongerai pas cette lettre par le récit des rares & tristes beautés que l'on voit dans ce fameux & magnifique monastère. Si j'ai à me retirer jamais dans quelqu'un pour y finir mes jours, je ne choisirai certainement pas celui-ci, quelque riche qu'il soit.

Je n'ai rien de nouveau à mander à votre majesté de la cour, de laquelle je suis parti il y a quatre jours; je me réserve à lui en parler plus en détail que je n'ai fait jusqu'ici, lorsque j'aurai le bonheur d'être auprès d'elle. J'en ai la plus vive impatience, aussi bien que de lui renouveler les assurances du tendre attachement, du parfait dévouement & du profond respect avec lesquels je suis, &c.

LETTRE

Du maréchal de NOAILLES au roi & à la reine d'Espagne.

A St. Ildefonse, le 14 juin 1746.

SIRE, MADAME,

J'OBÉIS à vos majestés. Elles m'ont ordonné de leur rendre compte de ce que je penserois de St-Ildefonse; ce n'est pas un ouvrage facile: mais quand les rois commandent, la soumission doit être prompte & exacte.

Il y a trente heures que je suis dans l'admiration & accablé sous le poids de la multitude & de la diversité d'objets, également singuliers & dignes d'applaudissement. Je puis assurer vos majestés qu'il n'y a point de flatterie dans ce que j'ai l'honneur de vous dire; & pour le prouver, je vais, autant qu'il sera en mon pouvoir, leur peindre avec la simplicité & la vérité dont je fais profession ce que je pense.

Les fées ont fait les jardins, les

hommes ont fait le palais, les architectes ont embelli la face du jardin, sur-tout l'avant-corps du milieu; les ailes n'y répondent pas.

Les arts ont décoré l'intérieur du palais; & l'assemblage magnifique de tableaux & de statues antiques, surpasse ce que l'on en peut dire. On y voit les ouvrages les plus exquis de tout ce que l'Italie & la Flandre ont produit de plus grands peintres; & quand la galerie sera achevée, on y trouvera en sculpture les précieux restes de l'antiquité la plus reculée.

Les deux cabinets du bout de l'appartement, que l'on m'a dit être du plus ancien bâtiment, sont d'un goût singulier & des plus agréables. Les glaces environnées du plus beau laque de la Chine, produisent un effet admirable dans le dernier. Celui qui précéde n'est pas moins agréable dans un goût différent.

Je reviens aux jardins: je n'ai rien vu dans ce genre qui en approche; je commencerai par dire à vos majestés ce que je pense de la singularité de leur situation.

Bien loin qu'elle produise un mauvais effet, elle ajoute, selon moi, une

véritable beauté. Les montagnes, malgré leur aridité & la neige qui couvre leurs cimes, font une perſpective admirable, & forment le fond du tableau, qui fait valoir la belle verdure des arbres & des pallifſades du jardin, & le criſtal des jets-d'eau qui les ſurpaſſent de beaucoup par leur hauteur extraordinaire.

Faut-il parler en détail à vos majeſtés des différentes fontaines que j'ai vues? j'y ſerai bien embarraſſé: eſſayons cependant, puiſqu'elles le veulent ainſi.

Je commencerai par celle de l'Eventail, qui m'a conduit de ſuite au Neptune, à l'Apollon & à l'Andromède. Rien n'eſt comparable à la beauté & à l'abondance de ces différentes fontaines qui ſe préſentent en amphithéâtre d'un coup d'œil, quoique ſéparées les unes des autres.

J'ai paſſé enſuite le long de la rivière, qui forme une infinité de caſcades également bien fournies d'eau; & de-là au pont & à la gerbe, autre effet d'eau très-particulier dans ſon genre.

On m'a conduit enſuite à la caſcade que vos majeſtés voient du milieu de leur palais; rien n'eſt plus beau ni

mieux exécuté : le marbre de la cascade, les figures, les vases des deux allées qui l'accompagnent, & la parfaite verdure des arbres & palissades, forment le plus beau paysage que jamais le Claude Lorrain auroit pu peindre dans ses plus excellens ouvrages.

L'Eole & le combat des vents, soumis à son empire, m'ont étonné ; j'ai vu ensuite l'Amphitrite qui m'a plu infiniment, aussi bien que le cabinet qui est au-dessus, & d'où l'on découvre une allée qui semble annoncer qu'on poussera peut-être jusqu'au haut de la montagne, à laquelle on apprendra à devenir obéissante comme on a fait au reste du terrain de St-Ildefonse.

Que dirai-je à vos majestés des dragons, des tasses, de la fontaine, du panier, & de ses trois changemens, de la place où Mercure enlève Pandore, des huit fontaines enfermées dans le plus beau marbre blanc, & des huit autres qui se font appercevoir dans autant d'allées qui aboutissent à cette place ; je ne trouve plus d'expressions pour marquer & ma surprise & mon admiration.

Mais c'est aux fontaines de Latone, aux bains de Diane & à celle de la

Renommée, qu'il faudroit réserver les termes les plus choisis, pour leur donner des louanges convenables. Rien n'est plus surprenant que ces différens effets d'eau & leur élégante distribution. Le jet-d'eau de la Renommée est le plus beau, le plus grand & le mieux fourni que j'aie vu, & que je croie que l'on puisse voir.

Je finirai la relation de ma promenade par avoir l'honneur de dire à vos majestés qu'elles ont le plus beau, le plus singulier & le moins imitable jardin qui soit, qui ait été dans l'univers; je n'en excepte pas ceux de Sémiramis.

J'ai l'esprit trop préoccupé par l'admiration pour me laisser la liberté de dire rien qui puisse approcher de la critique; il y auroit peut-être bien quelques légères observations à faire par rapport aux bâtimens; j'avouerai que les fées qui ont présidé à la disposition & à l'arrangement des jardins, n'ont pas eu la même attention à la construction du palais; mais il y a lieu d'espérer que lorsque Mercure aura achevé d'enlever Pandore, il viendra quelque nouvelle fée qui achevera de mettre la derniere main aux bâtimens, pour

les rendre aussi parfaits que le sont les jardins.

Je craindrois d'importuner vos majestés, si j'entrois dans le détail des manufactures de glaces & de cristal que j'ai vues, dans celui des potagers, de la faisanderie & d'une infinité d'autres choses; & pour ne point abuser de leur patience, je finirai par dire que rien n'égale la bonne réception que l'on m'a faite ici. M. le marquis de Gailliani m'a fait un accueil dans lequel, outre sa politesse ordinaire, j'ai reconnu les bontés singulieres de vos majestés. Je les conjure d'en recevoir mes très-humbles remercimens, & les nouvelles assurances de l'inviolable attachement, du plus sincère dévouement, & du plus profond respect avec lesquels je suis, &c.

LETTRE

du maréchal de NOAILLES au maréchal de Saxe.

A Marli, 21 janvier 1748.

DEPUIS que je ſuis à Marli, mon très-cher maréchal, je ne ſuis occupé que de vous. Je penſe continuellement au ſujet de nos dernieres converſations; & plus je combine les différentes circonſtances, plus je me confirme dans l'idée que rien n'eſt plus important ni plus néceſſaire que de former prématurément & le plus tôt poſſible l'entrepriſe dont nous avons parlé.

Il n'eſt pas douteux que les ennemis ne raſſemblent beaucoup de forces pour la campagne prochaine. Les Ruſſes vont ſe mettre en marche, & les Suiſſes fourniſſent de nouveaux ſecours aux Hollandois, ſans compter ce qu'ils pourront ramaſſer d'ailleurs. Enfin on doit s'attendre à leur voir une armée plus conſidérable qu'ils ne l'ont eue juſqu'à préſent.

Il y a bien de l'apparence que lorsque toutes leurs forces seront rassemblées, il voudront opérer une diversion, soit sur la Moselle, soit vers la basse-Alsace. Dans ce cas on sera obligé d'y envoyer des troupes & d'y former une armée, pour s'opposer à leurs entreprises ; ce qui diminuera d'autant celle du roi en Flandre, quoique l'on puisse toujours supposer qu'elle y conservera de la supériorité sur ce qui restera aux ennemis. Mais il paroît qu'il est bien essentiel de les prévenir, afin d'assurer le succès de la campagne prochaine, qui nous donnera sans doute la paix, s'il est tel qu'on peut s'en flatter.

Je joins ici un mémoire de mes réflexions sur ce sujet, ainsi que je vous l'ai promis. Je le soumets entiérement, mon très-cher maréchal, aux vôtres ; & je me flatte que vous voudrez bien me faire part du jugement que vous en porterez. Rien n'égale, mon très-chér maréchal, les sentimens avec lesquels, &c.

MÉMOIRE

Du maréchal de NOAILLES;

Pour la campagne de 1748.

IL n'y a peut-être jamais eu d'occasion où l'on pût appliquer avec plus de raison que dans la conjoncture présente, la maxime reçue de tout tems, que nul projet de guerre ne peut être véritablement utile, qu'autant qu'il est relatif à l'intérêt politique d'un état.

Après les démarches que la France a faites, il ne paroît pas que l'on puisse désormais mettre en doute qu'elle ait d'autre objet dans la continuation de la guerre, que de forcer ses ennemis à concourir au rétablissement de la paix à des conditions raisonnables.

Ces principes une fois exposés, il convient d'examiner :

Quelle est parmi les ennemis la puissance dont l'influence peut contribuer le plus à rétablir ou à éloigner la paix ?

Ce qu'il convient & ce qu'il est pos-

ſible de faire pour s'oppoſer à ſes projets ?

Enfin de quel côté l'on doit porter la guerre & faire les plus grands efforts ?

On doit être déſabuſé de l'idée de parvenir à la paix par la voie des Hollandois ou par celle de la cour de Vienne. Ces puiſſances ſont en quelque maniere ſubjuguées par l'Angleterre, & ſe trouvent dans ſon entière dépendance. C'eſt donc de l'Angleterre ſeule que dépend la continuation de la guerre, ou le rétabliſſement de la paix.

Les objets que les Anglois peuvent ſe propoſer, ſont fondés ſur différens motifs.

Les premiers n'ont de rapport qu'à eux-mêmes & à eux ſeuls : c'eſt de s'aſſurer pour toujours de la ſupériorité ſur mer, & de s'emparer de tout le commerce.

Les ſeconds les intéreſſent également, mais les effets ne s'en bornent point à eux ſeuls : c'eſt de conſerver leur influence ſur le continent ; d'y ſoutenir leurs alliés, & d'y former & entretenir conjointement avec eux des armées conſidérables, tant pour les défendre & les protéger, que pour s'op-

poser aux accroissemens de la puissance de la France.

Quoique ces derniers motifs ne soient ni si directs ni si personnels que les premiers, ils s'appuient & se soutiennent réciproquement : sans les richesses que le commerce procure aux Anglois, ils ne pourroient soutenir leurs alliés, ni entretenir de si puissantes armées ; & du moment qu'ils n'auroient plus d'alliés, la France cessant alors d'avoir des ennemis sur le continent, seroit en état de disputer aux Anglois la supériorité sur mer, & de soutenir & d'accroître son commerce au préjudice de celui de l'Angleterre.

C'est donc l'union étroite des Anglois avec leurs alliés, qui fait la force des uns & des autres.

Il paroît que les Anglois fondent principalement leurs espérances sur l'idée de fatiguer la France par la continuation de la guerre. Il se flattent que leur crédit leur fournira plus de ressources que le roi n'en trouvera dans ses finances ; & qu'enfin l'on sera obligé d'accepter les conditions qu'ils voudront dicter pour leurs alliés, quand même les nouveaux efforts

qu'ils font pour augmenter leurs armées, ne pourroient leur procurer des événemens assez heureux & assez décisifs, pour parvenir à ce qu'ils se promettent de la seule durée de la guerre.

Dans la situation où est l'Angleterre, ayant une marine nombreuse & supérieure, elle n'a rien à craindre de toute entreprise du dehors, qui n'est point soutenue & appuyée par des forces maritimes. Une pareille entreprise ne pourroit qu'opérer une diversion, utile à la vérité tant qu'elle dureroit, mais qui finiroit par de fâcheuses catastrophes, comme on en a l'exemple dans celles qui ont été formées en faveur de la maison de Stuart.

Il ne reste donc de moyen à la France de faire une guerre solide contre l'Angleterre, qu'en l'attaquant indirectement dans ses alliés ; & en prenant de si justes mesures pour assurer ses succès, que l'Angleterre puisse enfin reconnoître l'inutilité des dettes qu'elle contracte pour le soutien de la guerre, & les dangers auxquels elle peut s'exposer par l'abus qu'elle fait de son crédit.

La conquète entière des Pays-bas autrichiens, à l'exception des duchés de Luxembourg & de Limbourg, ne laisse plus à la France de choix que celui d'attaquer ou la reine de Hongrie du côté de l'Italie, & en même-tems le roi de Sardaigne, ou les Hollandois dans leur propre pays.

Il n'est pas difficile de démontrer que de ces deux partis, celui de porter les plus grands efforts contre les Hollandois, est le plus capable d'affecter les Anglois.

De tous leurs alliés, les plus chéris sont sans contredit les Hollandois. Le gouvernement actuel de cette république est l'ouvrage de la faction angloise, & c'est cette faction qui règne aujourd'hui en Hollande sous le nom & l'autorité d'un Stathouder, uni à la famille royale d'Angleterre par la plus étroite alliance. Il est de la gloire comme de l'intérêt des Anglois, de maintenir le nouveau gouvernement de cette République & son Stathouder, à quelque prix que ce soit; & pour cet effet même, de procurer le rètablissement de la paix, s'ils ne peuvent se promettre de leurs efforts, de remplir cet objet par les voies de la guerre. La situation où se

trouve la Hollande, eſt trop violente pour qu'elle puiſſe durer pluſieurs années telle qu'elle eſt aujourd'hui.

Ce motif n'eſt point le ſeul qui rend le ſort des Pays-bas & de la Hollande extrêmement intéreſſant pour l'Angleterre. Comme de tous les accroiſſemens dont la France eſt ſuſceptible, ceux qu'elle feroit dans les Pays-bas contribueroient le plus à l'augmentation de ſa puiſſance, de ſon commerce & de ſa navigation; que ce pays d'ailleurs eſt à portée des côtes de l'Angleterre: on ſent combien la jalouſie de cette nation eſt intéreſſée à ce que la France n'étende point ſa domination d'un côté auſſi important à tous égards.

Dès qu'il eſt établi & conſtaté que le parti le plus convenable que la France puiſſe prendre dans la pourſuite de la guerre ſur terre, relativement aux Anglois, eſt de porter les plus grands efforts du côté des Pays-bas; il s'agit enſuite de ſe déterminer ſur les projets & les opérations les plus propres à procurer de nouveaux ſuccès & à aſſurer les anciens.

Il n'y a preſque plus lieu de douter que les trente mille Ruſſes, à la ſolde de l'Angleterre & de la Hollande, ne

ſe mettent en marche dans le courant de ce mois ou dans le commencement de l'autre. Les Hollandois d'ailleurs n'épargnent ni ſollicitations ni dépenſes pour tâcher de raſſembler quelques troupes, tant en Allemagne qu'en Suiſſe.

On doit donc s'attendre que les ennemis auront des forces très-conſidérables en campagne ; mais quelque diligence que les Ruſſes puiſſent faire, comme il n'y a guère d'apparence qu'ils puiſſent arriver que vers la fin de juin ou même en juillet, on ſent dès-lors toute la néceſſité de former quelque entrepriſe prématurée, telle qu'elle puiſſe donner la facilité d'en former de nouvelles, lorſqu'on ſera en état de les exécuter ; telle en même tems qu'elle puiſſe ôter aux ennemis tout moyen de rien entreprendre ſur les conquêtes du roi.

Cette entrepriſe ne peut être que celle de Maeſtricht. Cette conquète remplit tous les objets & pare à tous les inconvéniens dans tous les cas.

C'eſt-la ſeule porte qui reſte aux ennemis pour entrer dans le Brabant, & l'entrée leur en ſera fermée, dès qu'on pourra leur enlever cette place.

Maeſtricht appuiera la droite des conquêtes du roi, comme Anvers en

appuiera la gauche : il ne sera plus question que de fortifier le Démer, & dès-lors les conquêtes du roi seront aussi inexpugnables qu'il est possible qu'un pays le soit à la guerre.

On a senti toute l'importance de Maestricht, dans la guerre de 1701, & l'on s'est repenti plus d'une fois de n'en avoir pas fait le siége en 1702, comme on avoit pu le faire.

Par la prise de cette place, on coupe pour ainsi dire les ennemis en deux, en séparant ce qui sera du côté de la basse-Meuse d'avec ce qui sera dans le pays de Luxembourg.

On les prive de toutes les subsistances en-deça de la Meuse, & l'on s'en assure pour les troupes du roi.

Les ennemis ne peuvent plus se porter vers le Brabant que par un pays de bruyères & de sable, presque impraticable pour de grandes armées, & où elles ne peuvent point se tenir assemblées faute d'y pouvoir subsister.

S'ils se proposent de faire un corps d'armée séparée, qui seroit composée de Moscovites & d'Autrichiens, pour se porter vers la Moselle, comme on paroît l'annoncer, Maestricht met à portée

portée d'intercepter leurs derrières & leurs communications.

Si même l'armée de diversion que les ennemis peuvent former des Moscovites, se portoit vers le Rhin du côté de la basse Alsace, Maestricht donnant de grandes facilités pour la défensive dans les Pays bas, on seroit d'autant plus en état d'en détacher des troupes pour les opposer à celles des ennemis.

Au surplus, ce dernier projet de leur part, est d'autant moins à craindre que l'Alsace est hérissée de places, & qu'ils trouveront beaucoup d'obstacles y pour former quelque entreprise importante, n'ayant dans cette partie aucune place propre à y faire des dépôts; en sorte qu'on pourroit toujours conserver la supériorité dans les Pays-bas.

Par rapport aux quatiers d'hiver qu'ils auront à prendre à la fin de la campagne, on sent combien la conquête de Maestricht en rendra la position difficile.

Enfin la prise de Maestricht raffermiroit de plus en plus les alliés que le roi peut avoir en Allemagne, contribueroit à conserver la neutralité de

l'empire, & pourroit peut-être produire quelques bons effets par rapport au roi de Prusse.

Toutes ces considérations font sentir suffisamment l'importance de cette conquête.

Il ne reste plus, dans le cas où l'on se déterminera à en faire le siége, qu'à examiner les moyens d'en assurer le succès.

Cette entreprise en elle-même, à ne l'envisager que par la manoeuvre du siége, quoique la place soit forte, ne présente cependant point de difficultés qui puissent faire craindre pour le succès, c'est un siége comme un grand nombre d'autres, où la nature de la place ne fait point envisager d'obstacles d'un genre singulier, qu'on ne puisse surmonter par les régles ordinaires.

La principale difficulté ne provient que des deux rivières à la rive droite de la Meuse, qui tombent dans ce fleuve au-dessus & au-dessous de Maestricht, & qui forment une espèce de bassin dont il est très difficile de déposter ceux qui l'occupent les premiers; en sorte qu'il s'agit d'y arriver & d'y être placé avant que les

ennemis puissent s'y rassembler & s'y opposer.

Ce point, quoique difficile, n'est cependant point dans l'ordre des choses impossibles; mais il exige des mesures bien concertées, & une exécution prompte & subite, pour dévancer les ennemis devant Maestricht.

Une des premières & des principales attentions que l'on doit avoir, est de garder le plus profond secret. Il faut en dérober la connoissance, & donner le change non-seulement aux ennemis, mais encore aux troupes qui doivent être employées à cette entreprise, & que ceux qui seront chargés de la faire exécuter l'ignorent jusqu'au dernier moment.

Pour cet effet, il paroît convenable de faire toutes les dispositions & les arrangemens nécessaires, comme si l'on vouloit porter la guerre du côté de la Zélande, & que l'on méditât le siége de Bréda : il faut agir & faire mouvoir les troupes à portée de ces cantons, de manière que les ennemis ne puissent se dispenser, de leur côté, de faire toutes les dispositions nécessaires pour s'y opposer.

Il ne feroit pas même de la prudenee, quant à ce qui concerne ces préparatifs, de s'en tenir à de simples feintes. Comme les événemens font incertains à la guerre, il feroit à propos, dans le cas où des difficultés imprévues empécheroient l'exécution du siége de Maestricht, qu'au défaut de cette entreprise, on en pût former quelque autre, afin de soutenir l'honneur des armes, & d'éviter les suites qui pourroient résulter de l'opinion d'un projet échoué.

La difficulté ne sera pas d'arriver devant Maestricht avant les Hollandois, Anglois & Hanovriens, ces troupes ayant leurs quartiers à portée de la Hollande: mais il n'en est pas de même des Autrichiens, qui sont répandus dans le Luxembourg, le Limbourg, le pays de Liége & les environs de Cologne: tous ces quartiers sont peu éloignés de Maestricht; &, si l'on n'use de surprise & de diligence, il ne sera pas aisé de les prévenir.

Il paroît qu'on ne peut se proposer que deux manières de remplir cet objet.

La première, en traversant le pays

de Luxembourg à la droite de la Meuſe, avec un corps conſidérable.

Il eſt vrai que le chemin que prirent les ennemis en 1746, lorſque M. le maréchal de Saxe les dépoſa de devant Namur, par les manœuvres en même-tems les plus ſages & les plus audacieuſes, eſt très-mauvais.

Mais il y en a un autre qui va de Luxembourg à Limbourg, & de-là à Aix-la-chapelle. L'armée du roi y paſſa en 1701. Elle y pourroit paſſer de nouveau; &, ſans ſe porter juſqu'à Aix-la-chapelle, ſe replier ſur Maeſtricht.

Ce qu'il y auroit à craindre en prenant cette route, ce ſeroit,

1°. La diſtance, y ayant huit à neuf jours de marche, en partant de la frontière des Evêchés;

2°. Tous les inconvéniens qui peuvent ſurvenir dans une marche auſſi longue & auſſi combinée;

3°. Les retardemens que peuvent occaſionner nombre de petites villes fermées, où les Autrichiens ont des troupes en quartiers; ce qui mettroit dans la néceſſité & dans l'embarras de mener quelques pièces de batteries à la ſuite des troupes.

Toutes ces différentes circonstances pourroient donner aux ennemis le tems de faire retirer sous Maestricht tout ce qui seroit en deçà, & d'y faire avancer tout ce qui est au-delà, le long de la Meuse & du côté de Cologne.

La seconde manière, seroit de se porter brusquement par la gauche de la Meuse, & de passer cette rivière en plusieurs endroits, pour se rassembler ensuite à un point qui seroit donné & marqué, d'où l'on s'avanceroit en force sur la Béruine pour la passer; ce que l'on assure n'être pas fort difficile, y ayant plusieurs gués dans cette rivière, & l'on formeroit par-là l'investissement de Maestricht, en se prolongeant jusques sur la Gueule.

Pour l'exécution de ce projet, il faut partir d'abord de nombre d'endroits, parce qu'on ne pourroit commencer par se rassembler en forces, sans alarmer les ennemis, & leur donner à eux-mêmes le tems de se réunir.

En se mettant en mouvement de toutes parts & à la fois, comme si l'on vouloit insulter quelques quartiers des ennemis & les enlever, on

profitera de la confusion qui se mettra parmi eux. On pourroit passer la Meuse à Givet, à Dinant, à Namur, à Huy & à Liége, même en plus grande force que partout ailleurs. Dans le même tems, on menaceroit tous les quartiers à portée des Evêchés. Les corps qui auroient passé la Meuse au-dessus de Liége, auroient leur rendez-vous à la chartreuse de Liége, en déposteroient les ennemis, & assureroient par-là le débouché du fauxbourg de Liége au corps le plus considérable qui passeroit par cette ville. Ce même corps, avant que d'y entrer, pousseroit avec vivacité tout ce qui pourroit se rencontrer d'ennemis dans Tongres & aux environs, & tâcheroit de les rejeter au-delà de Maestricht. Toutes ces troupes ensuite réunies investiroient Maestricht du côté de Wick, tandis que d'autres troupes qui se seroient avancées par les bruyères, & en longeant le Démer, viendroient investir Maestricht du côté gauche de la Meuse.

On sent que tout cela ne peut s'exécuter qu'en y employant un nombre considérable de troupes; ce qui est d'autant plus nécessaire, que les Au-

trichiens qui occupent ces cantons ; sont eux-mêmes nombreux.

Au surplus, toutes ces combinaisons demandent beaucoup de justesse & de précision, dans le projet comme dans l'exécution ; mais c'est un détail dans lequel on ne s'est pas proposé d'entrer, & qui dépend d'ailleurs de la position des ennemis dans le moment de l'exécution : on n'a eu en vue que d'indiquer quelques points généraux, & d'en soumettre la décision au général chargé du commandement de l'armée, qui saura mieux qu'on ne pourroit le dire ici, tout ce qu'il convient de faire pour l'entier succès d'une pareille entreprise. Les circonstances paroissent exiger que sa décision soit prompte : on en peut réduire les objets à trois chefs :

1°. S'il convient des principes qu'on a établis sur l'importance & la nécessité de faire prématurément le siége de Maestricht, & s'il est en conséquence dans la résolution de l'entreprendre ;

2°. S'il est dans l'intention de brusquer le passage de la Meuse à Liége, & de surprendre le poste de la char-

treuse, parce que ce point rempli, les plus grandes difficultés paroissent surmontées;

3°. Quelle époque il juge à propos de fixer, pour faire jouer tous les ressorts de cette opération, afin que ceux chargés de ses ordres, en ce qui concerne l'exécution, puissent arranger leur détail, & prendre si bien leurs mesures, qu'au jour préfix & marqué, tout soit prêt & s'exécute avec exactitude & précision.

Il n'est pas douteux que quelque parti que l'on prenne, l'entreprise de Maestricht a ses difficultés; mais il y a lieu de croire que de son succès dépendra tout celui de la campagne prochaine: les avantages qui en résulteroient sont si supérieurs aux inconvéniens qui pourroient s'y rencontrer, qu'il paroît de la prudence & d'une sage politique d'en tenter l'événement.

Fin du VI^e & dernier volume.

TABLE

DES SOMMAIRES.

FAutes depuis le commencement de la guerre, *page* 1re. ... Alliance du roi de Prusse, trop peu solide, ... Dangers de la France. 2. ... Noailles employé à tout, ... Combien il avoit à cœur une alliance avec le roi de Sardaigne. 3. ...... Plans & propositions de ce prince, ... Louis XV étoit prévenu contre lui, 4. ...... La négociation est rompue, parce qu'elle a été mal conduite, 5. ...... Sources des maux de l'état. ...... 1°. Défaut de plan général, ... 2°. Discrédit du gouvernement chez les étrangers, 6. ...... Conseil de Noailles pour former un plan de gouvernement, ... Il veut qu'on prévienne les maux, sans se décourager quand ils arrivent, 7. ...... Chavigni envoyé auprès de l'empereur, 8. ...... Noailles préside à sa négociation. ...... L'empereur sollicité par les ennemis. Leurs offres, 9. ...... Il demande beaucoup à la France, 10. ...... Sa principale confiance étoit

en Noailles, 11. ...... Le maréchal indigné des vaines espérances des ennemis. ...... Il pense à renouer l'alliance avec le roi de Prusse. ...... Offres du roi pour l'empereur, 12. ...... Celui-ci se plaint qu'on ne lui donne pas assez de troupes, 13. ...... Projet de ligue en Allemagne, que Noailles fait adopter, 14.

1744.

Chavigni négocie avec succès cette affaire. 14. ...... Dispositions du roi de Prusse, ... Suretés qu'on lui promet, 15. ...... But de la ligue, ... Argent pour la conclure. 16. ...... La marine renaît par les soins du comte de Maurepas, ... Projet de descente en Angleterre. 17. ...... Les confédérés se récrient contre ce projet. 18. ...... Embarras de Chavigni. ...... Il se plaint à ce sujet, 19. ...... Noailles s'explique d'une manière satisfaisante, 20. ...... Le prince de Hesse ramené par ses raisons, ... Le roi de Prusse prêt à tout, si l'on entre dans ses vues. 21. ...... Ses grands desseins, ... Alliance qu'il négocie, 22. ...... Chavigni craint de nouveau qu'on ne rom-

pe, ... Conclusion de la ligue, 23. ..... Noailles chargé de la négociation de Prusse, 24. ..... Sa lettre au roi de Prusse, 25. ..... Propositions faites à ce prince. ..... Sa réponse au maréchal, 26. ..... Il veut une confiance mutuelle, ... Son sentiment sur le combat de Dettingen. 27. ..... Le traité conclu après le départ de Louis XV pour l'armée, 28. ..... On le signe à Paris malgré quelque sujet d'inquiétude, ... Noailles commande l'armée & conduit les affaires étrangères, ... Plan de campagne en Flandre. 29. ..... Siége de Menin, ... Député hollandois, qui n'empêche pas l'investissement d'Ipres. 30. ..... Le maréchal de Saxe propose de repasser la Lys, ... Noailles l'exhorte à ne point rétrograder, 31. ..... Réponse du Saxon ..... Conseils que lui donne le général, 32. ..... Union intime des deux maréchaux, ... Ce qu'ils écrivent à la louange du roi. 33. ..... Sentiment pacifique d'un héros, ... Noailles fait changer le plan d'attaque d'Ipres. 34. ..... Justice qu'il rend au marquis de Beauveau, ... Louis impatient d'être au siége. 35. ..... Se faire rendre compte directe-

ment des opérations & des motifs, ... Le roi de Prusse retardé, mais sûr d'agir, 36. ...... Sa réflexion sur les troupes françoises. ...... Ses pronostics sur le succès de Louis XV, 37. ...... Avis de ce prince, ... Moyen qu'il propose de finir promptement la guerre, 38. ...... Suite de la campagne de Flandre, 39.... Le prince Charles passe le Rhin. — Retraite de Coigni. — Causes de ce malheur, — Le comte de St-Germain disculpe les généraux. 40. — Courses des Autrichiens dans le royaume, 41. — Résolution généreuse du roi de Prusse. — Il annonce sa démarche à Louis, — Sur quoi il fonde ses espérances, 42. — Il demande Belle isle pour l'armée de Bavière, 43. — Il insiste sur les avantages de la guerre offensive, 44. — Il blâme l'économie déplacée, — Louis XV va au secours de ses provinces, 46. — Noailles annonce au roi de Prusse des opérations vigoureuses, — Il dispose tout à Metz. 47. — Inconvénient des gros équipages. — Coigni veut se retirer sous Strasbourg, — Noailles s'efforce inutilement de l'en dissuader, 48. — Saverne est occupé par les ennemis.

— Le roi excuse Coigni, & se fait une peine de lui donner un ordre mortifiant, 49. — Interprétation de cet ordre. 50. — Maladie du roi à Metz, — Noailles marche aux ennemis. — Action particulière du duc d'Harcourt, 51. — Camp de Bischen. — On cherche à combattre, 52. — Marche rapide. — Combat de nuit. — Intrépidité de nos grenadiers, 53. — Le prince Charles repasse le Rhin, — On ne pouvoit que louer les troupes françoises. 54. — Schmettau envoyé par le roi de Prusse, — Il refuse de suivre l'armée. 55. — Ses imprudences & ses intrigues à Metz, — Noailles s'en plaint au roi de Prusse, 56, — Il lui prouve la fausseté de ses imputations, — Se tenir en garde contre les projets trop vastes. 57. — Le vrai génie de la guerre est circonspect, — Expédition de Prague. 58. — Noailles envoie du-Mesnil au roi de Prusse, — Leur première entrevue, 59. — Audience particulière. 60. — Frédéric rend justice au maréchal, — Il s'applaudit de l'alliance avec Louis XV. 61. — Il fait entendre qu'il prendra son parti, si on n'agit pas avec vigueur,

— Il rectifie ses idée sur Hanover, 62. — Il recommande de prévenir l'ennemi. — Sa confiance en ses forces, 63. — Lettre de Louis après sa maladie. — Il rejoint l'armée, 64. — Siége périlleux de Fribourg, — Belle campagne du maréchal de Saxe. — Noailles fidèle à l'amitié, 65. — Eclat produit par les imprudences de Schmettau. 66. — Ses lettres injurieuses pour Noailles, — Vues ambitieuses attribuées au maréchal de Belle-isle, 67. — S'il avoit donné lieu à des soupçons, — Noailles écrit fortement au roi. — Il réfute Schmettau, — Noailles se plaint des cabales de la cour. — Il est prêt à soutenir tout ce qu'il avance, 69. — Rappel de Schmettau. — Comment le roi de Prusse l'annonce à Noailles, 70. Ce prince avoit reculé lui-même, — Il avoue ingénument ses fautes, — La France remplissoit ses engagemens à son égard. 72. — Belle-isle prisonnier, — Noailles avoit présidé pendant la campagne aux affaires étrangères, 73. — Il demande qu'on nomme un ministre, 74. — Grandes fautes commises par l'empereur, 76,

1745.

Noailles s'efforce d'en prévenir les suites, — La mort de l'empereur rend ses conseils inutiles, 77. — Noailles pense qu'il faut faire passer l'empire à l'électeur de Saxe, 78, — A son refus ne point s'opposer à l'élection de l'archiduc, — Ses conseils sont inutiles. 79. — Animosité funeste contre la maison d'Autriche, — Point de concert entre les ministres. 80. — Réponse sage de l'électeur de Saxe aux propositions de la France, 81. — On manque l'occasion de faire la paix. — Exclusion donnée à l'archiduc, — La ligue de Francfort se rompt. — La France presque sans alliés, 83. — Noailles représenre au roi le triste état du royaume, — Il annonce l'avenir, & donne le meilleur conseil, 84. — Il excite à prendre les moyens convenables. — Economie, 85. — Unité de plan. — Habitudes plus fortes que les conseils, — Le maréchal de Saxe commande l'armée, comme le desiroit Noailles ; 86. — Bataille de Fontenoi. Noailles s'y distingue par son

zèle, 87. — Ses principes de guerre ſuivis par le général, 88. — Projets hardis; par où l'on veut ſe faire valoir, 89. — On profite bien de la victoire. — Amitié reſpectable des deux maréchaux, 90. — Leur correſpondance, — Inquiétude de Noailles ſur la ſanté du Saxon. — Réponſe du général, 91. — La France toujours fort expoſée, 92. — Entrepriſe contre l'Angleterre. — Le maréchal de Saxe en craint les ſuites, 93. — Préjugés de la cour à cet égard, 94. — Elle deſire que le général entreprenne encore quelque choſe, — Il préfère la conſervation de l'armée, 95. — Raiſons de prendre Bruxelles, 96.

1746.

Siège de cette ville, — Le général fait craindre l'audace du ſoldat françois, 97. — Il attribue à Noailles une partie de ſes ſuccès, — Négociation entamée par le comte de Bonneval, 98. — La Porte demandoit un traité formel, — Articles propoſés. 99. — On s'efforce d'engager Louis XV à cette alliance, — Noailles en prouve les inconvéniens.

-- Le traité terniroit la gloire du roi, 100. — Les circonftances ne le juftifieroient pas. — En quel cas il pourroit convenir, 101. — Quelles bornes il faudroit y mettre. — Idée chimérique de ceux qui le propofent; 102. — Ils ne voient pas qu'on fe feroit de nouveaux ennemis. — Quels ennemis, — Il faudroit une alliance dans le nord. 103. — Dangers auxquels on s'expoferoit. — Motif de religion, — Noailles avoit la vraie politique. 104. — Affaires d'Italie, qui expofent à une rupture avec l'Efpagne, — Traité de Fontainebleau en 1743, 105. — Engagemens trop vaftes. — Etabliffement qu'on veut faire à D. Philippe, 106. — A quoi s'obligeoit le roi de France. — On s'expofoit à de grands inconvéniens, — Motifs qui déterminèrent. 107. — Premiers effets du traité de Fontainebleau, -- Campagne de 1745 en Italie, 108. — Maillebois s'écarte de fon plan. — Il eft d'avis d'entrer dans le Milanès, — Il perfuade la cour d'Efpagne. — Il bloque le château de Milan, 110. — Paix particulière du roi de Pruffe. — Réfolution de traiter promptement avec le

roi de Sardaigne, — Offre que la France lui fait, 111. — Article sur la Toscane. — La cour de Turin accepte les conditions. — Projet d'articles préliminaires, 112. — Ménagemens insuffisans à l'égard de l'Espagne, — Louis XV tâche d'obtenir son accession, 113. — Armistice signé à Paris. 114. — Indignation de la cour d'Espagne, — Ses plaintes & ses raisons, 115. — Le traité exposoit à une nouvelle guerre. — L'ambassadeur de France n'a aucun succès à Madrid, 116. — Mot de la Reine. — Imprudence du ministère de France, — Noailles s'offre à passer en Espagne 117. — Le roi accepte avec plaisir, — Contre-tems qui dérange tout. 218. — Projet de Turin pour ravitailler Alexandrie, — Petits incidens qui font échouer la négociation, 119. — Conférences de Rivoli rompues d'abord, — Motifs qui justifient le roi de Sardaigne. 120. — Conduite du maréchal de Maillebois, — Affaire malheureuse d'Asti. 121. — Les Espagnols furieux contre les François, — Démarche imprudente de Maillebois, 122. — Situation critique de l'armée, — Noailles avoit

prévu le danger, 123. --- Le roi de Sardaine écrit en ami, --- Fausses espérances de paix. 124. --- Déclaration fâcheuse de la cour de Turin, ---. Raisonnement plausible en sa faveur, 125. — Il falloit calmer incessamment la cour d'Espagne. — Noailles envoyé pour cet objet avec son second fils, 126. — Son voyage très pénible, 127. — L'évêque de Rennes ambassadeur, lui annonce des difficultés chimériques, — Le roi lui écrit là dessus, 128. — Il reçoit cependant l'accueil le plus distingué, — son attention à gagner les cœurs, 129. — Il expose l'objet de sa mission. 130. — Il inspire des sentimens modérés, — Il s'attache aux opérations militaires. 131. — Ses talens de négociateur, — Portrait qu'il fait de la reine d'Espagne, 132. — Persuader & non commander. — Fautes de nos ambassadeurs, — Noailles gagne la confiance des ministres, 134. — Plan qu'il se propose, 135. — Louis XV lui envoie secretement des papiers, — Plaintes de Philippe contre nos ministres & nos généraux, 136. — Réponse du méral. — Il prend le monarque par

les lui prouve qu'il faut l'assiéger, 168. ---s Raisons de guerre, --- Exemple de Montluc. --- Raisons de politique. 169. --- La gloire du général exige qu'il ne laisse rien à faire, --- Belle réponse du maréchal de Saxe, 170. --- On le sollicite d'entrer à l'académie françoise, 171. --- Il consulte Noailles sur ce point, 172. — Celui-ci le décide à refuser, — Honte & danger dans les affaires d'Italie. 173. — Noailles chargé d'instruire la cour d'Espagne, — Excellentes raisons qu'il expose. — Nécessité de sauver Gènes, 174. — Redoubler ses efforts dans les revers, — Remèdes aux malheurs 175. — Vues des Anglois, dont il faut se défier. — Intérêt de la France & de l'Espagne à être unies, 176. — La Provence envahie — Le maréchal de Belle-isle la délivre, 177.

1747.

Noailles s'empresse à le seconder. — Révolution à Gènes, 178. — Belle-isle & la-Mina ne s'accordent point, 179. — Leurs divisions continuent après la délivrance de Gènes, — Le systême

systême de Belle-isle désapprouvé par la cour. — Noailles l'exhorte à en changer, 180. — La diversion d'Exilles insuffisante, — L'ordre du roi justifie le général, en cas de malheurs. 181. — Diversion de Coni préférable à l'autre, — Désastre de l'Assiette. 182. — Mort du comte de Belle-isle. — Son frère persiste dans son opinion, — Fin de la campagne, 183. — Campagne de Flandre. — Bataille de Lawfeld. — Siége de Berg-op-Zoom, 184. — Conseils de Noailles, utiles pour le succès, — Il détourne le maréchal de Saxe d'un projet blâmable, 185. — Ménager les Hollandois, 186. — Systême de la cour à leur égard. — On se trompoit sur ce point. — Noailles avoit raison sur le reste, 187.

1748.

Obstination des ennemis, — Noailles auteur du plan de Maestricht. 188. — Ses raisonnemens sur l'Angleterre, il faut l'attaquer dans ses alliés. 189. — Entreprise de Maestricht, nécessaire — Exposé de ce plan, 190.

— Avantages de cette expédition, 191. — Le maréchal de Saxe adopte le plan. — Songer à l'économie, 192. — Moins d'officiers généraux, 192. — Avoir des régimens étrangers, — Louanges dues aux deux maréchaux, 193. — Exécution du plan de Noailles, — Marche savante. 194. — Maestricht investi, — Noailles attribue toute la gloire à son ami. 195. — Paix d'Aix-la-Chapelle, — Mort de la maréchale de Noailles Bournonville, 196. — Lettre de son fils sur cet évenement, 197. — Bonté du roi, 198.

1749.

Sujets d'inquiétude du côté de l'Angleterre. — Zèle courageux du maréchal de Noailles, 202. — Précaution qu'il suggère au roi, — Vues des Anglois sur nos colonies. 203. — Leurs démarches suspectes, — Le commerce peut se rétablir de lui-même, 204. — Pour la marine, il faut plus de temps. — Expédiens pour les colonies, — Troupes à y envoyer, 205. — Moyen de les y faire aller avec joie, — Formation de compa-

gnies indépendantes, 206. — On ne se préparoit point à l'orage, 207.

1751.

Mouvemens pour l'élection d'un roi des Romains. — Bonnes réflexions du marquis de Puisieulx, — Noailles consulté insiste sur l'état des finances, 208. — La vérité dans la bouche d'un fidèle serviteur. — Comparer les dépenses anciennes aux nouvelles, 209. — Anecdote du ministère de Louis XIV, — Abus non réformés. 210. — Noailles juge qu'on ne doit pas s'opposer à l'élection de l'archiduc, 211. — Il développe le systême des Anglois, — Il conseille une alliance avec le roi de Sardaigne, 212. — Oublier les ressentimens. — L'agrandissement de cette puissance ne devroit pas inquieter, 213. — Intérêts de l'infant duc de Parme; — Et du roi de Naples, — Importance de la diversion d'Italie. 214. — On ne prévoyoit pas que tout le systême de l'Europe changeroit bientôt, — Economie mal entendue, 215.

1752.

La cour d'Espagne indisposée contre la France. — Le due de Duras choisi pour ambassadeur, 216. — Conseils que lui donne le maréchal de Noailles, — Heureux début de l'ambassadeur. — Etat de cette cour, 217. — Mauvaise opinion qu'on y avoit de la France, 218.

1753.

L'ambassadeur fait du progrès, 218. — On insiste sur le traité de Fontainebleau. — Il falloit une alliance plus solide, 219. — Traité pour un tems, — Vrai pacte de famille. 220. — Obligations mutuelles, 221. — La cour de Madrid ne se prête point à ce qu'on desiroit. — Affaire de l'infant & de l'infante, 222. — Leur établissement à Parme. Difficultés pour leur obtenir des secours d'Espagne, 223.

1754.

Subside qu'on leur accorde, 224. — Révolution à la cour d'Espagne.

..... Wall, — Keen. — Disgrace de la-Encénada, 225. — Désordres que produit cet événement, 226 — Le ministre n'étoit pas criminel. ..... On inspire au roi la neutralité, 227. — Noailles ranime le courage de l'ambassadeur, ... Conseil de prudence. 228. — Les Anglois taxent Louis XV de vouloir la guerre, — Sa conduite les démentoit, 229. — Commissaires pour terminer les différends à l'amiable, — Chicane des Anglois, qui rompt les conférences. 230. — Leurs entreprises, — Nécessité de s'y opposer. 231. — Ils veulent désunir la France & l'Espagne, — Motifs qui doivent resserrer leur union, 232. — Louis appuie les raisons du maréchal, — La cour d'Espagne ne se rend point à ses desirs, 234. — Les Anglois vouloient cependant la guerre, 235.

1755.

Noailles développe leur systême d'ambition. — Avantages de l'Amérique septentrionale, 236. — Nécessité de la defendre, — Joindre la modération & la fermeté, 237. —

Avis du maréchal. 238. — L'Angleterre devoit se repentir un jour de son ambition, ... Sujets de douleur pour la France. 239. — Négligence fatale du ministère, ... On n'avoit rien fait de ce qu'il auroit fallu faire, 240. — Difficulté d'agir avec les Espagnols, 241. — Wall détermine le roi d'Espagne à la neutralité, 242. — Le duc de Duras finit son ambassade, — Conseils du maréchal de Noailles au roi, 243. — Si l'on doit agir par mer ou par terre, — Inconvéniens d'une entreprise sur les Pays bas 244. — Noailles préfère une guerre maritime, quoique nécessairement malheureuse, 245. ..... Sa politique justifiée par l'événement. 246. — Son zèle à représenter les désordres, — Sa conscience l'oblige de parler, 247. — Discrédit du gouvernement. — Divisions intérieures, qu'un roi ne peut ignorer, & qu'il devroit étouffer, 248. ..... Désordre général. 249. — Ruine des principes, — Querelles du clergé & de la magistrature, — Découragement des bons citoyens. 250. — Vérités qu'on ne peut dire sans un grand courage, — Silence criminel. 251. — Inutilité des bons conseils,

— Le maréchal de Noailles demande sa retraite. — Ses raisons exposées avec éloquence, 252. — Le roi approuve sa démarche, 255. — Le maréchal demande une survivance pour son petit-fils, 256. — Réponse remarquable de Louis XV, 257. — Instructions du maréchal pour son petit-fils, 259. — Sentimens de bon père, — Les envieux presque aussi à craindre que les ennemis. 260. — Etre sur ses gardes. — Bien débuter pour la réputation, — Principes de religion. 261. — Etre solidement religieux, — Eviter les excès de dévotion. — Opposer aux discours impies le silence & une bonne conduite, 262. — Ne point disputer sur ces matières, 263. — Point de liaison particulière avec les hommes irréligieux, — Probité jointe à la religion. — Modestie avec les talens. — Demander conseil, 264. — Se laisser conduire au commencement. 265. — Application aux devoirs de sa place, — Bien faire ce que l'on doit. — Ne point se négliger, 266. — Ne point se croire trop capable. — Ne point mortifier l'amour-propre des autres, — S'attirer l'estime sans envie, 267.

— Point d'affectation même en bien. 268. — Réserve pour éviter les censures, — Se défier de l'amour-propre. — Affabilité. 269. — Etre sérieux de bonne heure, — Choix des amis. — Ne fréquenter que des personnes estimables, 270. — Dépense sans ostentation. — Attention pour les officiers supérieurs, — Bienfaits répandus à propos. 271. — Les tenir secrets, — Devoirs envers ses parens, 272. — Noailles religieux sans superstition. — Impartial dans la querelle du clergé & du parlement, 273. — Grande fermentation dans l'état. — Question faite par le roi, 274. — Réponse sur la loi du silence. — Autre question sur la grand-chambre, — Conseil pour le maintien de l'autorité, 275. — Rétablir l'administration de la justice. — Palliatif, en attendant le véritable remède, 276. — Malheurs qu'on auroit évités en suivant de bons conseils, — Le maréchal de Noailles dans sa retraite. 277. — Ses papiers sans nombre mis en ordre, — Travail pour l'histoire. 278. — Bienfaisance — Désintéressement, 279. — Vertus domestiques. — Religion pratique, — Mort du maréchal de Noailles. — Remarque sur sa vie & sur ses écrits, 280.

TABLE

DES PIECES DETACHE'ES.

LEttre du roi au dauphin, *page* 282. — Lettre du maréchal de Noailles au roi, 283. — Lettre du comte d'Argenson au maréchal de Noailles, 291. — Lettre du roi d'Espagne à Louis XV, 293. — Autre lettre du roi d'Espagne, 294. — Lettre du maréchal de Noailles au roi, 295. — Lettre du maréchal de Noailles au roi & à la reine d'Espagne, 297. — Lettre du maréchal de Noailles au maréchal de Saxe, 303. — Mémoire du maréchal de Noailles, pour la campagne de 1748, 305.

Fin des Tables du VIe & dernier volume.